

SCD Lyon 1

D U
TRAITEMENT
ET
DE L'EXTINCTION
DE LA VARIOLE
ET
DE LA ROUGEOLE.

B

TRAITÉ
ET
DE L'EXTINCTION
DE LA VARIOLE
ET
DE LA ROUGELLE



B
B

DON DE MR
BRACHET
1859

DU 86,138

TRAITEMENT

ET

DE L'EXTINCTION

DE LA VARIOLE

ET

DE LA ROUGEOLE,

SUIVI

D'UN DISCOURS AUX HOMMES

sur leur Santé.

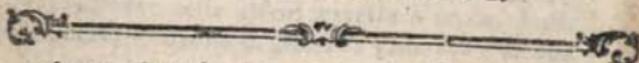
par Goutard.



A LYON,

Chez G. REGNAULT, Imprimeur-Libraire,
grande rue Mercière.

M. DCC. LXVIII.



Avec Approbation & Privilège du Roi.

sans oser prendre aucun parti ni pour
 ni contre, je mettois toute mon atten-
 tion aux moyens de guérir la maladie.
 Je pensois que, quelque avantage qu'ait
 l'inoculation sur la maniere actuelle de
 traiter cette maladie, elle ne fauroit
 jamais être du goût de tout le monde,
 sur-tout parce qu'il se trouvera toujours
 des parents d'une tendresse assez aveu-
 gle, pour craindre de devenir les
 auteurs de la mort de leurs enfants; que
 la Variole n'est aussi meurtriere, &
 l'inoculation aussi avantageuse, que
 parce qu'on n'a pas encore une assez
 bonne méthode de la traiter; &, par
 conséquent, que ce seroit rendre un
 plus grand service à l'humanité, de
 travailler à en découvrir une qui fût
 aussi avantageuse qu'on prétend l'être
 l'inoculation, & qui une fois bien consta-
 tée par un certain nombre de Médecins,
 seroit enfin adoptée de tous les autres,
 sans aucune répugnance de la part du
 Public, qui aussi sûr du succès de ce
 traitement que de celui de l'inoculation,
 aimeroit mieux attendre tranquillement

deux maladies, n'en présentent-ils aucun entre elles.
 Un homme qui ne fait pas le Latin, & pour lequel
 on écrit en François, ne devine pas pourquoi l'adjectif
 de l'une est variolique, & celui de l'autre vérolique.
 Il ne sera pas dans ce cas, quand il appellera *Variole*,
 la maladie dont il est ici question.

que la nature se déclarât elle-même, que de la forcer d'anticiper son opération. Ma maniere d'envisager cette maladie, conforme d'ailleurs aux sentimens des plus habiles Médecins de tous les temps, m'a fait appercevoir une telle méthode, & m'a engagé à l'entreprendre; & je suis parvenu par degrés, au point de croire d'avoir fait une aussi heureuse découverte, autant que j'en puis juger par le grand nombre de Varioles que j'ai eu à traiter depuis vingt-deux ans que je fais la Médecine, sans qu'elles m'aient enlevé aucuns malades (a). Parvenu à ce terme, j'y

(a) Extrait du Registre des Délibérations du Conseil des Pauvres de l'Hôpital général de Villefranche en Beaujollois. Fol. 213. v^o.

Du Dimanche 14 Juin 1767.

Le Bureau, après avoir entendu les déclarations des Sœurs attachées à cette Maison, & notamment de celles qui ont servi dans les salles depuis que M. Gontard a commencé à traiter les Pauvres, voulant rendre hommage à la vérité, & justice à la méthode pratiquée par M. Gontard, pour le traitement de la petite Vérole, atteste & certifie que depuis le commencement de l'année mil sept cent quarante-cinq, jusqu'à ce jour, M. Gontard a traité dans cet Hôpital, les malades attaqués de la petite Vérole, avec un tel succès, qu'il n'en est décédé aucuns de cette maladie: De laquelle attestation il sera donné expédition audit sieur Gontard, pour en faire tel usage qu'il jugera à propos.

Signé, BARROT, Secrétaire.

trouve encore des raisons assez fortes pour me persuader que, par cette même méthode, il est très-possible, & presque sûr d'extirper la Variole, & de garantir le genre humain d'un fléau aussi terrible. Mais il ne suffit pas d'avoir trouvé le bien, il faut encore le faire connoître aux autres, & les en faire jouir. Un homme est responsable à la Société de ses découvertes utiles. De quoi serviront au Public les succès que j'ai eus, si, bornés au nombre des malades que j'ai traités, & des spectateurs hors d'état d'en profiter, ils sont ignorés du reste des hommes, & sur-tout de ceux qui pourroient en tirer avantage & faire encore mieux? Mais, d'un autre côté, de quoi leur servira de les en instruire, s'ils ne veulent les croire, ou s'ils n'osent les tenter? Si, pour leur faire adopter une nouvelle méthode, il faut détruire des préjugés tant de la part des Médecins que de la part du Public, d'autant plus insurmontables les uns & les autres, que les premiers sont fondés sur des raisonnements qui ont pour eux toute l'apparence du vrai, & que les autres ont leur source dans une habitude aveugle, que les raisons les plus évidentes ne sauroient changer? Comment enfin oser faire paroître un Ouvrage sur une maladie sur laquelle tant de célèbres

Médecins avoient déjà écrit, avant que l'inoculation fût connue ou pratiquée en Europe; & comment percera-t-il à travers la foule immense de ceux auxquels l'inoculation a donné naissance? Combattu long-temps par des raisons aussi fortes, entre le desir d'être utile aux hommes & la crainte de n'en être pas écouté, le premier l'a enfin emporté: & j'ai dit que, quand même ma méthode ne seroit reçue & employée avec succès que par quelques-uns, j'aurois lieu de m'applaudir & de me féliciter d'avoir au moins fait ce bien; que si elle étoit rejetée de tous, j'aurois néanmoins la satisfaction d'avoir rempli mon devoir, en ne retenant point la vérité cachée; & que, même dans ce cas, je pourrois encore espérer que quelqu'un dans la suite, se mettant comme moi, & à mon exemple, au dessus des préjugés, pourroit l'employer, & que, plus heureux que moi, il pourroit la faire adopter aux autres. De façon que la postérité pourroit au moins se ressentir de mon travail & m'en savoir gré, quoiqu'il eût été inutile à mes Contemporains.

Je pourrois m'en tenir, ce semble, à la simple narration des faits, aux observations détaillées de l'état des malades, de l'effet des remèdes, & des moyens

que j'ai employés. Mais comme les préjugés ont tant d'empire sur les esprits, qu'il ne suffit pas, pour les détruire, de certifier des faits qui les combattent, & qu'il faut encore faire voir, par de bonnes raisons, pourquoi & comment ces faits s'opèrent, & doivent nécessairement s'opérer, pour ne laisser aucun prétexte de les éluder, ou d'en donner des explications forcées; comme d'ailleurs une pratique aussi opposée à celle de tous les Médecins, & qui, malgré cela, m'a aussi-bien réussi, en m'engageant à chercher la raison d'un fait si peu attendu, n'a pu manquer de me faire faire bien des réflexions sur la nature du levain variolique, sur l'origine de la Variole, & sur le traitement. J'exposerai ces réflexions & ces raisonnements, toujours fondés sur l'expérience & l'observation qui les ont fait naître, pour faire voir que la cause propre & matérielle de la Variole, est un levain si inhérent à la condition humaine, que tous les hommes le portent en naissant, & qu'il doit être aussi ancien que le monde; que la Variole étant une maladie nouvelle, il faut que ce levain, avant la naissance de la maladie, se dissipât par d'autres voies que celles de la suppuration des pustules qui la constituent; je ferai voir quelle doit être cette voie que

la nature prenoit anciennement pour expulser le levain, comment elle a été forcée de la changer, & enfin qu'il est possible de l'y ramener, & de détourner la maladie par les mêmes moyens que j'emploie pour la guérir. J'examinerai si tout cela peut s'appliquer également à la Rougeole.

CHAPITRE II.

Définition de la Variole, & considérations générales sur sa nature.

LA Variole est une maladie exanthématique de la nature du phlegmon, avec fièvre, qui attaque tous les hommes une fois dans la vie (a).

A ne considérer la Variole que par les symptômes qui lui appartiennent uniquement & essentiellement, elle ne consiste que dans l'éruption de pustules propres à venir à suppuration, avec de la fièvre plus ou moins remarquable. Tous les autres symptômes qui l'accom-

(a) Si quelqu'un en est exempt, ce ne peut faire qu'une petite exception à la règle, incapable de la détruire, & de rendre la définition défectueuse.

pagnent ordinairement, ne sont pas toujours les mêmes, & sont communs à d'autres maladies, ou ils en dépendent. La fièvre même est souvent si peu sensible, que les malades ne s'en apperçoivent pas. Au mois de Novembre de l'année mil sept cent cinquante-trois, je vis un Ecclésiastique de vingt-six à vingt-sept ans, sanguin, robuste & actif; âge & tempérament, où la fièvre varioleuse, ainsi que celle de toute autre espèce, a coutume d'être extrêmement fougueuse, s'en appercevoir si peu, qu'il vaquoit à ses affaires, comme à son ordinaire, & qui fut fort étonné lorsqu'on l'avertit, dans les rues, qu'il étoit couvert de pustules varioliques.

Tous les autres symptômes qui la rendent formidable, ne sont donc qu'accidentels. Cependant ce sont eux qui dirigent, & qui doivent, avec raison, diriger le traitement. Car quand elle est assez simple, comme dans l'exemple cité, pour n'avoir que ses symptômes propres, je veux dire, éruption & suppuration des pustules, avec une fièvre seulement suffisante pour ces deux opérations, elle n'a besoin d'aucun secours. C'est pourquoi il semble qu'il importe peu, pour la guérison, de connoître la cause matérielle de cette

Variole parfaitement simple; cause qui, étant commune à toutes les especes, doit pourtant être regardée comme la seule & véritable cause de la maladie en général. La plupart des Médecins, obligés de reconnoître que tous les hommes la portent en naissant, ont été d'accord sur ce point (a), quoique de sentiment différent quant à sa nature, à la maniere dont elle se contracte, & au siege principal qu'elle occupe. Mais on s'est peu arrêté à cette cause considérée comme antécédente, & encore sans action, ne la regardant que comme un objet de spéculation peu important pour la guérison de la maladie actuelle (b). On se contentoit de la supposer comme une chose incontestable. Aujourd'hui il y en a qui ne veulent pas la supposer, ou plutôt qui supposent que cette maladie dépend, comme les autres, des causes externes & accidentelles, dont on peut se garantir.

(a) Rhases, le premier qui a traité de cette maladie, en regarde la cause comme un levain commun à tous les hommes; & tous ceux qui sont venus après lui jusqu'à Sydenham, & presque tous jusqu'à présent, en sont également persuadés.

(b) Sed bonâ fide hæc ignorare potest Medicus etiam rationalis, dummodò perniciosam indolem ex effectibus, & quo pacto his obviam eundam, sciat. Hoffm. de Feb. morbill.

„ Sans supposer que le germe de la
 „ petite Vérole réside en nous, *dit un*
 „ *habile Medecin de nos jours*, sans
 „ prétendre qu'il consiste en un vice
 „ originel, & qu'il exige, pour pulluler
 „ & éclore, des conditions prélimi-
 „ naires, & des dispositions particulie-
 „ res relatives à chaque constitution,
 „ il doit être regardé comme un miasme
 „ excessivement contagieux & incen-
 „ diaire (a), „ ; un miasme excessive-
 „ ment contagieux & incendiaire peut
 „ être la cause d'autres maladies, & il y
 „ a des Varioles dont le miasme n'est pas
 „ excessivement incendiaire. Quoi qu'il
 „ en soit, pour le présent, de sa nature
 „ & de son origine, il s'agit d'établir qu'il
 „ y a une cause particulière qui n'est
 „ propre qu'à la Variole, qui est commune
 „ à toutes les especes, & dont aucun
 „ homme n'est exempt. Mais la recherche
 „ de cette cause paroît inutile à bien des
 „ gens pour la guérison de la maladie ;
 „ elle le paroît également à M. M...
 „ même pour faire voir la possibilité de
 „ l'extirpation de la Variole, qui fait le
 „ sujet louable de sa Lettre savante,
 „ comme elle fait, en partie, celui de
 „ cet Ouvrage. J'ai pensé au contraire,
 „ que cette recherche donneroit un grand

(a) Journ. de Med. T. XVI. p. 119.

jour à ce même sujet que nous avons entrepris de traiter; & que, quelque nécessaire que soit, pour la guérison, la connoissance des causes qui aggravent le mal en se joignant à la cause propre, la solution de la question, *en quoi consiste cette cause propre*, étoit indispensable, non-seulement pour parvenir au moyen de prévenir la maladie, mais même pour la guérir avant qu'on ait trouvé ce moyen.

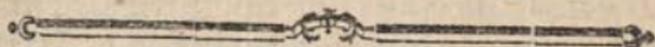
Si elle dépendoit uniquement de causes externes, comme de celles d'une épidémie, il seroit possible de se mettre à couvert de leur action, & de prévenir la maladie, *en épurant & rectifiant les voies de la circulation, en en chassant tout mélange insicé.....* Ce seroit-là les véritables dispositions salubres dont approchent, à différens degrés, ceux qui la bravent & l'affrontent impunément (a). Huxam dit qu'il semble que cela se pourroit, ainsi que quelques-uns l'ont avancé, mais que c'est sur un trop foible fondement (b). En effet, toutes ces

(a) Journ. de Méd. T. XVI. p. 121.

(b) *Indè videri possent, si peculiarem quamdam sanguinis atque humorum indolem conservare aut excitare possemus, vis quoque contagii eludi posse. Et hoc sanè quorundam fuit assertum, quod tamen infirmo admodum inniti talò existimo.* *Dissert. de Var.*

précautions si *salubres* pour garantir des autres maladies, sont inutiles à l'égard de la Variole. Le Sujet le plus sain qui n'auroit pas eu cette maladie, n'affronteroit pas impunément une épidémie variolique, à moins que le levain ne se trouvât du tout point disposé, puisque, hors l'épidémie, on en voit souvent qui prennent la Variole sans aucun symptôme qui dénote la présence d'un mélange inficié dans le sang, se portant aussi bien, aux pustules près, que s'ils ne l'avoient pas. Dans cette heureuse disposition, ils prendroient également la Variole dans l'épidémie, mais ils n'en prendroient que cela, sans aucun mauvais symptôme. Tandis que d'autres Sujets impurs prennent bien la maladie qui caractérise l'épidémie, mais ils ne prennent pas la Variole, s'ils l'ont déjà eue, ou que le levain n'ait pas encore acquis le point nécessaire de maturité. C'est que ces précautions garantissent de l'une, & ne peuvent pas garantir de l'autre. Tout ce qu'on peut en attendre, & qui est d'ailleurs très-essentiel, c'est qu'avec elles, si l'on prend la Variole, elle ne sera pas dangereuse, dans le temps même qu'elle l'est pour tous les autres; parce que l'épidémie ne peut exercer sa férocité sur des corps ainsi purifiés, & ne peut, tout au plus, agir

que sur le levain variolique pour produire une Variole simple & exempte de ces accidents, qui ne dépendent pas du levain, mais de la corruption étrangere qui se trouve dans le corps. Il faut donc reconnoître une cause particulière, indépendante des causes externes & accidentelles.



CHAPITRE III.

La cause matérielle de la Variole a toujours existé, & n'a pas toujours produit la Variole.

UNE maladie qui, depuis tout au moins six siècles, attaque une fois seulement dans la vie tous les hommes, sans égard au climat, au genre de vie, ni au tempérament, doit avoir sa cause dans la nature même de l'homme, indépendante de toutes sortes de circonstances.

Le silence qu'en gardent les Auteurs jusqu'au XIIIe. siècle, doit la faire regarder comme une maladie nouvelle.

Deux propositions, toute vraies qu'elles sont, très-difficiles à concilier, parce qu'elles annoncent une maladie nou-

velle , produite par une cause aussi ancienne que le monde.

Les Anciens & presque tous les Modernes , qui ne peuvent pas méconnoître une telle cause , s'embarassent fort peu de ce qui a pu la déterminer à produire un effet qu'elle ne produisoit pas auparavant , & comment a pris naissance une maladie qu'ils sont obligés d'ailleurs de reconnoître pour nouvelle. Mais ceux qui veulent tout expliquer & ne rien laisser d'indécis , prétendent , les uns , que la maladie est aussi ancienne que sa cause , c'est-à-dire , qu'elle a toujours existé ; les autres , que la cause , ainsi que la maladie , sont de nouvelle date. Mais ces deux opinions sont exposées à des difficultés qu'on ne sauroit résoudre. Nous ferons voir qu'elles sont fausses toutes deux ; que la maladie est nouvelle & que la cause a toujours existé. Cela importe au but que nous nous proposons , c'est-à-dire , à la véritable cure de la maladie & à son extinction. Les premiers , entre lesquels sont Riviere , Deidier , &c. veulent que le silence des Anciens sur cette maladie , ne soit pas une raison assez forte pour prouver sa nouveauté : ils n'en ont pas parlé , disent - ils , parce qu'ils n'en faisoient pas une maladie particuliere , qu'ils la regardoient comme un symp-

tôme d'autres maladies. Pour la confondre avec d'autres maladies, il ne s'ensuit pas qu'elle n'existât de leur tems. Cela est si vrai, que ceux qui en ont parlé les premiers, Rhases, Avicenne, &c. la donnent non-seulement comme une maladie ancienne, mais même ils la supposent exister de tout tems, puisqu'ils lui donnent une cause aussi ancienne que le monde, le sang menstruel.

Voici ma réponse : si elle avoit toujours existé, quand même les Anciens l'auroient regardée comme un symptôme d'autres maladies, ils n'auroient pas manqué, Hippocrate sur-tout, qui décrit si exâctement les maladies par leurs symptômes, de la désigner parfaitement, quoique sous un autre nom. Ce qu'on ne reconnoît pas dans les descriptions qu'il fait des maladies exanthémateuses & pestilentielles ; & cela seul suffit pour rendre plus que certain qu'elle lui étoit inconnue. Que les Arabes, la décrivant telle que nous l'observons, même en la rapportant dans la classe des maladies pestilentielles, en aient parlé comme d'une maladie ancienne, cela prouve seulement qu'elle l'étoit déjà de leur tems, mais non qu'elle fût connue du tems d'Hippocrate, de Celse & de Galien, qui, la regardant

même comme un symptôme de ces maladies, n'auroient pas manqué de la décrire aussi-bien que les Arabes. Au bout de deux ou trois siècles que cette maladie pouvoit avoir commencé de paroître chez ces derniers, ils pouvoient bien en parler comme d'une maladie qui n'étoit pas nouvelle, sans qu'ils crussent, pour cela, qu'elle avoit toujours été. Qu'ils lui aient donné une cause aussi ancienne que le monde, ce n'est pas parce qu'ils croyoient la maladie aussi ancienne, mais parce qu'ils ne pouvoient comprendre qu'une maladie, à laquelle tous les hommes sont sujets une fois seulement dans la vie, pût avoir sa cause ailleurs que dans la nature même de l'homme, & indépendante de celles qui sont accidentelles (a); se mettant peu en peine de savoir comment une cause aussi ancienne avoit pu ne produire cet effet que dans la suite des tems, ainsi que fait aujourd'hui le plus grand nombre, qui la fait dépendre de la même cause, & ne laisse pas de

(a) Eamque sententiam ex eo potissimum confirmant (Arabes) quòd ferè omnibus semel in vitâ eveniant, eosque solùm invadant, qui eâ labe non sunt repurgati. *Perdulcis de Exanthem.*

la regarder comme une maladie nouvelle (a).

Sydenham, dont le crédit a dû lui attirer des partisans, d'accord avec la plus grande partie des Médecins, en ce qu'il étoit persuadé que la maladie n'existoit pas du tems d'Hippocrate & de Galien, mais opposé à tous, quant à ce qui lui a donné naissance dans la suite, prétend la trouver dans la même source qui produit les autres maladies; & pour rendre raison de la production d'une maladie nouvelle, il croit qu'il est arrivé des révolutions dans les entrailles de la terre, qui ont changé la constitution de l'air, & l'ont rendu propre à

(a) Les Arabes ont rangé la Variole & la Rougeole dans la classe des maladies pestilentielles. Cela a pu faire croire que les Anciens qui les avoient précédés, avoient regardé ces maladies éruptives comme des dépendances & des manières d'être des maladies pestilentielles, & qu'ainsi ils n'avoient eu garde de les désigner par des noms particuliers. Si on l'a cru ainsi, on a tiré une conséquence sans principe, parce qu'on a supposé que les Arabes en ont fait une dépendance & des symptômes des maladies pestilentielles. Ce qui est faux. Ce n'est pas pour cela qu'ils les ont placées dans la même classe, mais parce que la Variole & la Rougeole se répandent par la voie de l'épidémie & de la contagion, comme les maladies pestilentielles. Mais d'ailleurs ils les regardent comme très-différentes & très-indépendantes en ce qu'elles ont de plus essentiel, qui est leurs causes: ils font dépendre les dernières de l'air corrompu, & les autres du sang menstruel. Je tire tout cela d'Avicenne même.

produire de nouvelles maladies inconnues autrefois, tout comme il y en avoit autrefois qui n'existent plus, & qu'il y en a actuellement qui disparaîtront dans les siècles à venir (a).

Les défenseurs de ces deux opinions contraires ne font pas attention à ce qui, dans la Variole, le mérite le plus, à son attribut le plus essentiel & le plus caractéristique, qui est d'attaquer tous les hommes une fois seulement dans la vie. Sans cette prérogative, on pourroit avoir, de part & d'autre, des raisons à peu près d'égale force. Les révolutions arrivées dans les entrailles de la terre ont changé la constitution de l'air dans toute sa surface, & l'ont rendu propre à produire dans tous les climats, où cette constitution de l'air est manifestement très-différente & même opposée, dans tous les hommes aussi différemment constitués, & vivans d'une manière aussi différente, aussi opposée, une maladie constamment la même quant à ses symptômes essentiels, dans tous les

(a) Quocirca opinari mihi fas sit, morbos certas habere periodos pro occultis illis atque adhuc incompartis alterationibus, quæ ipsius terræ accidunt visceribus, pro variâ scilicet ejusdem ætate ac duratione: quodque, sicut alii morbi jam olim extitere, qui vel jam ceciderunt penitus, &c. *Sydenh.*

hommes, une fois dans la vie; c'est un paradoxe des plus incompréhensibles, malgré les raisons par lesquelles on croit le bien appuyer, en disant qu'il y a eu des maladies qui n'existent plus, comme il y en a qui n'existoient pas autrefois. On comprend bien que des changements arrivés dans l'atmosphère, & sur-tout dans la constitution des hommes par leur genre de vie, ont pu faire disparaître d'anciennes maladies, & en créer de nouvelles à leur place. Mais ces maladies anciennes étoient-elles de tous les climats, attaquoient-elles tous les hommes une fois dans la vie, comme la Variole? Celle-ci, par conséquent, peut-elle avoir pour cause des choses aussi variables, aussi accidentelles?

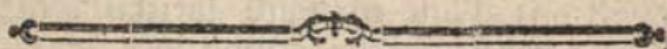
Cette raison vaut également contre ceux qui croient que la maladie a toujours existé; on comprend de même qu'une maladie quelconque a pu être regardée autrefois comme le symptôme de quelque autre, & être confondue avec elle. Mais si la Variole, telle qu'elle est aujourd'hui, attaquant tous les hommes une fois seulement dans la vie, avoit pu passer autrefois pour le symptôme d'une autre maladie, ce symptôme auroit été trop frappant pour avoir échappé à des observateurs aussi exacts,

& qui ne décrivoient, comme on doit le faire, les maladies que par leurs symptômes. Dans la supposition même que ce symptôme auroit paru quelquefois accompagner une fièvre pestilentielle, il suffiroit qu'il ne fût arrivé que quelquefois & à quelques-uns, pour ne pas constituer la Variole telle que nous l'observons aujourd'hui, qui, par-là, seroit toujours censée être une maladie nouvelle. Mais je suis persuadé qu'Hippocrate, par exemple, ne l'a jamais observée, même avec cette restriction: qu'on lise ses Epidémiques, où aucun symptôme ne lui échappe, on y trouvera bien des bubons, des parotides, & autres exantheses occupans sur le corps des places particulieres qu'il désigne, & si ce sont des éruptions vagues, & répandues sur l'habitude du corps, on voit qu'elles n'ont aucune ressemblance avec la Variole.

Que si l'on entendoit que le levain variolique, ayant toujours existé, s'évacuoit autrefois par des éruptions tantôt d'une espece, tantôt d'une autre, & différentes de celles d'aujourd'hui; quand cela seroit vrai, ce ne seroit rien dire. Les maladies ne sont caractérisées que par des symptômes constants & toujours les mêmes; & si les symptômes qui accompagnoient autrefois l'expul-

tion du levain, varioient entre eux, qu'ils fussent différents de ceux de la Variole de nos jours, que tous les hommes, une fois dans la vie, n'y fussent pas assujettis, c'est plus que suffisant pour prouver que la Variole n'a pas toujours existé.

De ce que nous avons dit il suit encore que, quoiqu'elle soit une maladie nouvelle, sa cause a toujours existé. Mais nous le verrons encore plus particulièrement dans le Chapitre suivant, fondés toujours sur les mêmes principes.



CHAPITRE IV.

La cause matérielle de la Variole est un levain inné avec nous, & indépendant des causes externes.

UNE maladie qui attaque tout le monde, mais une seule fois dans la vie (a), quelque différentes, quelque

(a) L'exception de quelques-uns qui en sont exempts, & d'autres qui l'ont deux fois, ce qui est contesté, ne fait rien à la loi générale.

opposées même que soient les causes externes, auxquelles les hommes peuvent se trouver exposés, telles que sont la température de l'air dans les différents climats, la nourriture & la manière de vivre, non-seulement suivant cette différence de climats, mais encore dans le même, suivant les différentes conditions, peut-on la supposer dépendre de causes aussi disparates, aussi opposées? Peut-on concevoir une cause par-tout & toujours si bien la même, qu'elle produise sur chacun le même effet, mais une fois seulement? Les difficultés insurmontables qu'il y auroit à répondre à ces questions d'une manière satisfaisante, même par toutes les suppositions imaginables, suffisent pour démontrer l'impossibilité de l'existence d'une telle cause. S'il y avoit une cause externe toujours la même dans tous les lieux de la terre, capable de produire par-tout le même effet toutes les fois qu'on la voit en action, qu'est-ce qui empêcheroit qu'elle ne le produisît aussi toutes les fois qu'elle agiroit manifestement sur le même corps, sur lequel elle avoit déjà agi? On ne voit pas qu'une épidémie, par exemple, pleurétique, si elle vient à reparoître quelques années après, ne reproduise plus la pleurésie sur ceux qui avoient déjà essuyé la même maladie. Mais la

Variole a beau régner d'une maniere épidémique, elle n'attaque plus ceux qui l'ont déjà eue. Dira-t-on que c'est parce qu'ils n'ont plus de dispositions à donner prise à cette seconde épidémie? Ne prenons pas le change : ils n'ont plus de dispositions à la Variole, il est vrai; mais d'où vient donc que la Variole qu'on a eue une fois, détruit si bien cette disposition, qu'on ne puisse plus la reprendre, tandis qu'une autre maladie, bien loin de détruire la disposition à la même maladie, est plutôt capable de l'augmenter? Ne perdons pas de vue que la Variole épidémique doit être distinguée de l'épidémie même : ceux qui ont eu une fois la Variole, & perdu la disposition à la reprendre, ne laissent pas d'être attaqués souvent de la maladie épidémique qui se déclare dans la suite avec la Variole, sans prendre cette dernière ; ils n'ont donc pas perdu la disposition à donner prise à cette seconde épidémie. Qu'on donne raison de ce phénomène, sans reconnoître un levain variolique préexistant à l'épidémie qui le met en action, mais qui ne peut plus le faire, quand il a été une fois dissipé, quoiqu'elle agisse assez sur le même corps pour lui causer la maladie qui en fait le caractère essentiel.

Il suit de-là que la Variole que nous

appelons épidémique, n'est dans le fond que co-épidémique; parce qu'elle accompagne, il est vrai, l'épidémie, mais elle n'en est pas l'effet nécessaire & essentiel. Je m'explique: les causes générales sont véritablement causes efficientes de l'épidémie, mais elles ne sont que causes occasionnelles de la Variole, c'est-à-dire, de l'éruption des pustules, en quoi seul elle consiste essentiellement. Elles ne sont, dans la Variole, causes efficientes que des symptômes qu'elle a communs avec l'épidémie qu'elle accompagne, ou avec laquelle elle se trouve compliquée, & qui ne lui sont pas propres & essentiels.

Cette cause matérielle, ou ce germe de la Variole ne pouvant pas se donner, comme nous l'avons prouvé, par des causes étrangères, il faut que nous le portions tous en naissant. Est-ce une espece de virus communiqué par les parents? Non, il se contracte nécessairement dans le sein de la mere, mais elle ne le communique pas comme une chose qu'elle possède. Il se forme dans le corps de l'enfant comme une chose essentiellement attachée à la condition humaine. Les virus qu'on porte en naissant, sont bien différents, puisqu'ils ne sont communiqués aux enfants que par des parents infectés eux-mêmes des mêmes virus;

virus; au lieu que le levain variolique est donné aux enfans mêmes dont les parents, ayant eu la Variole, & ne pouvant plus la reprendre, ont été nécessairement purgés de ce levain, & ceux qui le portent encore pour n'avoir pas eu la Variole, ne le donnent pas plus fort à leurs enfans, que ceux qui ne l'ont plus.



CHAPITRE V.

Ce levain n'a pas demeuré assoupi jusqu'à la naissance de la Variole. Quelles sont les causes de son développement, tant avant que depuis cette maladie.

PUISQUE ce germe ne peut pas se communiquer par des causes étrangères, pas même par les parents, comme un virus dont ils seroient atteints, il faut qu'il soit si bien inhérent à la nature humaine qu'elle ne puisse pas exister sans lui. Il ne peut avoir eu d'autre commencement que celui du monde. Cependant il s'en faut bien que la Variole soit aussi ancienne. Il est sûr qu'avant le 7^{eme}. siecle on ne la connoissoit pas. Rhafés même, qui est le premier

B

qui en ait donné la description, ne vivoit qu'au 9^{eme}. siecle. Hippocrate, le plus exact des Observateurs, qui nous a laissé les descriptions de toutes les maladies connues de son tems, en garde un profond silence, & ceux qui sont venus après lui jusqu'à Rhafés, dans l'espace de plus de 1200 ans, n'en parlent pas plus que lui.

Dira-t-on que ce levain ait demeuré assoupi dans le corps jusqu'à cette époque, sans aucune qualité nuisible, & sans que rien ait pu le mettre en action pour lui faire produire quelque maladie, ou, tout au moins, pour le faire sortir du corps? Ce seroit une prétention bien étrange. Il faudroit, qu'alors il fût arrivé dans l'homme un grand changement. Mais ce changement n'auroit pu venir que des causes auxquelles il se trouve naturellement exposé. Il faudroit donc qu'à la naissance de la Variole, & depuis, elles eussent été bien différentes de celles qui, auparavant, agissoient sur lui, pour qu'elles eussent pu produire un effet que les autres étoient incapables de produire. Ont-elles changé en si peu de tems, que, presque tout d'un coup, elles aient inondé de leurs effets une grande partie de la terre, c'est-à-dire, une partie de l'Asie, les Côtes d'Afrique, l'Espagne, la France, &c.?

Si l'on compare les tems les plus recules avec les siècles modernes, on comprend aisément que les hommes, par leur genre de vie, se sont attirés bien des maladies inconnues dans les premiers âges du monde (a). On pourroit concevoir qu'il a été un tems où rien ne donnoit lieu au développement de ce levain. Mais si l'on compare la maniere de vivre des Grecs, des Romains, & des autres Peuples connus du tems d'Hippocrate, de Celse, de Galien, avec celle de ces mêmes Peuples du tems de Rhafés, & même de nos jours, on ne verra pas une différence assez grande dans les causes externes qui agissent spontanément & naturellement sur le corps humain, pour pouvoir produire le développement du levain dans ce tems plutôt que dans l'autre. Ainsi, si, lors de la naissance de la Variole, ce sont ces causes qui ont produit le développement du levain, & l'ont mis en action, elles ont dû également le faire longtemps auparavant; par exemple, du tems d'Hippocrate. Mais dans ce cas elles

(a) Cela doit même nous servir bientôt pour rendre raison de l'origine de la Variole, mais il ne s'agit encore ici que du développement du levain en général, abstraction faite de la Variole, qui en est la suite, ou l'effet accidentel.

auroient dû le faire de la même façon ; c'est-à-dire , en l'attirant vers la peau , puisqu'elles devoient agir de la même façon sur le corps humain ; ce qui n'est pas. Ce ne sont donc pas ces causes qui ont produit le développement du levain lors de la naissance de la Variole. C'est ce qu'on peut conclure en comparant le temps de la première invasion de la Variole avec les temps qui l'ont précédée ; & si nous comparons les différents climats & les différentes façons de vivre des hommes , nous verrons que ce ne sont pas non plus ces causes qui le développent aujourd'hui.

En effet , si l'on n'observoit ce développement que dans certains climats , ou parmi des hommes vivants autrement que les autres , on pourroit dire que ce n'est que dans ces climats , ou parmi ces hommes , que résident les causes propres à ce développement , & que le levain , par-tout ailleurs , demeure toujours assoupi faute d'agents qui le mettent en mouvement ; & par conséquent qu'il dépend de ces causes , étrangères à la nature propre de l'homme. Mais comme tous les hommes , dans tous les climats , dans toutes les conditions , ayant des genres de vie différents , souvent opposés , sont sujets à ce développement une fois dans la vie , il faut

qu'il dépende d'autres causes, communes à tous les hommes, toujours, & par-tout les mêmes, telles qu'elles ont toujours & par-tout existé, toujours propres à le produire, autant du temps d'Hippocrate & auparavant, que du temps de Rhafés & jusqu'à nos jours, & qui l'ont toujours réellement produit.

Ces causes communes & toujours les mêmes, indépendantes des causes générales externes qui varient sans cesse, ne sont autre chose que les forces vitales (a), qui travaillent insensiblement & sans interruption au développement du levain, & qui, lorsqu'il est fait, redoublent pour l'expulser, comme une chose nuisible à l'économie du corps humain.

(a) Cujus causa est res quasi naturalis faciens ebullitionem sanguinis ut expellatur ab eo illud quod admiscetur ei de reliquiis nutrimenti sui menstrualis quod erat in horâ imprægnationis. *Avicen. de Variol.*

Causa verò efficiens natura est, quæ, &c. *Perdulfis de Exanth.*



C H A P I T R E V I.

Ces causes naturelles , toujours suffisantes , sont souvent augmentées par les causes externes.

CES causes naturelles du développement & de l'expulsion du levain suffisent toutes seules pour cette double opération ; ce qui est prouvé par la Variole éparse , ou sans épidémie & contagion , qui arrive sans aucune autre cause apparente , & sans que le Sujet s'apperçoive presque d'être malade. L'épidémie & les exceptions qu'elle fait , confirment encore cette maniere d'envisager le développement du levain variolique : en stimulant les solides , en augmentant le mouvement tant circulatoire qu'intestin des liqueurs , & ajoutant ainsi de nouvelles forces aux forces naturelles , l'épidémie accélère & achève dans plusieurs & presque en même temps , le développement du levain. Mais ce n'est qu'autant qu'il se trouve commencé , & conduit jusqu'à un certain point suffisant par les forces naturelles , lors de l'invasion de l'épidémie ; puisque bien des Sujets , dans

qui cette condition ne se trouve pas, ne fauroient prendre la Variole, quoiqu'exposés, comme tous les autres à l'épidémie, & souvent même à la contagion, je veux dire, à l'action immédiate des miasmes varioliques, en approchant de fort près les malades, & qu'ils la prennent ensuite plutôt ou plus tard sans le concours d'aucune cause étrangere, lorsque le levain se trouve assez développé par les forces vitales toutes seules pour être expulsé par leur seul moyen. Ce que nous venons de dire de l'épidémie, doit s'entendre de quelque fièvre humorale que ce soit, qui n'est pas épidémique, & qui attaquant un Sujet qui n'a pas eu la Variole, la fait déclarer & se complique avec elle, pourvu que le malade ait la disposition requise que nous venons d'indiquer.

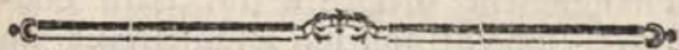
Le levain n'a donc pas besoin du secours d'aucune cause étrangere pour se développer & être expulsé. Les forces vitales suffiroient toujours, & leur opération seroit beaucoup plus douce & tranquille, quoique très-souvent, mais par accident, elles soient augmentées par des causes étrangères qui les troublent en trop les accélérant, & qui rendent la maladie beaucoup plus dangereuse.

 C H A P I T R E V I I .

Ce levain développé s'évacuoit autrefois par des voies différentes de celles d'aujourd'hui.

C O M M E les forces vitales, qui sont la cause propre & suffisante du développement, & de l'expulsion du levain, ont toujours existé telles qu'elles existent aujourd'hui, il faut conclure qu'elles ont toujours eu leur effet, qu'elles ont toujours produit le développement du levain, soit qu'elles aient agi toutes seules, soit qu'elles aient été augmentées par des causes étrangères. Mais comme la Variole n'a pas toujours existé, il faut conclure en même tems que le levain, aujourd'hui cause matérielle de la Variole, suffisamment développé, étoit autrefois chassé hors du corps sous une autre forme, & par des voies différentes de celles que la nature suit aujourd'hui. Et alors, cette évacuation, quoiqu'elle ne pût se faire sans une espece de fièvre, étoit accompagnée de symptômes à peine sensibles, lors, sur-tout, qu'aucune cause étrangere ne se mettoit de la partie; ainsi qu'on

observe encore aujourd'hui dans bien des enfants, qui bien sains d'ailleurs, & exempts de corruption par la salubrité de l'air, l'exercice, & la frugalité d'eux & de leurs parents, ont une Variole si benigne, qu'ils ne paroissent pas être malades. Et plus nous remonterons dans les tems reculés, dans ces tems d'innocence & de rusticité de nos premiers Peres, plus nous aurons lieu de penser que cette évacuation étoit tranquille par le défaut des causes étrangères qui ont toujours augmenté jusqu'à nos jours, où elles semblent être montées à leur comble. Et ce qui rendoit encore cette opération & cette évacuation plus tranquilles, c'est qu'elles se faisoient par une route plus naturelle, & sans inflammation, ni suppuration.



CHAPITRE VII.

Examen des voies dont la nature se sert aujourd'hui, outre la suppuration, pour expulser le levain.

Nous ne pouvons découvrir la voie dont la nature se servoit pour expulser le levain avant la naissance de la Variole, que par analogie avec ce qui se

passé aujourd'hui dans cette maladie. Il y a des exemples de levain variolique entièrement dissipé par d'autres couloirs que celui de la peau, quoiqu'il eût commencé de se porter sur l'habitude du corps; ce qui prouve que cette voie n'est pas l'unique par où il puisse être évacué. S'il en peut suivre d'autres, même encore aujourd'hui, malgré le cours que la nature semble s'être fixé par la longueur du temps qu'elle le suit, il l'a pu autrefois; il l'a même dû nécessairement, puisqu'il falloit qu'il sortît du corps, & qu'il ne prenoit pas cette route; à moins qu'on ne voulût soutenir qu'il se dissipoit par les sueurs, sans aucune inflammation, ni suppuration de la peau. Mais pour cela il faudroit qu'il fût arrivé à la peau un changement propre à lui faire contracter une disposition à l'inflammation à l'abord du levain; ou bien qu'il fût arrivé à celui-ci un changement propre à lui faire acquérir une qualité inflammatoire qu'il n'avoit pas. Mais ces changements n'ont pas pu arriver sans une cause, & ce que nous avons déjà dit suffit pour faire voir qu'il n'y a aucune cause capable de produire cet effet plutôt dans un temps que dans un autre. De façon que, si de tout temps le levain s'étoit porté à la peau, il y

auroit toujours produit les mêmes ravages que nous lui voyons produire, & la Variole ne seroit pas une maladie nouvelle.

Bien plus, on a tout lieu de penser que de toutes les voies par où le levain peut s'évacuer, il n'y en a point de plus contraire à la nature que celle de la peau, parce qu'on observe que dans la Variole les sueurs sont toujours pernicieuses (a), tandis que les autres évacuations sont salutaires, quoique la maladie ne puisse manquer d'être accompagnée d'une certaine transpiration, à cause de l'inflammation & de la suppuration qui s'opèrent dans le tissu même de la peau.

Les autres voies qui, dans cette maladie, paroissent les plus favorables à la nature, sont celles des urines, de la salivation & des selles. La première est la plus rare, la seconde plus fréquente, & la troisième, si-non plus

(a) *Largissimos sudores in Variolis nunquam sine periculo esse, si diu perseverant, observavi. Hoffm. Feb. Variol.*

Neque enim exigo ut in eodem loco semper jaceat (æger) nempè nè sudores erumpant, quos ego... fidenter affirmo non absque ingenti periculo promoveri posse.... evitentur sudores, quibus amandatur lenis iste humor, quo diluendæ sunt Variolæ, ut mitescant. Sydenh.

fréquente, du moins plus commune à toutes les especes & à tous les périodes. On n'observe les deux premières que dans les confluentes malignes, & Sydenham n'a vu arriver la salivation qu'aux adultes, toujours dans la confluyente.

Il paroît par les observations de Morton, que la voie des urines tient lieu de la salivation lorsqu'elle manque, ou la remplace, lorsqu'elle vient à se supprimer. Sydenham prétend, avec raison, que la diarrhée qui survient aux enfants, ainsi que la salivation aux adultes dans la confluyente, sont aussi nécessaires (pour la guérison) que le sont les pustules, & l'enflure de la face & des mains, (a) sans vouloir décider, dit-il, si ces évacuations ne sont pas destinées par la nature à suppléer à celle qui se fait par la suppuration, & qui est alors insuffisante pour la quantité de l'humeur morbifique. La chose se décide assez d'elle-même: je ne vois pas comment on pourroit douter que des évacuations avec lesquelles on gué-

(a) Hoc certò scio quòd non-solùm Variolas confluentes plerumque comitantur, sed etiam quòd quæ per illas fit evacuatio, tam est necessaria quàm sunt vel pustulæ, vel faciei & manuum intumescentia. Sydenh.

rit, & dont la suppression tue, ne fussent celles d'une humeur qui ne peut pas toute sortir par la voie qu'elle avoit commencé de se frayer. On en peut dire autant des urines que Morton a observées dans le même cas de confluente maligne.

CHAPITRE IX.

La voie des intestins est la plus naturelle de celles qui accompagnent ordinairement la Variole.

TOUTES ces évacuations sont salutaires; & les urines & le cours de ventre ont servi quelquefois à faire sortir entièrement le virus variolique sans aucune suppuration. Cela semble devoir embarrasser pour décider quelle est la voie la plus naturelle dans la Variole, & par conséquent celle dont la nature se servoit autrefois pour expulser le levain lorsqu'il ne se portoit pas à la peau.

Je dis que toutes ces évacuations, lorsqu'elles ont lieu, & que la matière est trop abondante pour pouvoir toute se dissiper par la suppuration, suppléent à son insuffisance. Mais le cours de

ventre a encore ceci de plus , que dans le cas même où l'on ne peut pas supposer cette insuffisance de la suppuration , comme dans les Varioles discrettes sans malignité ni complication , & même dans tous les périodes , il est toujours salutaire. Ce qui fait présumer qu'il suffiroit toujours , non-seulement pour suppléer, dans le besoin , à l'insuffisance de la suppuration , mais même hors de ce cas , pour expulser le levain ; que les autres voies ne sont destinées que pour suppléer à son défaut ; que celle-là est la plus naturelle , ou la seule que la nature ait choisi pour se délivrer du levain variolique , & qu'elle n'a recours aux autres que lorsque quelque obstacle insurmontable s'oppose à son cours. Lorsque la matiere est trop abondante , & trop fougueuse pour se dissiper toute entiere & assez promptement par la voie lente de la suppuration , & que celle des intestins qui lui est destinée , se trouve embarrassée , ce surplus causeroit des ravages mortels , s'il rencontroit les mêmes obstacles aux autres portes où il va heurter , dans les voies de la salivation ou des urines. Elles sont , pour ainsi dire , le pis aller de la nature , lorsqu'elle ne peut pas se servir des moyens qui lui sont plus propres. En effet , un phénomène qui n'arrive que

dans certains cas particuliers, comme le bon effet des urines & de la salivation dans les confluentes malignes, doit avoir une cause particuliere & comme accidentelle à la maladie. Mais un phénomène qui arrive dans tous les cas possibles, dans les discrettes bénignes & malignes, dans les confluentes de l'une & l'autre espece, dans tous les âges des malades, dans tous les périodes de la maladie, soit avant, soit après la coction, doit être l'effet de la nature le plus conforme à ses vues, & le plus salutaire. On voit bien que ce phénomène dont je parle, qui arrive toujours, n'est pas l'évacuation même, qui n'arrive pas aussi souvent qu'il seroit à souhaiter, mais le bien qui en résulte toujours, toutes les fois qu'elle arrive, dans quelque cas que ce soit. Si la salivation, lorsqu'elle a lieu, vient à se supprimer, & que l'enflure de la face & des mains ne paroisse pas, ou qu'elle s'affaïsse, il n'y a que la diarrhée, qui, venant alors à se déclarer, puisse tirer le malade du tombeau. Elle est bonne à tout & dans toutes les circonstances, malgré ce qu'en dit Morton, après Sennert, Riviere, & autres, qui, sans examen de ce qui s'offroit à leurs yeux, ont adopté les sentimens les uns des autres, par ce principe mal appliqué, que cette éva-

cuation attire de la circonférence au centre, & qu'elle est contraire aux vues de la nature qui porte l'humeur à la circonférence. L'opinion où ils étoient leur tenoit lieu de démonstration, & bien loin d'observer par eux-mêmes, les bons ou les mauvais effets de la diarrhée, tenant pour démontré ce qui n'étoit fondé que sur un principe imaginaire, ils travailloient de toutes leurs forces à l'arrêter dès qu'elle paroïssoit. De façon que, soit qu'elle continuât, soit qu'elle s'arrêtât, toujours dans la même préoccupation, s'il y avoit du mal, c'étoit toujours elle qui l'avoit fait, & s'il y avoit du bien, c'étoit la maniere dont on s'y étoit pris pour l'arrêter, qui l'avoit procuré, quoique dans le vrai, ce fût tout le contraire. Quelque vraisemblable que soit une opinion, il faut qu'elle soit fondée sur des faits; mais ils n'en rapportent aucun qui ait le caractère de conviction nécessaire. C'est ce que nous allons voir, en commençant par Morton.

Prior conatus per alvum est ferè semper symptomaticus, atque languentis, & corruentis naturæ indicium, vires veneni auget, & fatum accelerat. Pour preuve de quoi il renvoie à une observation (Hist. 50.) qui n'est pas assez concluante pour ne laisser aucun doute

fur son assertion. 1°. Parce que le malade, malgré la diarrhée, ne mourut pas. 2°. Il est vrai qu'il ne se trouva mieux qu'après qu'elle fut arrêtée, mais cela ne prouve pas qu'elle eût été mortelle, si elle eût continué, pourvu qu'on l'eût seulement modérée, puisqu'on a des exemples sans nombre du contraire. Les urines alors suppléerent à son défaut, sans quoi la suppression de la diarrhée eût pu être encore plus dangereuse que sa continuation qui, modérée, auroit produit le même bien que les urines, en soutenant en même temps plus ou moins la nature par des cordiaux convenables. Il auroit pu arriver, ainsi qu'on en a des exemples, que cette évacuation auroit entraîné tout le venin sans aucune suppuration, aussi-bien que l'écoulement des urines observé par le même. (Hist. 32 & 33.)

Autre observation de Morton (Hist. 29.) Une fille de 16 ans avoit une Variole discrète affaissée & sans vigueur, avec abattement des forces, à cause d'un cours de ventre trop abondant. Il travaille à l'arrêter & à ranimer les forces. Les pustules restent affaissées, on apperçoit, dans les interstices, des pétéchies qui augmentent à mesure que le cours de ventre diminue. Cependant les symptômes semblent apaisés. Enfin

les felles sont supprimées, le pouls devient plus fort, mais les pustules ne se relevent pas. Le pourpre avoit disparu, mais il avoit fait place à des aphtes qui couvroient la langue & toute la bouche. Alors elle se trouva beaucoup plus mal, & si l'on s'apperçut bientôt d'un meilleur état, ce ne fut que parce que la nature, pour suppléer à l'évacuation du ventre qu'on l'avoit forcé d'abandonner, formoit un dépôt dans la parotide gauche, qu'on ne découvrit que le lendemain, lorsqu'il étoit déjà d'une étendue très-considérable. Alors les pustules des extrémités se remplirent, celles de la face s'étant déjà desséchées avant la parfaite maturité. Bientôt ce dépôt n'étant pas suffisant pour recevoir toute l'humeur, la malade fut à la porte de la mort, d'où l'on ne la tira qu'à force de cordiaux, & de vésicatoires pour donner sortie à l'humeur qui se portoit inutilement à la parotide, qu'on auroit dû ouvrir pour séconder les vues de la nature, & qui ne fut dissipée sans suppuration qu'au bout de quinze jours ou trois semaines, non sans bien de la peine & du danger, que je suis persuadé qu'on auroit pu éviter en se contentant de tenir la diarrhée dans de justes bornes, sans la supprimer entièrement.

C'est cependant sur de semblables observations qu'on fonde le danger de cette évacuation, ou sur d'autres, où l'on attribue à la diarrhée de mauvais effets, tandis qu'on n'en veut pas reconnoître d'autres causes bien plus frappantes. Si la diarrhée cause quelquefois la mort, ce qui ne vient que de ce qu'elle est trop forte, en doit-on conclure qu'elle est toujours dangereuse, lors même qu'elle est modérée, tandis qu'on ne conclut pas de même de la salivation trop abondante qui n'est pas moins funeste, comme il est prouvé par l'Histoire 53 du même Auteur? Quelle est la maladie où la diarrhée trop abondante n'est pas dangereuse, quoique, étant modérée, elle soit toujours salutaire dans les fièvres humorales?

Riviere pensoit de même: *Alvi fluxus aut dysenteria, quæ significat humores malignos ad interiora recurrere, motu omninò contrario naturæ motui, atque lethalis.* Ne diroit-on pas, à entendre ces Messieurs, qu'on n'a jamais vu de diarrhée dans la Variole, que la mort ne s'en soit suivie? Cependant je n'ai trouvé dans ce dernier que deux observations sur la Variole avec diarrhée, qui, non plus que celles de Morton, ne sauroient conclure en faveur de leur opinion que dans l'esprit de gens aussi

prévenus qu'ils pouvoient l'être. (Derniere observation de la 1^{ere}. Cent.)
 „ Le 7e. jour, les pustules étant petites,
 „ ferrées, affaïssées, la plupart ayant
 „ un point noir au milieu, le malade
 „ fit trois selles de matière épaisse &
 „ livide, & en même temps les urines
 „ coulerent abondamment. Dans un
 „ jour le visage enfla, les pustules se
 „ remplirent, & tout alla bien „. Ce
 changement est, sans doute, attribué
 aux urines. Mais auroient-elles eu lieu,
 si les reins n'avoient pas été délivrés du
 poids qui les comprimait? Ne pourroit-
 on pas penser encore que la circulation
 étant trop gênée par les matières qui
 passoient des premières voies dans le
 sang, la sécrétion de l'urine ne pouvoit
 pas se faire, non plus que celle du
 venin par la peau? De quelque façon
 d'ailleurs, qu'on rende raison du phé-
 nomene, le fait est qu'aussi-tôt après
 cette évacuation, le malade fut hors de
 danger. L'observation est plus favorable
 à mon opinion, qu'à celle de l'Auteur.

L'autre observation est la 2e. de la
 2e. Centurie; où il s'agit d'un enfant
 qui garda la diarrhée pendant tout le
 cours de la maladie. Les pustules étoient
 affaïssées, parce qu'elle étoit trop abon-
 dante, mais il ne vint à bout que de la
 diminuer, & le malade guérit. Est-ce

parce qu'il l'avoit diminuée, ou parce qu'il n'avoit pu la supprimer tout-à-fait?

Heureusement ceux qui sont venus ensuite, Sydenham, Amatus Lusitanus, Hoffmann, Huxham, & autres, se dépouillant des préjugés à cet égard, ont observé la nature de plus près, & ont reconnu par expérience que les Anciens, n'ayant pas jugé d'après elle, s'étoient trompés.

Sydenham tenoit encore en partie, à cet égard, à l'opinion de ceux qui l'avoient précédé. L'erreur ne peut pas se détruire tout d'un coup. C'étoit beaucoup qu'il fût disposé à se détromper par l'observation. Obligé par ce guide de reconnoître la diarrhée salutaire aux enfants dans la confluyente (a), il ne croit pas encore qu'elle puisse leur être favorable dans la discrète (b), ni aux adultes dans aucun cas (c), pas même

(a) Diarrhæa, quam in hoc morbi genere infantibus evacuationem natura instituit, cum ægri damno sistitur.... neque enim in confluentibus, vel pustularum depressio mali quidquam ominatur, cum ea sit morbi natura, neque diarrhæa infantium iisdem laborantium, cum salutem ista adferat, non periculum.

(b) Quæ à materiæ variolosæ repercussione.... procedunt symptomata.... horum præcipua sunt Variolarum depressio seu procidentia, & diarrhæa in Variolis discretis.

(c) Diarrhæa, à quâ ægro, adultus si fuerit, ingens est discrimen.

pour suppléer à la salivation (a).

Cependant dans l'épidémie suivante qui commença en 1669, il observa pour la première fois, & avec une forte d'étonnement, que le venin variolique se dissipoit, dans quelques-uns, par la dysenterie: ce qu'il attribue à un régime trop chaud (b).

Enfin dans la troisième épidémie de 1674, il observa que la diarrhée devint le salut des adultes dans la conflente, qu'elle ouvroit une porte au venin, contre l'opinion où il avoit été, lorsque la salivation s'arrête, ou qu'elle devient trop épaisse (c).

(a) Si salivatio eodem pariter tempore (ac faciei tumor) se subducatur, æger, materiâ variolosâ jamjam putrescente, ceû veneno inficitur, cumque nulla amplius detur porta per quam evacuari possit, in busti limine constituitur, nisi forte manuum intumescencia...

(b) Operæ pretium est & illud adjungere, quòd durante hac anni constitutione, quâ tam epidemicè sæviebant dysenteria, Variolæ, justo calidiore regimine provocatæ, per dysenteriam nonnunquam viam sibi facerent, quodnè semel accidisse hactenus quidem animadverteram.

M. de Sauvage interprète ce passage de cette façon: *Per fluxum alvi cruentum non raro virus variolosum eliminatur, si calidiori regimine tractetur,*

(c) Licèt enim salivatio die undecimo decimovè ferè ab eo (spiritu vitrioli) sistatur, cujus vicem per id temporis dejectiones aliquot subire solent, tamen ab his minùs ægro erit periculi, quàm ab istâ fuit, Quandoquidem, qui variolis confluentibus laborant,

Suivant Hoffmann, les bienfaits du cours de ventre, même abondant, dans la Variole, n'ont presque point de limites (a). Il rapporte à ce sujet un passage remarquable d'Amatus Lusitanus : „ J'ai eu, „ cet été, dit ce dernier, environ 150 „ enfants malades de Variole & de „ Rougeole, dont tous ceux qui ont „ été évacués, ont guéri. Quant à ceux „ que les parents ont empêché de l'être, „ trois en sont morts, quatre ont eu des „ ulcères malins très-difficiles à guérir, & qui semblables à des aphtes, „ devenoient facilement gangreneux. „ Il y en a un à qui il reste au coude „ un ulcère chancreux & malin „

Hoffmann ajoute : *Comme dans les fièvres malignes pétéchiales le cours de ventre emporte la maladie, la même chose arrive dans les Varioles d'un mauvais caractère. C'est aussi, dit-il, le sentiment de Baillou.*

Il seroit trop long de rapporter tout ce que dit cet Auteur (Hoffmann) à ce sujet : on y voit qu'on ne doit pas arrêter

eo præcipuè urgentur discrimine, quòd saliva his diebus viscidior reddita fauces præcludat, cui quidèmsymptomati hoc in casu diarrhæa succurrit.

(a) Alvi autem fluxus, licèt copiosus, non adeò pertimescendus; eundem enim per totius morbi decursum sine ullo periculo successisse vidi, tantùm abest ut eruptionem impediverit. Hoffmann.

la diarrhée, mais seulement la modérer si elle est trop abondante; combien elle est salutaire dans toutes les maladies, sur-tout dans la Variole & la Rougeole, & combien la constipation est dangereuse dans ces maladies. Sa quatrième observation est très-remarquable: Le jeune homme dont il est question avoit une Variole très-mauvaise, & il attribue son salut à une diarrhée qui survint dans le temps de la suppuration, par laquelle il faisoit sept selles par jour; faisant observer que la diarrhée n'empêche pas la suppuration, ni elle ne fait rentrer l'humeur au dedans.

Enfin, pour achever d'établir les avantages du cours de ventre dans la Variole, je rapporterai une partie de ce qu'en dit Huxham (*Dissert. de Variol.*) L'humeur âcre & déliée de la Variole se porte très-souvent, quelquefois même violemment, vers les intestins. Il y a une infinité d'exemples de malades sauvés par cette évacuation critique. Il faut donc bien prendre garde de ne pas l'arrêter mal-à-propos, & ne le faire, lors même qu'elle est trop abondante, qu'après avoir donné une ou deux doses de rhubarbe.... En général, on ne doit la modérer que dans le plus fort de la maladie, ou après, ayant attention, tant qu'elle dure, de fortifier

fortifier le malade par un régime convenablement cordial & un peu astringent (a).

J'ai aussi mon expérience qui ne s'est jamais démentie à cet égard, & entre mes observations, il y en a une d'un levain variolique entièrement évacué par les selles, sans suppuration. Au mois de Mars 1756, une petite fille de deux ans en étoit au quatrième jours de l'éruption, & plusieurs pustules commençoient déjà à blanchir, lorsqu'il lui survint une diarrhée abondante. Les boutons les moins avancés, qui étoient les plus nombreux, & qui ne formoient encore que des rougeurs, disparurent entièrement; ceux qui étoient plus élevés, & qui commençoient déjà à blanchir, dispa-

(a) Materia tenuis, acris, variolosa ad intestina, & sæpius quidem valdè violentà ratione, transferri creberrimè solet. Innumera in Variolis prostant exempla, ubi ægroti vitam critica quædam servavit diarrhæa; natura ipsa quoque in infantibus hanc evacuationem in locum salivationis substituit in adultis. Itaque, nè eam præmaturè nimis unquam cohibeamus, esse debemus solliciti, & tunc quoque quando profusa est, id non priùs tentandum est, quàm unam vel alteram rhabbari dosim præmiserimus. . . . in genere verò eam tantùm in earum præcipuè statu, aut post eum moderari debemus, nihilsecùs cura habendæ ut ægrotò, fluxu durante, conveniente, roborantibus astringente diætâ succurramus.

rurent aussi, & ne laisserent que des rougeurs superficielles; enfin quelques uns, qui étoient déjà tout à fait blancs, s'affaïsserent, laisserent échapper quelque sérosité, & se couvrirent d'une croûte noire, enfoncée en godet, avec une petite dureté au dessous. L'abattement étoit extrême, & je ne vis d'autre parti à prendre que de recourir aux cordiaux. Je lui fis composer une potion avec les eaux de chardon beni, & de fleurs d'orange, la thériaque vieille, la confection alkermés, la poudre de vipere, l'antimoine diaphorétique, la teinture solaire, & les syrrops d'œillet & de bourrache. Je fis mettre sur ces pustules devenues comme gangreneuses, une pommade faite avec du beurre frais, la vieille thériaque, arrosée avec un peu d'eau de vie camphrée. La diarrhée diminua, & la malade prit un peu de vigueur; elle fut à peu près dans cet état pendant trois ou quatre jours, au bout desquels je lui fis donner deux onces de syrop de chicorée composé avec la rhubarbe, dans l'eau de platin. Elle fut bien purgée & la diarrhée cessa tout à fait. L'espece d'escarre noire, dont j'ai parlé, qui couvroit quelques pustules, tomba, & laissa un petit enfoncement dont les bords étoient d'un

rouge vif. Je fis mettre dessus du cérat; je lui redonnai le même syrop, & bientôt elle se rétablit, sans que la variole eût reparu.

Je n'ai observé ce phénomène qu'une seule fois, mais il est suffisant pour montrer que la nature peut l'opérer souvent, & même toujours. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ne l'ait fait que cette fois, quoiqu'il ait échappé aux observateurs qui nous ont précédés, (a) dont la plûpart, surtout les anciens, ont pu se mettre eux-mêmes dans l'impossibilité de l'observer, en travaillant de tout leur pouvoir à arrêter, dès qu'ils s'en appercevoient, le cours salutaire de la nature, qu'ils regardoient comme trop dangereux.

Non seulement j'ai observé constamment l'effet salutaire du cours de ventre spontané, mais encore les succès également constans de cette même évacuation procurée par les remèdes, & dont je dois parler dans la suite.

(a) Si l'on en excepte Sydenham dans la Variole dysenterique. Voyez la citation ci-dessus.



CHAPITRE X.

Le levain variolique s'évacuoit par les selles avant la naissance de la Variole.

APRÈS toutes ces observations, je crois qu'il est facile de décider laquelle de toutes les voyes dont la nature se sert, outre la suppuration, pour expulser l'humeur variolique, lui est la plus commode, & la plus favorable. Nous avons fait voir que la sueur est toujours nuisible. Il n'y a qu'un cas où Huxham l'ait trouvé favorable, qui est la crySTALLINE maligne dont il parle. (a) Encore n'est-ce qu'après avoir reconnu que la diarrhée ou les urines, dans le même cas tiroient le malade d'affaire (b).

Le flux des urines, qui arrive si rarement, ne doit être regardé que comme un supplément à des voyes plus

(a) Si quando largus sudor unquam in Variolis est salutaris, is in hac est specie.

(b) Si diarrhæa moderatâ, aut urinâ copiosâ profundius tinctâ subsidente, ea aufertur, ægrotus sapius convalescit.

naturelles, lorsque la nature se trouve forcée à les abandonner.

Si la salivation n'arrivoit qu'aux adultes, & seulement dans la confluyente, comme l'a cru Sydenham, on pourroit dire qu'elle leur est aussi naturelle, que la diarrhée l'est aux enfants. Encore faut-il, selon lui, que la diarrhée vienne quelquefois au secours de la salivation, pour les sauver. (a) Mais la salivation, suivant Huxham, est de tous les âges. Il observa dans l'épidémie de 1724 & la suivante, que bien des adultes n'avoient point de salivation; qu'il y avoit très peu d'enfants qui eussent la diarrhée, qu'il y en avoit plusieurs, au contraire, qui, pendant toute la maladie, avoient une salivation très-abondante; qu'elle le fut si fort dans deux, qu'on ne put l'arrêter qu'en la détournant, avec bien de la peine, du côté des intestins. (b)

(a) Voyez la citation, *Licet enim*, &c.

(b) Quæ constanter comitare solet Variolarum confluentium maturationem salivatio in nonnullis admodum parca, in nonnullis omnino erat nulla, cum satis parva materiae insigniter viscidæ quantitas, injectione gargarismatum soluta screaretur. Binos homines adultos, & plures infantes Variolarum genere confluentium laborantes curabam, qui neque salivam expuerent, neque alvinis dejectionibus, nisi ipsis lenia

Mais il y a cette difference entre la salivation & la diarrhée, que la premiere n'est pas, en général, aussi fréquente que l'autre, ni aussi commune à tous les temps de la maladie, ni à toutes les especes; enfin qu'elle est souvent symptomatique & dangereuse, (a) au lieu que la diarrhée ne l'est jamais, suivant le témoignage des Auteurs cités, si l'on en excepte les anciens, dont l'opinion, démentie par leurs propres observations, ne pouvoit être que l'effet de leur prévention. C'est elle donc qu'il faut regarder comme la plus naturelle, & par conséquent comme celle dont la nature se servoit, pour expulser le levain, avant qu'elle employât la suppuration.

exhibita erant cathartica, levabantur, & tamen morbum superabant. Id reverà rarùm admodùm erat, ut occurrerent infantes istâ salutari affecti diarrhæâ, de quâ Sydenhamius alii que rectè existimant, illam salivationem adultiorum supplere. Nonnulli juniorum infantum è contrariò per morbi decursum salivam insignem emittebant. In duobus infantibus, altero 5, altero 7 annos nato, priùs nulla quàm post decimum tertium accedebat diem, & tunc tam profusa, & tandiù continuabat, ut maximâ cum difficultate primò purgantibus, & tunc cortice Peruviano adstringentibus, cæterisque cohiberem. Equidem horum juniore Calomelani Gr. IV. exhibueram.

(a) Indèque salivationem præmaturam, speciatim profusam, valdèque acrem semper detestor. *Huxham*

S'il étoit permis & nécessaire d'appuyer ces preuves de pratique sur des raisons de théorie, voici ce que je dirois encore: une humeur, quelle qu'elle soit, ne peut s'échapper par aucun des autres couloirs, qu'après avoir subi une atténuation considérable par des efforts réitérés de la nature, & après un grand nombre de circulations dans tout le système vasculaire, qui, par cette évacuation, devient plus libre, & par une continuation nécessaire, l'extraction parvient jusqu'aux tuyaux qui composent le tissu des intestins, & qui se dégorgent dans l'océan de la circulation. Et comme c'est le réservoir le plus abondant que l'on connoisse de matières impures qui causent les maladies, & qui, dans ce cas, se joignant au virus Variolique, causent tous les symptômes les plus dangereux, il arrive que ces matières passent abondamment dans le sang, parcourent tout le système vasculaire pour suivre le torrent de l'évacuation qui se fait à l'autre extrémité de l'endroit d'où elles sont parties. L'on voit par là combien absurde est cette opinion où l'on a été, & où peut être, bien des gens sont encore, que l'évacuation du ventre attire de la circonférence au centre. Comment est-ce qu'on a

pu ne pas voir que le couloir des intestins, relativement au centre de la circulation, est aussi bien placé à la circonférence que celui de la peau, & les autres? Que toute évacuation se fait par la circonférence, & qu'elle attire du centre & même des autres points de la circonférence. Cela étant, l'évacuation qui se fait par le couloir le plus impur, doit être la plus salutaire, parce que ses impuretés, pour sortir du corps, ne sont pas obligées de traverser tout le trajet de la circulation, où elles sont capables de causer les plus grands ravages.



C H A P I T R E X I.

D'où provient ce levain, & quel en est le foyer?

C E levain que nous avons démontré avoir toujours existé, & avoir toujours dû être évacué, & enfin avoir dû l'être, avant la naissance de la Variole, par le couloir des intestins, comme la voye la plus naturelle, puisque c'est elle que la nature suit le plus volontiers, après celle de la suppuration, même encore aujourd'hui; que

peut-il être, & où peut-il avoir son siége pendant tout le temps qu'il demeure dans l'inaction? C'est ce que nous allons tâcher de développer : tous les hommes le portent en naissant, soit que leurs parents soient sains ou malades, soit qu'ils aient eu la Variole ou non. L'enfant le contracte donc dans le sein de la mere même la plus saine ; c'est un effet nécessaire du séjour qu'il y fait. Le faire engendrer comme les anciens, & quelques modernes, de la corruption du sang menstruel dont l'enfant se nourrit pendant les neuf mois qu'il y demeure, c'est supposer que le sang menstruel est corrompu dans toutes les femmes, même les plus saines. Supposition absurde : le sang menstruel est une portion du sang, qui ne differe en rien du reste de la masse ; laquelle n'ayant aucune corruption dans une femme bien saine, n'en peut fournir qu'une portion également saine. Que si, dans ce cas, il arrive que cette portion de sang acquiere quelque degré de corruption, ce n'est que par le séjour un peu trop long qu'il fait quelquefois dans la matrice, après avoir été séparé de sa masse, mais, dans l'état de grossesse, ce séjour ne peut avoir lieu : le sang ne s'extravase

point dans la cavité de la matrice, ne s'y arrête point, n'y séjourne point; il passe sans interruption, par le moyen du placenta, & des vaisseaux ombilicaux, de la mere à l'enfant, dans le corps duquel il circule, & revient au placenta, &c.

On ne peut donc pas supposer ce levain répandu dans toute la masse du sang du fœtus pendant ce séjour, parce qu'il lui vient de celui de la mere qui le plus souvent, n'a rien de semblable dans le sien. Il faut lui assigner un foyer particulier dans lequel il est niché & assoupi jusqu'à son entier développement, & le faire provenir d'une espece de corruption contractée nécessairement pendant ce séjour, mais qui ne circule pas dans son sang. (a)

L'enfant nage pendant neuf mois dans des liqueurs croupissantes; la bouche, l'estomac, les intestins en contien-

(a) Variolarum & morbillorum materia, sive, ut ita loqui liceat, fermentum, neutiquam in massâ sanguinis, & humorum delitescit, neque etiam à solâ impuritate, sive cacochymia humorum venit.... Hinc potius credibile materialem horum exanthematum causam infixam esse firmius tubulis partis cujusdam stabilis, ibique..... tandiù oculi, donec à contagio, vel specifico quodam liquido, vel aère, in actum deducatur, & sui juris at. *Hoffm. Observ. quarta.*

tubulis

oculi

nent aussi. Quelque pures qu'elles soient au moment de la sécrétion, elles acquièrent, par ce croupissement, une qualité nuisible au corps; cela est assez prouvé par le *meconium*. Elles s'infiltrent en partie dans le tissu organique des parties qu'elles mouillent, s'y incorporent, s'y fixent. Tant qu'elles sont ainsi fixées, elles ne donnent aucune marque de leur existence. Il faut qu'elles soient détachées peu à peu jusqu'à une certaine quantité, qu'elles se mêlent dans le sang, dont elles changent alors la qualité, & avertissent les forces vitales qu'elles ont un ennemi à combattre. Celles-ci redoublent, & font effort pour le détruire & le chasser.

Il faut choisir ici l'un des deux foyers : ou le tissu de la peau, ou celui des intestins. Le premier, si l'on ne considère que les choses présentes, & les plus frappantes, paroît plus naturel, & semble, tout d'un coup, devoir obtenir la préférence, puisqu'il est le théâtre où le levain joue sa scène tragique. Mais il ne l'a pas toujours été. Voyons cependant si, malgré ce changement de scène, il n'a pas laissé d'être toujours le réservoir du levain : ce levain supposé resté dans le tissu de la peau, n'a-t-il pas pu

autrefois se dissiper par une simple transpiration sans aucune maladie apparente ? Les causes étrangères n'ont-elles pas pu ensuite changer ou la nature du levain ou le tissu de la peau, de façon qu'il n'ait pu continuer de se dissiper sans y exciter une inflammation générale ? J'ai déjà observé que ces causes étrangères générales, relativement au temps où la Variole n'étoit pas encore connue, & à celui où elle a commencé de se manifester & de se répandre, n'étoient pas assez différentes pour produire un si grand changement ; que ces mêmes causes, relativement aux différents temps qui se sont passés depuis la naissance de la Variole, & relativement aux climats, aux âges, aux tempéraments, aux manières de vivre des peuples, & des hommes de différentes conditions, étoient trop différentes pour produire constamment, toujours, partout, & dans tous les sujets le même effet. Ainsi, si le levain avoit toujours résidé dans la peau, ou il se seroit toujours dissipé de la même façon, ou ayant souffert une fois un si grand changement, on verroit des variations essentielles dans la manière dont il se dissipe depuis ce changement ; puisque les causes qui auroient pu le pro-

duire une fois & qui agissent sur tous les corps, changent & varient suivant toutes les circonstances que nous venons de rapporter.

Mais le foyer n'a-t-il pas pu changer, & une fois transporté dans le tissu de la peau y avoir toujours demeuré, & le levain réduit en action, y avoir produit constamment les mêmes symptômes? Il faut se ressouvenir de ce que nous avons établi, savoir, que le levain se contracte dans le sein de la mere, que c'est pendant le séjour qu'y fait l'enfant qu'il s'incorpore dans le tissu organique, & qu'il n'y a que celui de la peau, & celui de l'estomac & des intestins qui y soient exposés. Il faut donc que ce soit pendant ce séjour qu'il ait changé de domicile, & , pour cela qu'il ait trouvé plus d'analogie avec celui qu'il prenoit, qu'il n'en avoit auparavant avec celui qu'il quittoit, & cela n'a pu se faire que par un changement arrivé ou dans le levain même, ou dans le tissu des organes en question. Les raisons qui prouvent que ce changement n'a pas pu se faire, se tirent de ce que nous avons déjà dit, ou plutôt ce sont les mêmes que nous avons rapportées, & tout lecteur attentif les trouvera facilement. Il faut

donc que ce foyer soit & ait toujours été dans le tissu des premières voies.

Le *meconium*, qui causeroit beaucoup de ravages, s'il n'étoit évacué bientôt après la naissance, ne forme de ce levain contracté pendant ce séjour, que la partie la plus grossière, la plus abondante contenue dans le canal même des premières voies. Mais la partie la plus fine, la plus déliée a eu le temps de pénétrer dans le tissu, de s'attacher aux fibres des tuyaux qui le composent, & de s'y fixer si bien, qu'elle n'en peut être détachée par l'action continuelle de ces mêmes tuyaux que peu à peu & dans un espace de temps plus ou moins long. Et c'est ce qui forme en particulier le levain Variolique & Rubiolique.





CHAPITRE XII.

*La marche & la route du levain avant
la naissance de la Variole.*

NOUS considérerons la marche du levain dans deux temps différens ; avant & après l'origine de la Variole. Dans le premier dont il s'agit actuellement, lorsque le levain étoit parvenu à son point de maturité, c'est à dire, que détaché en partie par le mouvement continuel des solides & des fluides, il avoit passé suffisamment dans le sang pour y causer une espece de fermentation & en accélérer le mouvement, avec les symptomes d'une fievre légère, ce qui restoit encore dans le foyer, prêt à se détacher également, étant par-là mis aussi en mouvement, agaçoit les fibres nerveuses des intestins, qui se contractant avec force, exprimoient de leurs tuniques, de leurs glandes, de tous leurs conduits, les fluides qu'ils contenoient avec la partie du levain qui s'y trouvoit encore mêlé avec eux, & préparoient ainsi une infinité de ruisseaux pour l'écoulement de celui qui avoit

passé dans le sang, & qui obéissoit au mouvement qu'il y avoit excité, pour suivre la même route.

Cela se passoit ainsi lorsque la nature toute seule, sans le concours d'aucune cause morbifique, après avoir préparé peu à peu le levain, l'avoit détaché en partie, & entraîné dans les voyes de la circulation, faisoit enfin un dernier effort pour s'en délivrer entièrement. Cette évacuation par la voye des selles produite par les seules forces naturelles, sans le concours d'aucune autre cause, pouvoit être l'affaire de quelques heures, ainsi que la fièvre légère qui l'avoit précédée, symptomes qui dérangoient si peu l'économie qu'à peine s'en appercevoit-on. On conçoit que cela devoit se passer de cette manière dans les premiers âges du monde, où les hommes vivant dans la plus grande simplicité & d'une manière la plus conforme à la nature, celle-ci ne se trouvoit jamais troublée dans son cours par des causes étrangères. Et cet état peut se comparer avec celui de ces enfants, surtout à la campagne, qui ayant aujourd'hui la variole sans mélange d'aucune autre cause morbifique, en sont si peu malades, qu'ils courent au grand air, mangent, boivent sans aucun accident,

ni suites facheuses. La différence n'est que dans la durée de l'opération, & dans la route que prend le levain, & qui demande un temps plus considérable.

Dans les suites, & à mesure que les hommes s'écartèrent de la simplicité de la nature, il se joignit souvent au levain, prêt à éclore, des causes étrangères de maladies plus ou moins mauvaises suivant leur énergie, leur qualité, & leur quantité. Le levain, après des combats & des efforts bien plus grands de la part de la nature, avec des symptômes plus ou moins dangereux, étoit évacué avec elles, le plus souvent par les felles, comme la voye qui lui étoit la plus naturelle, mais quelquefois, ou en tout, ou en partie, par d'autres voyes, entraîné par le torrent des autres humeurs morbifiques qui causoient les désordres. Et alors les symptômes en devoient être bien plus éffrayans, à cause du renversement de l'ordre de la nature.

C'étoit à peuprès l'état où se trouvoient les hommes du temps d'Hippocrate, & de ses successeurs, jusqu'au temps où la Variole se déclara chez les Arabes. Jusqu'alors le levain ne se portoit vers l'habitude du corps

qu'autant qu'il y étoit entraîné par le cours de l'humeur d'autres maladies. Ce qui ne formoit que des symptomes propres à ces maladies, parce que c'étoient elles, plutôt que le levain, qui les produisoient. On voyoit, comme aujourd'hui, des fivres éruptives, accompagnées de parotides, de bubons, d'autres phlegmons, & éxanthèmes sur une ou plusieurs parties du corps. Et lorsque ces maladies rencontroient le levain assez développé, elles le pouffoient hors du corps avec les humeurs qui les avoient excitées. Mais lorsque, parvenu à maturité, le levain ne rencontroit point de telles complications, il suivoit toujours fort tranquillement son cours ordinaire.



C H A P I T R E X I I I .

*Ce qui a fait changer de route au levain,
& donné naissance à la Variole.*

LES choses en seroient toujours demeurées là, si l'on avoit continué de faire la médecine, comme la faisoient Hippocrate & ses successeurs jusqu'aux Arabes. Le premier, plutôt observa-

teur que guérisseur, laissoit la nature dans son trouble, plutôt que de la troubler lui même; si les autres, jusqu'aux Arabes, se sont mis dans le cas, pour la guérir, de la troubler à certains égards, les derniers l'ont troublée à celui-ci.

Je crois avoir suffisamment montré que, quoique la Variole soit une maladie nouvelle, sa cause n'a pas moins existé de tout temps. On fait que la même cause matérielle ou humorale, ne produit pas toujours la même maladie, mais des maladies différentes, suivant qu'elle est déterminée à agir par d'autres causes, pour ainsi dire, accessoires ou accidentelles. On ne peut douter que ces causes déterminantes n'aient commencé d'agir parmi les Arabes, puisque c'est chez eux qu'elles ont commencé de déterminer le levain à se porter à la peau, & d'y produire la variole. C'est donc chez eux qu'il faut les chercher. On pourroit penser que c'est une disposition particulière du tissu de la peau provenant du climat, & propre à attirer & à recevoir la cause humorale, à s'enflammer par sa présence & à suppurer. Mais comme cette disposition auroit toujours existé, parce que le climat a toujours été le même, il faudroit qu'elle

y eût toujours occasionné la Variole; à moins qu'on n'imaginât que cette disposition avoit eu un commencement à l'occasion d'une saison plus chaude & plus humide, en un mot, plus propre, comme l'on voudra, à produire cet effet, qu'aucune autre qu'on eût jamais vu. Mais il est plus raisonnable de l'attribuer à ce qu'ils ont introduit dans la Médecine de propre à eux & que les autres ne connoissoient pas. Et comme ils sont les premiers qui y ont introduit l'usage des aromates & d'autres remedes chauds, & qu'on ne peut attribuer un nouvel effet qu'à une nouvelle cause, il est très probable qu'il a été produit par l'usage immodéré des cordiaux & sudorifiques qu'ils ont employés les premiers. D'autant plus que l'abus qu'on fait des choses est toujours plus considérable dans les commencemens, quoique moins répandu. Effet cependant qui a pu être favorisé, dans ce climat, par la disposition particuliere de la peau, mais qui toute seule n'auroit pu le produire.

C'est donc par le moyen de ces remedes de leur invention que les Arabes ont causé cette grande & terrible révolution dans la nature humaine, & qu'ils ont donné aux hommes une maladie d'autant plus funeste

qu'elle s'opère par un mécanisme tout à fait opposé à celui que la nature s'étoit choisi. Proposition qui paroitra, sans doute un paradoxe : car, quand on concevroit que ces remedes ont été capables de produire cet effet dans ceux qui les avoient pris, on ne concevroit pas comment ce même effet a pu être produit alors, dans la suite, & peut encore l'être de nos jours, dans ceux qui n'en faisoient & qui n'en font aucun usage, uniquement parce que les Arabes s'en sont servis. J'espere pourtant lui ôter cet air de paradoxe, toujours par des raisons fondées sur des faits.

Il est vrai que Rhasès, le premier qui ait écrit de la Variole, la traite par des rafraichissans. Mais Rhasès pouvoit être, & il y a apparence qu'il étoit, le plus éclairé des Médecins de son temps, & celui qui raisonnoit le mieux. Il voyoit qu'une maladie aussi incendiaire dans un pays aussi chaud que celui où il exerçoit la médecine, (a) vouloit être traitée par des calmans & des rafraichissans. L'expérience venoit à l'appui de ses raisonnemens : cette méthode lui réussissoit mieux que

(a) Le Caire & Cordoue. En 1000.

celle qui lui étoit opposée, qu'on avoit suivie avant lui, & qu'il voyoit suivre par les autres Médecins de son temps, ou par le vulgaire qui ne sachant ni observer, ni raisonner sur les phénomènes qu'il voit, se laisse séduire par la seule apparence, & bien loin de se détromper par les mauvais succès, aime mieux les attribuer à la force du mal, qu'au traitement qu'il a une fois imaginé devoir convenir. Mais le vulgaire, d'où tire-t-il ses préjugés? Il suffit qu'un Médecin à qui le caprice, ou l'ignorance du public, ou des circonstances favorables ont donné une célébrité qu'il ne méritoit pas, ait employé une méthode, pour la faire suivre aveuglément; sur tout par le vulgaire, & lui former des préjugés, qui, bien loin de s'affoiblir par le temps, ne poussent que de plus fortes racines, parce qu'ils se répandent davantage, quelques efforts que fassent, pour les détruire, les Médecins les plus sages, les plus habiles, & les plus éclairés. Ainsi, que Rhafés ait traité la Variole par des rafraichissans, cela ne prouve pas qu'avant lui & de son temps, on n'ait employé une méthode opposée. Quoiqu'il soit le premier qui traite de cette maladie, comme il la donne pour être déjà ancienne, elle pouvoit

avoir déjà plusieurs siècles, & l'on avoit bien eu le temps de forcer la nature à la produire par de mauvaises manœuvres. Il s'aperçut bien qu'elles étoient contraires à la maladie, mais il ne pensa pas, non plus que ceux qui sont venus après, à faire des recherches pour découvrir comment elle avoit pris naissance. Il est toujours vrai que les cordiaux étoient déjà en usage pour cette maladie, comme pour les autres, puisqu'il les emploie lui même, mais seulement dans le cas où il croit la nature trop foible pour pousser le levain dehors. Avicenne, qui suit presque sa méthode, dit qu'il y en avoit qui employoient des aromates. (a)

Avant eux, & avant la naissance de la Variole, les Médecins Arabes avoient donc employé, pour d'autres maladies des aromates, qui sont tous cordiaux, échaufans, & surdorifiques, & voici comment on conçoit que se fit la révolution : ils en éprouverent, sans doute, de bons effets dans quelques maladies, ce qui les accrédita chez eux. Ce fut surtout, dans quelque épidémie

(a) Et de hominibus est qui ponit in eâ spicæ, & zinziberis, & feminis foeniculi, & anisi, & ciperi, & piperis, partes æquales secundum quantitatem quæ eî videtur. *Avicen.*

maligne, ou pestilentielle ou la terminaison s'opère par les sueurs, ou quelque dépôt critique à l'extérieur. On fait que dans ce cas ces sortes de remèdes favorisent beaucoup les desseins de la nature. Il arriva ensuite une épidémie semblable en apparence, mais avec cette différence cachée, qu'elle développa ou trouva prêt à se développer, dans plusieurs, le levain, cause matérielle de la Variole future, lequel se joignit à la cause humorale de l'épidémie dont il augmenta l'inflamabilité. Les mêmes remèdes furent employés ; & poussant, comme à l'ordinaire, l'humeur de la maladie principale à l'extérieur du corps, le levain fut entraîné avec elle, irrité, & rendu plus inflammable. Au lieu d'un ou deux dépôts, qu'on avoit vus dans les autres maladies, il en parut une infinité sur toute l'habitude du corps. Cela dut étonner comme un phénomène que personne n'avoit encore observé, & voyant arriver un calme à la sortie de ce prétendu venin, on dut se féliciter en même temps d'avoir si bien réussi à la procurer. On continua jusqu'au bout, pour achever de le faire sortir : & l'on n'eut garde de s'imaginer, en voyant bien-tôt redoubler la fièvre avec les autres symptômes dans
le

le temps de la suppuration, que ce qui avoit paru les calmer au commencement, eût pu les rendre aussi terribles. Erreur qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, & qui ne paroît pas devoir se détruire encore de long-temps; j'entends parmi le vulgaire, qui y est entretenu par l'exemple de ceux même d'entre les Médecins, qui, condamnant les cordiaux dans les cas ordinaires, ne laissent pas de les ordonner dans quelques cas particuliers, & très rares où ils conviennent.

Je veux même que les Médecins les plus éclairés n'aient eu aucune part à ce grand & funeste événement. Le vulgaire, avant Rhafes & de son temps, étoit comme le vulgaire d'aujourd'hui. Ses habitudes & ses préjugés en Médecine, tirent leur origine, comme nous l'avons observé, de quelques exemples particuliers des Médecins célèbres, dont il fait des applications générales, parce que c'est toujours sans connoissance de cause. Ainsi les Médecins Arabes emploient les aromates, si l'on veut, dans des cas où ils convenoient; tout le monde, croiant les imiter, les emploioit là où ils ne convenoient pas. Il n'en fallut pas davantage pour dans une épidémie, faire porter, pour la première fois,

D

74 T R A I T E M E N T
le levain à l'habitude du corps, &
donner naissance à la Variole.

C'est là la cause la plus probable de l'origine de la Variole parmi les Arabes; parce que toutes celles qu'on pourroit soupçonner avoir donné lieu à cette grande révolution, dépendantes du cours de la nature, ayant toujours existé dans ces climats, y auroient de tous temps produit le même effet? Il faut donc l'attribuer à une cause nouvelle qui ne peut être qu'un pur effet de l'invention des hommes; & je la trouve dans l'invention & le premier usage des échaufants, cordiaux, & sudorifiques, parmi les Arabes.



C H A P I T R E X I V .

Propagation de la Variole.

IL s'agit maintenant de la propagation de la Variole, dont la raison ne doit pas paroître moins difficile que celle de son origine. Cette raison doit être différente, suivant les deux manières dont cette maladie se déclare: savoir, la contagion & la spontanéité. Quant à la première, il faut se rap-

peller qu'avant la naissance de la Variole, le levain parvenu à son point de maturité, sortoit du corps fort tranquillement par une seule voie, enveloppé dans d'autres excréments, sans beaucoup d'activité, & sans se répandre presque dans l'air. Il n'avoit aucune prise sur les autres corps par le défaut de conformité entre lui & les parties sur lesquelles il auroit pu agir. Les symptômes étoient trop peu remarquables pour constituer une véritable maladie, encore moins pouvoient-ils se communiquer par contagion. Mais la Variole, pour se déclarer de la maniere que nous avons dit, en se déclarant, & dans son cours, fit changer de nature au levain: il fut exalté, subtilisé, volatilisé, rendu capable d'une expansion extraordinaire, par les nombreuses & fougueuses circulations qu'il fut obligé de subir dans les plus petites filieres, par le mouvement accéléré & impétueux des solides & des fluides, en un mot, par l'ardeur de la fièvre, & les efforts de la nature d'autant plus violents, qu'ils étoient forcés, & contraires au cours qu'elle avoit accoutumé de suivre. C'est avec cette impétuosité qu'il est porté à l'habitude du corps; c'est avec cette impétuosité qu'il s'élançe dans l'air avec la transpiration, par des millions de pores

qui lui sont ouverts , formant autour du malade une athmosphere très-considérable de miasmes varioliques incorporés avec la matiere infectée , & également subtilisée de la transpiration. Ces corpuscules , avant d'avoir perdu leur activité , s'élancent contre les corps , qui enveloppés dans leur athmosphere , se trouvent exposés à leur rencontre. Ils s'insinuent & pénètrent dans leurs pores d'autant plus facilement , qu'ils y trouvent deux fortes d'analogies , qui sont comme autant de forces attractives : analogie entre ces passages & ceux d'où ils sortent. Ces nouveaux passages , semblables d'ailleurs aux autres , leur présentent des ouvertures plus libres , en ce que le courant de la transpiration qui en sort , beaucoup plus foible , en est plutôt repoussé , qu'il n'est capable de repousser le torrent impétueux des corpuscules qui se présentent. Analogie d'humeur , je veux dire , entre la transpiration qui transporte le virus , & celle qui le reçoit , avec cette différence favorable à l'attraction , que la premiere beaucoup plus subtile & déliée , est attirée par l'autre , comme l'on voit deux gouttes de la même liqueur , dont la plus petite se précipite , & se confond dans la plus grande. Cela se passe dans les pores mêmes de la superficie

du corps du sujet sain. Et, comme la matiere de la transpiration qui s'y trouve, ne sort pas toute, & qu'il y en a une partie qui, enfilant les pores collateraux, rentre dans la circulation, c'est avec celle-ci que le virus s'introduit dans le sang, où rencontrant une partie du levain inné & primitif détaché du foyer, se joint à lui, & les deux se prêtant mutuellement des forces, achevent d'attirer celui qui y restoit, tout prêt à s'en détacher; & bientôt ils se trouvent en état d'exciter dans le sang toute la fermentation nécessaire à l'expulsion de l'un & de l'autre, en un mot, tous les symptomes de la Variole.

C'est ainsi que la contagion opere toujours son effet, pourvu qu'elle trouve le levain disposé, ou en entier, ou en partie, à se prêter à son action. Condition nécessaire à la communication de la Variole, puisqu'il y en a qui, ne l'ayant pas eue, se trouvent impunément exposés à la contagion, & qui la prennent dans une autre circonstance, où le levain est disposé à recevoir toute son impression.

Mais comme il s'agit ici de la premiere fois que la Variole s'est communiquée d'un sujet à un autre, comment est-ce que, quoique l'agent qui a mis le levain en action, ait été communiqué

par la peau, ce levain n'a pas suivi la route qu'il avoit accoutumé de suivre jusqu'à lors ? La chose n'est pas bien difficile à concevoir : avant la communication d'un nouveau ferment par la peau, lorsque le levain naturel étoit assez développé, il y en avoit une partie, qui, ayant passé dans le sang, y causoit un mouvement intestin extraordinaire, en accéléroit la circulation, excitoit, en un mot, dans les forces vitales, ce qu'on a raison d'appeller efforts de la nature pour expulser ce qui la fatigue ; tandis que le reste de ce même levain, n'ayant pas encore abandonné tout-à-fait le tissu des intestins ; mais y étant devenu plus en liberté, exerçoit son action sur leurs tuniques, & y occasionnoit des contractions plus fortes & accélérées, qui exprimoient les sucs qui y étoient contenus avec cette partie de levain. Voilà une infinité de voies ouvertes à celui qui étoit dans le sang, & qui étoit forcé, par le mouvement contre nature qu'il y avoit excité, à chercher à en sortir par les premières issues qui se présentoient. S'il n'avoit pas trouvé du côté des intestins une aussi grande facilité, il auroit plutôt enfilé le couloir des reins, comme lui présentant des ouvertures bien plus libres, & d'un calibre plus grand, que

n'auroit fait le tissu serré de la peau. Vraisemblablement il n'étoit pas assez subtilisé pour pouvoir y pénétrer; mais quand même il l'auroit été assez, on fait que les fluides se portent toujours vers l'endroit où ils trouvent moins de résistance, & des ouvertures toutes préparées. Mais dans le cas que le ferment étranger qui a mis le levain inné en action, s'est introduit par les pores de la peau, l'ordre est renversé, & les suites doivent se passer d'une manière opposée. Le mouvement beaucoup plus violent qu'il a excité dans le sang, en se joignant au levain qui y étoit déjà, attire & entraîne comme un torrent celui qui restoit encore dans le tissu des intestins, sans lui donner le temps d'y préparer les voies, comme il avoit accoutumé de faire. Mais elles se trouvent préparées du côté de la peau, non-seulement parce qu'elles ont donné passage au virus étranger, mais encore parce qu'elles conservent dans leur entrée, & dans leur trajet une partie de ce même virus qui se joint & prête de nouvelles forces à celui qui, poussé du centre à la circonférence par les forces vitales, s'offre à sa rencontre. Et cela est plus que suffisant pour qu'il s'accumule dans le tissu de la peau, qui l'irrite par son acrimonie, & y produise, dans différents points,

cet engorgement inflammatoire en quoi consiste la Variole. Et quand même il se feroit quelques évacuations par les felles, elles pourroient bien diminuer la quantité du levain, & rendre la Variole plus discrete, & plus bénigne, comme il arrive d'ordinaire, & même le retirer entièrement de la peau, comme il arrive quelquefois; mais on n'a pas encore observé qu'elles aient pu l'empêcher entièrement de s'y porter.

C'est ainsi que, la nature ayant été forcée une fois de changer son cours, la Variole s'est communiquée, & perpétuée par contagion. Mais il y a des Varioles spontanées, c'est-à-dire, qui se déclarent d'elles-mêmes sans communication. Et en effet, quand il survient une Variole épidémique, le premier sujet qui en est attaqué, ne peut pas être soupçonné l'avoir reçue d'un autre. Et comment est-ce qu'on peut supposer à la peau une disposition par laquelle le levain trouve plus de facilité à se porter de ce côté, que de celui des intestins, sa route naturelle, disposition que je n'ai attribuée qu'à l'introduction du virus étranger par cet organe? Pour répondre à cette difficulté, je dis qu'il est plus que probable que dans les premiers temps de la Variole, si l'on en excepte celle qui fut forcément produite par

l'usage immodéré des échaufants dans les maladies où le levain se trouvoit assez développé pour être entraîné avec les autres humeurs que ces remodes pouffoient à la superficie, il n'y avoit de Variole que par contagion. On ne conçoit pas que ce soit autrement que les Arabes l'ont portée sur les côtes d'Afrique, delà en Espagne, & en France, d'où elle s'est répandue de la même façon dans le reste de l'Europe; & quand on dit que les Européens l'ont portée depuis dans de nouveaux climats, ce ne peut encore être que de la même façon. Aujourd'hui même on pourroit douter qu'il y en eût d'autres dans les pays où elle est déjà ancienne. Sur quoi il faut distinguer deux sortes de contagions: l'une immédiate, l'autre médiante. La première est celle par laquelle la Variole se communique immédiatement d'un sujet malade à un autre sujet disposé qui l'approche; l'autre, celle par laquelle le virus est porté d'un lieu infecté par la Variole, dans un autre lieu, où elle n'étoit pas, par une personne qui, sans prendre elle-même la maladie, faute de disposition, communique ce virus à un sujet disposé qu'elle approche. Et s'il se déclare en même temps, dans ce dernier lieu, une maladie épidémique propre à

achever, dans un grand nombre, le développement du levain, & à le mettre en action, la Variole deviendra aussi épidémique, le levain étant attiré à l'habitude du corps par la communication qui se fait de proche en proche, soit médiatement, soit immédiatement de ce premier malade à tous ceux dans qui le levain se trouve suffisamment préparé. C'est de cette façon, ordinairement, qu'une épidémie commence, & continue, jusqu'à ce que le levain soit épuisé dans tous ceux dans qui il s'est trouvé préparé.

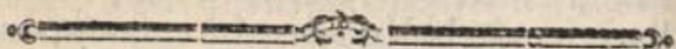
Si rien ne constate la spontanéité de la Variole, que rien ne prouve évidemment qu'elle n'a pas besoin, pour se déclarer, même encore aujourd'hui, d'une contagion qui dispose la peau à recevoir le dépôt morbifique, il est bien difficile de concevoir comment cette spontanéité auroit pu avoir lieu dans les premiers temps de la Variole, surtout dans ceux qui, nés de parents, qui n'avoient pas encore eu cette maladie, étoient les premiers de leurs familles à en être attaqués. Rien ne pouvoit déterminer le levain à se porter à l'habitude du corps, que la communication d'un nouveau ferment par les pores de la peau. Cependant on voit aujourd'hui des Varioles si isolées, qu'il

est bien difficile aussi de supposer, avec quelque vraisemblance, qu'elles aient été excitées par la contagion d'un virus étranger. Si cela nous oblige d'admettre la spontanéité de la Variole, il faut que la peau se trouve disposée à recevoir le levain variolique indépendamment de la contagion. Et alors cette disposition ne peut être qu'héritaire. La peau qui, dans un homme, a déjà été affectée par la Variole, a souffert un changement dans son organisation, il la transmet telle à son enfant, & elle forme dans ce dernier une disposition à recevoir le levain sans le secours d'une contagion, lorsqu'il se trouve développé par les forces virales, ou toutes seules, ou aidées de causes étrangères morbifiques. Cette disposition organique augmente à proportion des générations successives par lesquelles la peau, de pere en fils, a éprouvé l'impression de la Variole. Nous avons fait voir que les parents ne sauroient transmettre à leurs enfants un levain que le plus souvent ils n'ont plus; que celui que porte l'enfant en naissant, lui est propre & étranger à ses parents. Mais ils lui transmettent leur organisation; ou cette disposition organique de la peau, qui fait que le levain dévé-

loppé trouve plus de facilité à s'y porter que par tout ailleurs. Cette transmission d'organisation est prouvée par la conformité des traits, & du tempéramment entre les parents & leurs enfants. Que si l'on n'apperçoit pas toujours sensiblement cette conformité, il arrive souvent aussi que des enfants qui n'ont rien de leurs pere & mere, ressemblent beaucoup à leurs grand'-peres paternels ou maternels, à qui leurs fils ne ressembloient pas. Ce qui prouve qu'il se fait toujours une transmission d'organisation plus ou moins grande, & à plus forte raison, que l'organisation insensible, telle que nous la supposons, doit toujours se transmettre plus ou moins. On voit également se transmettre l'organisation forcée & contre naturelle par les boiteux, & autres mal conformés, & ayant des maladies organiques. La disposition organique dont il s'agit doit être regardée comme factice, & doit avoir encore augmenté à proportion des efforts qu'on a presque toujours faits pour forcer le levain à se porter à la peau. Rien ne prouve plus le pli qu'on peut faire prendre à la nature par des manœuvres non interrompues, & qui subsiste long-temps après même que ces manœuvres ont cessé, que l'histoire que rapporte Hippocrate des

Longues-têtes. (a) De façon que, depuis l'origine de la Variole, les enfants non-seulement continuent de contracter, comme auparavant, dans le sein de leurs meres, le levain variolique, par une nécessité attachée à la nature humaine; mais ils reçoivent encore pendant leur formation, une disposition factice, organique, & héréditaire de la peau à recevoir ce levain, lorsqu'il se trouve développé.

(a) Les M^{or}rocéphales sont ainsi appellés parce qu'ils ont la tête fort longue. Dans le monde il n'y a point de peuple qui ait la tête longue comme eux. La coutume seule fut d'abord la cause de cette excessive longueur; mais la nature s'est ensuite conformée à la coutume. Ces peuples croient que ceux qui ont la tête la plus longue, sont les plus vaillants; c'est pourquoi anciennement dès qu'un enfant étoit né, pendant que sa tête étoit encore toute tendre, on la lui formoit avec les mains, on l'allongeoit autant qu'il étoit possible; & avec des plaques & des bandes on la lioit & serroit de maniere qu'elle ne pouvoit croître qu'en long; ce qui d'abord n'étoit que coutume devint peu après nature, & avec le temps cette nature devint si forte, qu'elle n'eut plus besoin du secours de la coutume. En effet la semence vient de toutes les parties du corps, & se sent également de leur fanté & de leurs maladies. Si ceux qui ont les yeux bleus engendrent des enfants qui ont les yeux bleus, & ainsi de même de toutes les autres configurations du corps, pourquoi des hommes à longue tête ne feront-ils pas des enfants à longue tête? Il est vrai qu'aujourd'hui ils ne naissent plus avec la tête si longue; & cela vient de ce qu'ils ont laissé perdre par négligence leur première coutume, & que peu à peu la nature travaille à reprendre son premier pli. *De Aère, Locis & Aq.*



C H A P I T R E X V.

La route que prenoit autrefois le levain ; est encore aujourd'hui la plus favorable pour la guérison de la Variole , & il est possible de la rétablir entièrement pour l'extinction générale de la maladie.

PAR une continuité, depuis plusieurs siècles, de contagion par laquelle un virus étranger s'introduit dans les corps par les pores de la peau pour y mettre en action le levain inné qui se trouve suffisamment disposé ; par la même continuité de transmission héréditaire, de cette disposition organique de la peau, à recevoir les dépôts de ce levain inflammatoire, cette disposition & ce transport forcés sont devenus comme naturels, & par conséquent très-difficiles à changer. Mais est-ce un ouvrage entièrement impossible ? La route que suivoit autrefois la nature pour se délivrer de ce levain morbifique, ne pourroit-elle pas se rétablir, ou en tout ou en partie ? ce sont les deux points

où aboutit tout ce que j'ai dit, de même que tout ce que je dois dire. C'est dans le dernier que consiste la cure de la maladie actuelle, dans le premier son extirpation.

Il faut que la nature asservie à cet égard, comme à bien d'autres, par les mauvaises manœuvres des hommes, ait conservé quelque chose de ses anciens droits, sur le couloir des intestins, puisqu'elle est prête à profiter de la moindre occasion qui se présente, pour les reprendre, & pour se délivrer avec moins de peine & de danger, d'un ennemi qu'on avoit rendu trop puissant. Cela se voit principalement par mes observations; & nous allons voir, que celles des Medecins mêmes qui semblent le soupçonner le moins, & être le plus contraires à cette opinion, lui sont cependant favorables, & peuvent servir à la confirmer. De là nous pourrons conclure avec toute sorte de vraisemblance, qu'il est très-possible de ramener la nature dans la voie dont on l'avoit forcé de s'écarter.

La plûpart des Medecins qui suivoient l'ancienne routine, & qui passoient dans leur temps pour grands praticiens, comme Perdulcis, Riviere, Morton, & autres, regardoient la diarrhée comme dangereuse dans cette ma-

ladie. Mais leurs sentiments étoient-ils réellement fondés sur l'observation? rapportent-ils des faits réellement convainquants, à moins que ce ne soit quelque diarrhée excessive? encore n'en donnent-ils point d'exemple. Prévenus par de faux raisonnemens que le cours de ventre est contraire au but que se propose la nature, ils ne voient dans les faits qui se présentent, que ce que leurs préjugés leur avoient déjà mis dans l'esprit. Ils rapportent des faits qui, ou ne prouvent rien, ou prouvent contre eux, comme nous l'avons déjà vu. Le plus grand danger de la Variole, ne vient que de la fausse idée qu'on s'en est toujours faite. *C'est un venin, un virus que la nature pousse au dehors par la peau. Il faut favoriser son cours & sa sortie, d'autant plus que nous voyons que sa rétrogradation est toujours funeste.* Voilà ce qui s'appelle raisonner à priori & à posteriori. Et à quoi aboutissent toute la théorie, & la cure de la maladie, en un mot l'idée complète qu'on s'en est faite jusqu'à présent. Qui auroit pu imaginer qu'il viendrait un temps où tout cela seroit faux, & où l'on démontreroit que ce raisonnement est ce que la maladie a de plus dangereux? Le levain, quoique nous le portions tous en naissant, est une cause

matérielle d'inflammation, qui ne diffère point de la cause matérielle de celle qu'on ne craint point de détourner. Et ce n'est pas parce qu'elle rentre, qu'elle devient dangereuse, mais parce qu'elle & l'humeur corrompue qui se trouve avec elle, s'arrêtent dans les viscères, & elles ne s'arrêtent jamais que lorsque cette dernière est trop abondante. C'est pourquoi lorsque cette double cause matérielle rentre, ou qu'elle menace de rentrer, sans qu'aucune autre voie lui soit ouverte, & que, par conséquent, les viscères sont menacés de dépôt, un vomitif est le secours le plus efficace pour tirer le malade de danger, selon Hoffmann, & plusieurs autres Modernes, ou une purgation, selon Perdulcis, les uns & les autres les regardant pourtant comme dangereux hors de ce cas, dans lequel, en diminuant l'engorgement général, ils facilitent la sécrétion & l'excrétion de l'humeur morbifique, ils rétablissent celle qui se faisoit par la peau, & ils en produisent une nouvelle par l'estomac & les intestins. Que si d'autres voies lui sont ouvertes, surtout celle des intestins, lors de la rétro-pulsion, elle n'entraîne aucun danger, parce que, de quelque façon que l'humeur sorte, cette sortie empêchant le dépôt interne, est

également salutaire. Comment est-ce que ce qui par expérience, est reconnu capable de détourner ce dépôt commençant ou prêt à se faire, pourroit, sans aucune disposition, le produire, & quelle preuve en a-t-on ?

La nature se propose de faire sortir le levain avec les autres humeurs morbifiques, mais elle n'est pas nécessitée à les faire sortir par la voie de la suppuration, puisqu'elle ne s'en est pas toujours servie, & qu'on voit encore aujourd'hui des levains Varioliques dissipés par d'autres voies que celle de la suppuration. Voilà le grand principe, le principe général qu'on a toujours suivi pour toutes les maladies inflammatoires. Il n'y a que celle-ci, où, par une fatalité des plus étranges, on s'en est toujours écarté.

Il n'est donc pas surprenant que redoutant si fort le cours de ventre dans la Variole, les anciens Medecins aient évité avec soin les purgatifs, si ce n'est quelquefois avant l'éruption. Sydenham tenoit encore à ce préjugé, & quoiqu'il reconnût enfin, forcé par l'observation, que cette évacuation spontanée étoit quelquefois salutaire, il ne changea pas de sentiment en faveur des purgatifs. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Hoffmann, ainsi qu'Amatus

Lusitanus, Baillou, & autres, ayant reconnu combien le cours de ventre est salutaire dans tous les états, & dans toutes les especes de Variole, & dans quel danger jette la constipation, au lieu de profiter de ces observations pour, au défaut de cette évacuation spontanée, remplir par l'Art les mêmes vues que la nature se propose en la procurant, n'ayent pas laissé de demeurer fermes dans la crainte des purgatifs. S'ils les conseillent, ce n'est qu'avant l'éruption, ou lorsque, dans les autres temps, le malade est menacé de quelque danger provenant de la rétropulsion du virus. En tout cela, il y a une si grande contradiction qu'il n'y a que des préventions invincibles qui puissent y faire tomber. J'ai donc raison de dire que leurs propres observations, combattant manifestement leur opinion, sans pouvoir la leur faire changer, confirment la mienne.

Les progrès dans les découvertes ne se font que par degrés insensibles, sur tout quand les préjugés s'opposent à une marche plus rapide.

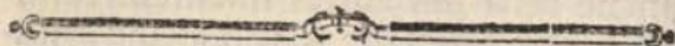
Sydenham a de la peine à se persuader que le cours de ventre puisse être salutaire dans cette maladie; il ne le voit que dans quelques cas particuliers qui ne font tout au plus que lui faire sus-

pendre son jugement. Les autres l'observent généralement, mais ils ne croient pas encore pouvoir suppléer par l'Art à ce que la nature souvent ne peut pas faire pour se soulager. Helvetius cependant tirant des conséquences plus justes de l'observation, commence à ouvrir les yeux : il introduit la purgation dans la fièvre secondaire. Freind admit sa méthode, attira dans son parti plusieurs célèbres Medecins, mais les autres ne se rendent pas. Hoffmann, croit que Freind a raison, malgré cela il n'ose encore employer que des lavement, ou, si le cas est urgent, un doux vomitif. Huxham, qui, selon moi, a le mieux raisonné sur la nature, & sur le traitement de la Variole, adopte la pratique d'Helvetius & de Freind, mais seulement lorsqu'il voit quelque symptôme dangereux.

Si la purgation, suivant le préjugé, est quelquefois à craindre, ne seroit-ce pas plutôt lorsque le pus est déjà formé? on voit dans les autres inflammations, qu'on travaille à prévenir l'engorgement qui doit produire la suppuration ou la gangrène, mais le pus une fois formé, on n'ose presque plus y toucher, crainte de le faire remêler dans le sang. Aussi Boerhaave veut-il qu'on travaille à prévenir la suppuration de la Variole,

comme celle des autres inflammations. Mais une fois faite , il l'abandonne. Cependant dans ce temps-là même, Helvetius, Freind, & Huxham, voient de très-bons effets de la purgation.

Voilà un grand pas, vers la curation par les purgatifs. Comment est-ce qu'on n'a pas vu, que s'ils sont salutaires, la suppuration étant faite, ou pendant qu'elle se fait encore, comme ces derniers l'ont éprouvé, ils ne sauroient être nuisibles avant qu'elle commence, ou ayant déjà commencé? Pourquoi craindre de prévenir, dans cette maladie, la supuration, qu'on ne craint pas de prévenir dans les autres inflammations? voilà de quoi Boerhaave est surpris, comme je le suis, qu'on craigne plus d'empêcher le pus de se former, que de l'attirer dans le sang, une fois formé. Mais que propose Boerhaave, pour détourner ou diminuer la suppuration? bien des moyens convenables, il est vrai, mais qui ne sont, pour ainsi dire, qu'accessaires au plus essentiel, qui est d'évacuer. Toutes les corruptions qui sortiront, ne se portant plus à la partie enflammée, & la circulation devenue plus libre, il faut que l'engorgement inflammatoire, & la suppuration diminuent.



C H A P I T R E X V I.

Cure par les Purgatifs.

MA pratique a été plus loin , que celle de tous les Medecins les plus partisans des purgatifs. Ce n'est pas seulement dans le premier période , pour enlever la corruption qui peut se trouver dans le corps , & qui se joignant au levain , rendroit la maladie plus dangereuse , que j'ai employé ces secours , conformément aux vues de tous les Medecins , tant anciens que modernes ; ce n'est pas seulement dans le second , dans la vue de diminuer l'inflammation , & la suppuration , comme le souhaite Boerhaave ; ni seulement dans le troisieme ou le dernier des confluentes , pour emporter les nouvelles corruptions qu'ont produit le trouble & l'effervescence , suivant le sentiment d'Helvetius , & de Freind ; ni seulement lorsque , dans la fièvre secondaire , il survient des symptômes effrayants , pour les détourner , suivant la maxime d'Huxham ; mais dans tous les temps , dans toutes les especes , & dans tous les cas , pour remplir suc-

cessivement toutes les vues que chaque parti de ces Medecins ne remplissoit qu'en partie.

Mais ce n'est aucun systême qui m'y a conduit, & qui auroit pu souvent me faire voir dans la pratique, ce qui n'auroit été que dans mon imagination prévenue. Il n'y en a aucun qui ait influé en rien sur ma méthode, comme on va le voir par la maniere, toute simple & toute naturelle, dont j'y ai été conduit presque sans y songer. Je n'ai raisonné ensuite sur la nature de la maladie que d'après mes observations, ou d'après les réflexions qu'elles m'ont obligé de faire. Je me suis demandé alors, peut-être pour la premiere fois, est-il bien vrai que tous les hommes portent le germe de la Variole? Et, si cela est, est-il bien vrai que la Variole n'a pas toujours existé? La réponse à la premiere question se tire de la nature même de la maladie; l'histoire répond à la seconde. Jamais on ne pourra donner des raisons satisfaisantes de cette propriété particuliere & essentielle à la seule Variole, *d'attaquer tous les hommes une seule fois dans la vie*, sans reconnoître un germe ou un levain commun à tous les hommes, & attaché nécessairement à leur nature, germe qui doit éclore une fois, sans pouvoir

se reproduire dans le même corps. Ce principe établi, il est démontré que ce germe est aussi ancien que le monde. L'histoire démontre d'un autre côté que la Variole est une maladie nouvelle (relativement à l'ancienneté du monde.)

Le levain variolique, depuis la naissance de la Variole, toujours obligé de sortir du corps, quand même il n'y auroit, pour produire cet effet, que la disposition, & les forces naturelles, comme il est prouvé par ces Varioles qui sont si bénignes qu'on ne peut y supposer le concours d'aucune autre cause morbifique, dont il ait besoin pour se développer, & éclore : ce levain, dis-je, devoit être également obligé de sortir du corps avant cette époque. Cette sortie se faisoit donc sous une autre forme, & par une autre voie.

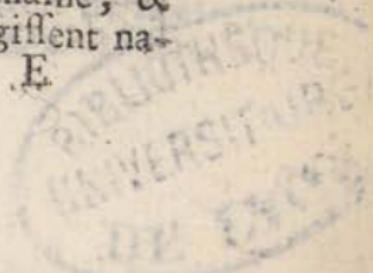
Celle des intestins étant aujourd'hui la plus salutaire dans la Variole, suivant le témoignage des meilleurs Observateurs, qui en même temps ont reconnu que la constipation étoit très-funeste ; cette voie ayant servi souvent à donner passage à tout le levain sans aucune suppuration ; & tout cela étant confirmé par mes observations, par lesquelles il conste que tous ceux qui ont été vidés dans tout le cours de la maladie,

maladie, de quelque espece qu'elle ait été, ont été guéris le plus promptement, le plus doucement, & le plus radicalement; cette voie, dis-je, doit être celle dont la nature se servoit pour expulser le levain avant la naissance de la Variole.

Que s'il s'évacuoit par-là, sans produire sensiblement des symptomes caractéristiques de maladies, ce ne pouvoit être que parce qu'il avoit son siege dans le tissu des premieres voies, & que, n'étant pas obligé de passer tout entier dans le sang, il ne l'infectoit pas assez pour exciter aucun des symptomes que nous voyons aujourd'hui. Il se niche dans le tissu de ces parties pendant le séjour que fait l'enfant dans le sein de sa mere; & s'il n'est pas une portion du *méconium*, du moins il se contracte de la même façon.

Le cours que suivoit anciennement ce levain pour sortir du corps, a dû changer pour donner naissance à la Variole, & l'on ne peut chercher la cause de ce changement de route que parmi la nation chez laquelle il a commencé; & cette cause doit être particulière à cette nation; non-seulement particulière, mais de nouvelle création, c'est-à-dire, d'invention humaine, & indépendante de celles qui agissent na-

E



turellement & nécessairement sur ies hommes, parce que si elle étoit une des causes nécessaires, elle auroit toujours agi de même, & produit le même effet.

Jusques-là, cette chaîne de raisonnemens que j'ai été obligé de former à la suite de mes observations, je ne crois pas qu'on puisse l'attaquer avec quelque fondement. A l'égard de la maniere dont je dis que la Variole a pris naissance, dont elle s'est communiquée, propagée, ou répandue, j'avoue que ce ne sont que des conjectures vraisemblables; mais de quelque façon qu'on veuille l'expliquer, cela ne sauroit porter coup au principal édifice fondé sur des faits. Il resteroit toujours démontré que l'évacuation par les premières voies, soit spontanée, soit artificielle, est la plus conforme aux vues de la nature, non-seulement pour expulser les humeurs étrangères qui se joignent au virus, mais encore ce virus lui-même, en un mot le seul & véritable moyen de guérir la Variole, & même d'en délivrer entièrement les hommes; & c'est à cette découverte que ma pratique m'a conduit.

Mais on n'entreprend pas tout d'un coup une méthode nouvelle, & contraire à celle qui est en usage, & fondée sur des raisons assez plausibles. Ce n'est

que par degrés qu'on y parvient; le premier pas a un appui qui l'assure, & il sert d'appui au second, celui-ci à un autre, & ainsi de suite. J'y ai été conduit fort naturellement; les occasions se sont présentées à moi, comme elles doivent se présenter à tout le monde: mais il y a apparence que tout le monde n'a pas été, à cet égard, aussi attentif que moi; quoique cette attention paroisse très-facile à faire. Je pensois sur la Variole comme la plus saine partie des Médecins. Je la regardois comme une maladie inflammatoire, causée par plus ou moins d'humeur morbifique, d'un caractère plus ou moins mauvais, degrés qu'on distingue par les symptômes, me mettant peu en peine d'ailleurs de toutes les autres discussions théorétiques. La raison & l'expérience m'avoient appris, comme à eux, que la Variole est d'autant moins mauvaise, que, lors de son invasion, le corps se trouve préparé par quelques remèdes, qui lui ont enlevé les humeurs étrangères, qui auroient fait complication, & auroient troublé le cours de la nature, & qui lui ont laissé plus d'espace & plus de liberté pour son opération. J'étois persuadé, par conséquent, que, moins il se trouveroit de cette humeur destructive dans le corps, moins elle seroit de ra-



vages, & moins la Variole seroit mauvaise. Cependant, comme on ne peut pas prévoir le temps auquel la Variole doit se déclarer dans un sujet, on étoit obligé d'attendre, pour faire ces remèdes préparatoires, que la fièvre parût avec quelques symptômes avant coureurs de cette maladie, lorsqu'il y avoit lieu de la craindre. Et dans le cas qu'elle suivoit de près ces remèdes, elle étoit bien moins fâcheuse, le reste égal, que dans ceux pour lesquels on n'avoit pas pris ces précautions. On avoit grande attention de ne les faire qu'avant l'éruption, & d'abandonner la nature à elle même, du moins à cet égard, des qu'on s'en apercevoit. Je m'occupois donc, dans le temps de l'ébullition, à desemplir les vaisseaux, soit par la saignée, soit par l'émétique & les purgatifs, avec le régime qu'on fait observer en général dans les maladies aiguës, & en particulier dans celles qui sont inflammatoires.

Mais combien de fois m'est-il arrivé, & sûrement à bien d'autre, de ne m'apercevoir qu'immédiatement après une saignée, d'une éruption qui devoit avoir commencé avant ? Combien de fois la même chose est-elle arrivée à l'égard d'un vomitif ou d'une purgation dans l'instant même qu'on venoit de les pren-

dre? Cependant le malade ne s'en trouvoit pas plus mal, au contraire l'éruption ne s'en faisoit que plus facilement, & la maladie n'en étoit que plus bénigne. On n'étoit donc pas fondé à craindre ces remedes dans le tems de l'éruption. Cette premiere découverte faite, Comme il m'arrivoit souvent de ne voir des malades que dans ce tems, ainsi que dans les autres périodes, je n'exhiterai point d'employer ces secours lorsque l'éruption étoit encore peu avancée. Mais comme on ne peut pas se fixer à un nombre déterminé d'heures d'éruption, elle étoit tantôt plus, tantôt moins avancée, & cela me réussissoit également bien. Et comme l'occasion m'offroit des malades dans tous les degrés d'éruption, & de suppuration, appuyé toujours, degré par degré par les mêmes raisons de succès, je portai ces secours successivement jusqu'au tems de la suppuration, & ensuite bien avant dans ce période, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les pustules fussent bien pleines & blanches.

J'en étois là lorsque je donnai mes observations dans le journal de Médecine du mois d'Août 1762. Et cela joint avec la pratique d'Helvetius & de Freind qui employoient avec succès les purgatifs depuis ce période jusqu'à la fin, suffi-

roit pour faire voir qu'on peut les employer de même dans tous les temps. Mais depuis je suis allé plus loin: non seulement je les ai employés dans tous les temps pris séparément dans différens malades, mais dans tout le cours de la maladie dans les mêmes malades; & souvent sans y être engagé par aucun besoin que la maladie m'en montrât, mais seulement pour faire provision de faits qui prouvassent incontestablement que jamais les évacuans ne peuvent faire aucun mal dans cette maladie, ni dans aucun tems de la maladie. Il faut que la Variole soit d'une bien mauvaise espece, & qu'il y ait une grande complication d'humeurs, pour en avoir besoin dans tout le cours de la maladie. Lorsque, dans la fièvre secondaire, Huxham voit des symptômes assez dangereux pour l'engager à donner des émétiques, ou des purgatifs, cela ne vient, pour l'ordinaire, que de ce qu'ils ont été négligés dans les commencemens. Mais lorsqu'on a eu la précaution de les mettre en usage pendant les deux premiers périodes, l'ébullition & l'éruption, ordinairement tout se passe si bien jusqu'à la fin, qu'à peine s'aperçoit on de cette fièvre secondaire, & qu'on ne voit plus aucune nécessité d'en donner. Mais, pour peu que l'on en

voie, ou qu'on soupçonne même devoir en arriver, sans même qu'il y en ait aucune, on peut les faire prendre en toute sûreté. C'est ce que j'ai constamment éprouvé. He! qu'est-ce qui empêcheroit qu'ils ne produisissent les mêmes bons effets entre les mains de ceux qui, ayant la liberté du traitement dans les hôpitaux, auront la force de se defaire de leurs préjugés, ou au moins la curiosité d'en faire l'épreuve? En quoi il faut toujours supposer que, quoiqu'ils soient administrés dans toutes les espèces de Varioles, & dans tous les périodes, ils seront toujours variés, soit pour la dose, soit pour la qualité, suivant les âges, les tempéramens, & les autres circonstances particulieres, où se trouvera le malade. On sait que les effets de tels ou tels remedes déterminés sont en raison de leurs doses, & de la disposition du malade. Ainsi il est inutile de marquer ici aucune dose ni aucune formule, ce qui doit être abandonné à la prudence du Médecin qui se décide suivant les circonstances. Je dis seulement en général que je modifie les doses & les forces des vomitifs & des cathartiques, de façon qu'ils n'aillent qu'à produire des effets les plus doux possible. Bien entendu encore que cela ne change rien au reste du traite-

ment, qui doit être varié suivant la nature du mal, les symptômes qui l'accompagnent, les forces, l'âge, & le tempérament du malade, & qui doit, avec les remedes que je propose, concourir nécessairement & essentiellement à la guérison. A cet égard je pensois comme Huxham avant même que de l'avoir lu, sur toute la conduite qu'on doit tenir pendant le cours de cette maladie, sur la temperature de l'air qu'on doit respirer, sur la propreté, sur le changement de linges &c.

Je tiens mon malade à la diete liquide & delayante jusqu'à la fin de la maladie, évitant, dans les cas ordinaires, de la rendre ni rafraichissante, ni échaufante, & l'approchant plus ou moins de ces deux opposés suivant l'exigence des cas. Le besoin de ranimer se présente plus rarement que celui de calmer & de rafraichir; cependant il se présente quelquefois, & il peut arriver plus souvent dans certaines épidémies malignes avec un si grand abbattement & atonie, qu'il faut avoir nécessairement recours aux cordiaux & alexiteres, mais seulement pour soutenir & ranimer les forces, & non pas dans la vue de pousser par la peau. Suivant ces principes, je veux que le malade soit couvert légèrement, mais je ne veux pas qu'il se découvre;

je veux bien qu'on renouvelle l'air de la chambre, en ouvrant quelquefois les portes & les fenêtres, mais je ne veux pas qu'il soit exposé au courant de l'air de façon qu'il puisse lui faire une impression subite. En général je veux bien amener le levain & les humeurs du côté des intestins, mais je ne veux pas que celui qui seroit déjà parvenu à la peau & sur-tout qui auroit déjà formé du pus, rentre en dedans par une constriction, & une répercussion subites. Autre chose est d'attirer, & autre de repousser : en ouvrant un conduit déterminé, toutes les humeurs s'y portent, y sont attirées, & par leur sortie les parties internes en sont garanties; en en bouchant un autre, celles qui en devoient sortir, se portent par tout ailleurs indéterminément, & plus sur les parties qui s'y prêtent mieux. Il est vrai que si les voyes étoient ouvertes du côté des intestins, il seroit moins à craindre qu'en rentrant dans la circulation, le levain ne se portât sur quelque viscère; mais les changemens subits n'étant jamais sans danger, il faut les éviter autant qu'on le peut.

Le hazard, ce grand maître qui nous a appris tant de choses, que nous n'auroions osé entreprendre, a fait voir quelquefois que l'air froid a tiré des malades

de la mort, sur tout lorsque l'incendie étoit si grand qu'il produisoit la phrénésie, ainsi qu'on peut le voir par les exemples qu'en rapporte Sydenham, en particulier par l'histoire du jeune homme de Bristol; ainsi qu'il arriva à Montpellier à un homme, qui dans le fort de la suppuration & du délire, s'étant échappé de l'hôpital dans la rigueur du froid, traversa la ville & fit près de demi lieue pour aller se jeter dans la rivière, où l'instinct de son besoin le conduisoit, mais d'où l'on le retira aussi-tôt, ce qu'on crut lui avoir sauvé la vie (a) mais ce sont des cas ex-

(a) Je rapporterai cette histoire tirée mot pour mot du manuscrit d'un Professeur, telle qu'il nous la donna quelques années après.

Adultus 36 ann. nat. athleti temperamenti, & roboris quasi invincibilis, ann. 1731, versus finem autumnii, & jam incipientem brumam, Variolis tunc grassantibus correptus fuit. Acrius autem morbus in procludio invaserat, atque fervorem summum, & febrem ardentem exceperat Variolarum eruptio. Quae dein, invitâ V. S. in brachio & talo, commutata fuerunt in delirium phreneticum quod ita ægotantem exagitabat, ut ab adstantibus vinci non posset; atque quintâ die à morbi invasione, disruptis, præ otio adstantium, vinculis, eum diutius in orbem tripudiarerit, nudato corpore, viam ~~fuit~~ vicini tenens in aquas jam frigore concretescentes temerè se conjecit, à quibus, feliciori fato, tum multiitudine insequente, tum nautis in portu versantibus liberatus est. Statimque laqueis vincetus ductus est hospitium. Attenta erat ferè tota civitas spectaculo, eumque jam viventem à

+ fluvii ✓

traordinaires qui prouvent bien que l'air froid n'est pas aussi dangereux qu'on le pense, & qu'il est même très-salutaire dans ces sortes de cas. Mais il faut faire attention qu'ils arrivent souvent par une conduite contraire qui a précédé & qu'on auroit dû éviter ; que du reste ces changemens subits seroient dangereux, si la matiere morbifique, ne trouvant pas quelque autre issue, se portoit sur quelque viscère. C'est une circonstance essentielle qu'on a manqué de rapporter dans ces histotres, je veux dire s'il n'étoit point arrivé quelque évacuation, qui eût garanti du mauvais effet de la répercussion. Ce qu'on a remarqué dans celle de Montpellier, est que le malade est revenu un peu à lui,

periculo fluctuum, & Variolarum demirabatur. Statim thalamis excalearctis sine ullo sensu cum notabili depressione pustularum, & quasi nigricante corporis habitu compositus fuit. Mox ipsi exhibita potio card. quâ non solum vires exsuscitatae fuerunt, verum etiam ad saniozem mentem rediit per certum tempus. Tamen vespertinis horis dum ipsum invisi, quaedam obscuri delirii imminabant reliquia. Quocirca julepium parandum imperavi cum aq. stillat. borrag. & card. bened. syrnp. papav. alb. drac. vj. & confect. de hyacinth. drac. j. quod per unum aut alterum diem cum enemate continuatum fuit, donec planè persuasus ex exacerbationibus pravos adesse in primis viis succos in sanguinem confluentes praescripsi potionem cathartico-emeticam, quae tantum levamen attulit, ut Variolis ad solitum terminum feliciter perductis, probe aeger convalescit.

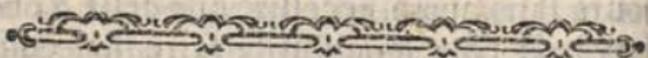
le délire fougueux fit place à un délire obscur, que les pustules s'affaibirent, & noircirent, & que tous ces mauvais symptômes ne disparurent entierement que lorsque, au bout de deux jours, on l'eut vuïdé au moyen d'un cathartico-émétique. Ce qui confirme ce que je viens de dire, que la répercussion de l'humeur ne peut être sans danger qu'autant que celle-ci trouve une autre porte pour sortir du corps. Il peut pourtant se faire que le trop grand trouble dans le mouvement des liqueurs causé par trop de chaleur, mettant obstacle à la suppuration, celle-ci se fait ensuite plus tranquillement, & plus parfaitement quand la fraîcheur de l'air a ramenés le calme.

Dans les deux premiers périodes, l'ébullition, & l'éruption, je fais saigner mon malade plus ou moins suivant la force du pouls, & il arrive quelquefois, même souvent, que je n'y trouve aucune nécessité. Les adultes en ont un besoin beaucoup plus essentiel que les enfants. La consistance de leur sang beaucoup plus considérable, le tissu des solides, en particulier celui de la peau, beaucoup plus fort & ferré, demandent indispensablement cette précaution, à moins que le sujet ne soit tout-à-fait cacochyme. La saignée avec le regime

delayant prépare les malades à être vuidés ; c'est toujours par un vomitif que je commence , & si le cas presse , je n'attends pas au lendemain de la saignée. C'est lorsque la Variole paroît déjà dans les adultes que je le donne quelques heures après la saignée , pour avoir le tems , le sur-lendemain , de placer un purgatif avant que la suppuration soit établie. Parce que , ces remedes ayant précédé , ordinairement tout va assés bien , aidé d'un bon régime , pour n'avoir pas besoin de les continuer. Et lorsqu'on que je l'ai fait , cela a été presque toujours sans autre nécessité que celle d'observer si l'on pouvoit le faire sans qu'il en arrivât rien de mauvais.

Ainsi que j'aie commencé ces remedes dans les premiers périodes , ou après , que je les aie continués pendant le reste de la maladie , ils m'ont toujours très bien réussi. Et quoique je ne voye rien que de bon augure dans le commencement , je ne laisse pas de prendre ces précautions , surtout pour les adultes , où la maladie peut changer de face subitement , par les raisons que je viens de dire , & devenir funeste tout d'un coup , comme je le vis arriver dans les commencemens de ma pratique à un malade de 27. à 28. ans , dont la Variole alloit au mieux jusque vers la fin de la

110 T R A I T E M E N T
suppuration, où les pustules étoient très
belles, bien pleines, & du meilleur
aspect, lorsque, ayant été obligé de
m'absenter, & un confrere étant resté
seul chargé de sa conduite, j'appris le
lendemain ou le sur-lendemain, qu'il
étoit mort presque subitement dans une
affection comateuse, par un transport
au cerveau de la matiere variolique.
Cela ne contribua pas peu à me faire
prendre dans la suite toutes sortes de
précautions, principalement pour les
adultes, quand même je n'aurois vu
que des marques de bénignité.



CHAPITRE XVII.

OBSERVATIONS.

JE rapporterai quelques observations
choisies sur le grand nombre pour servir
d'exemples de remedes administrés dans
tous les cas par rapport aux périodes de
la maladie, par rapport aux especes,
& aux différents âges.

Les Varioles régnerent ici pendant
toute l'année 1745, & c'est cette année,
au mois de Mars qu'arriva la mort subite
dont je viens de parler. Le mois suivant
j'eus le même jour quatre malades adul-

tes de 20 à 25 ans. L'éruption étoit déjà bien avancée. Je les fis saigner sur le champ, & vomir trois heures après. Tout alla ensuite fort bien. Et comme l'expérience ne m'avoit pas fait encore aller plus loin, je ne donnai plus d'autres remèdes qu'après l'exsiccation.

Cette année il y avoit des confluentes mortelles.

Les Varioles régnerent ensuite pendant les années 1753, 54, 55 & 56.

Ce fut au mois de Novembre 1753, que l'Ecclésiastique, dont j'ai parlé au commencement, eut cette Variole si bénigne; & quoiqu'elle n'annonçât rien de mauvais, je ne voulus pas me fier aux apparences, dans un tempérament sanguin & robuste comme le sien, où, pour peu que la suppuration eût trouvé de difficulté, il en auroit pu naître des accidents mortels. Et comme c'étoit le soir du second jour de l'éruption, je me crus assez pressé pour lui faire prendre, deux ou trois heures après une saignée assez copieuse, un cathartico-émétique qui fit parfaitement son effet. Le lendemain les boutons commencèrent à blanchir, & tout alla si bien ensuite, qu'il ne se sentoît pas autrement que s'il n'avoit point eu de mal, & que chaque période ne fût que de trois jours, sans que l'air froid qu'il avoit respiré pendant

l'ébullition, & les deux premiers jours de l'éruption, & auquel il s'étoit encore exposé une fois ou deux dans le plus fort de la suppuration, eût fait sur lui aucune mauvaise impréssion.

Pour l'année suivante 1754. je ne fis que des notes générales sur des varioles bénignes, pour lesquelles j'employai, comme à mon ordinaire, les évacuans dans le temps de l'éruption. Et j'ai lieu de penser que ce sont ces secours qui les rendirent bénignes, puisque cette année, ainsi que la précédente, les autres maladies régnantes avoient un caractère de putridité vermineuse, & inflammatoire, & qu'elles furent assez meurtrieres.

L'année 1755. fut marquée par des péripneumonies putrides, des rougeoles, des dysentenes, le tout avec grand accablement. Les Varioles continuerent, mais je n'en rapporterai qu'un exemple: un enfant de trois ans, dont le frere venoit d'avoir une Variole heureuse, dans le commencement de la quelle il avoit été vuide, paroissoit rempli de corruption par un visage pâle & bouffi, les yeux languissans, ainsi que tout le corps, & beaucoup de dégoût. Dans la crainte que, venant à prendre la maladie, Elle ne fût trop dangereuse, & qu'elle ne resistât même aux re-

medes qu'on auroit pu faire, si l'on eût attendu qu'elle fût déclarée, il fut vuïdé par précaution, par un vomitif & une purgation. Le sur-lendemain de ce dernier remede là fievre se déclara avec assoupissement. Le second jour, jugeant qu'il y avoit encore trop de saburre pour que la maladie fût sans danger, je lui fis prendre un second cathartico-emétique, mais le troisieme, la nature se déchargea encore plus fort par une diarrhée abondante. Il s'agit alors de soutenir les forces abattues par des cordiaux. L'évacuation cessa avant la fin du jour, & l'éruption commença. Le quatrieme elle se fit parfaitement, & le malade rendit un ver par les selles. Ensuite la maladie parcourut ses périodes très-heureusement. L'on ne peut guere douter qu'elle n'eût été très-dangereuse sans toutes ces évacuations tant artificielles que naturelles.

L'année 1756. lorsqu'il régnoit des fievres putrides vermineuses, avec délire obscur, ou crachement de sang, & un très-grand abattement des forces; il y eut encore quelques Varioles, mais la plus remarquable est celle que j'ai rapportée pag. 49. Comme un exemple de virus Variolique entierement évacué par la voie des intestins.

Elles recommencerent en 1759, au

mois de Juillet, & continuerent jusqu'en Octobre inclusivement. Les maladies qui régnoient en même temps, étoient des diarrhées & des dyfenteries.

J'eus plusieurs Varioles que je traitai toutes par l'émétique & les purgatifs pendant l'éruption, mais les deux plus remarquables par leurs mauvais symptômes furent 1°. un enfant de cinq ans, qui avoit une fièvre d'ébullition des plus animées, la respiration très-embarassée, & pénible, & un mal-aise très-considérable. Il ne me fut pas possible de le faire saigner, quoique tout en montrât le besoin. Cependant le vomitif calma tous les symptômes, & le lendemain la Variole parut. Le second jour de l'éruption qui se faisoit très-bien, & le malade fort tranquille, je ne laissai pas de le purger; & au douzième jour, à compter du commencement de la fièvre, tout eut disparu.

2°. Une fille de 25 ans étoit déjà toute couverte d'une Variole confluyente maligne, c'est-à-dire, mêlée de pourpre livide, la langue fort chargée, les forces entièrement abattues. Ayant pris un vomitif soutenu par des cordiaux (qui furent continués tant que le besoin parut le demander) & suivi le sur-lendemain d'un purgatif, tout le danger disparut avec ces mauvais symptômes, & elle fut guérie en fort peu de jours.

Les Varioles que j'ai eu à traiter depuis étoient sporadiques, du moins je ne voyois pas, ni n'entendois pas dire qu'il y en eût beaucoup en même temps. Voici les plus remarquables, qui ferviront d'exemples, encore plus que les précédentes, de remedes administrés dans tous les tems.

Au mois de Novembre 1762, une fille de trois ou quatre ans, d'un tempérament assez cacochyme, au troisieme jour de la fièvre, accompagnée d'une toux seche & très-fatigante, prit un vomitif qui fit fort bien, l'effet duquel fut suivi immédiatement de l'éruption, & les symptômes diminuèrent à mesure qu'elle avança. Le troisieme jour de l'éruption elle fut purgée. Les pustules, qui avoient paru devoir être confluentes à la face, blanchirent en trois jours, & en trois autres, elles sécherent. Les derniers jours, ayant le ventre resserté depuis la purgation, elle eut des lavements.

Dans le même mois une fille de 4. à 5. ans, d'un tempéramment délicat, lorsque l'éruption commençoit au troisieme jour de sa fièvre, prit un cathartico-émétique qui la mena doucement par haut, & par bas. Le troisieme jour de l'éruption elle fut purgée, le lendemain les pustules commençoient à

à blanchir au visage, où elles étoient confluentes, & par le reste du corps petites est très nombreuses. Elles eurent de la peine à se remplir : elles occupoient la langue, la bouche, & le gosier. La grande foiblesse du pouls me fit employer quelques cordiaux. Le période de la suppuration jusqu'au commencement de l'exsiccation fut au moins de cinq jours, beaucoup plus long, par conséquent, que dans mes autres observations. Si j'avois été assez libre pour donner une troisième purgation, je suis persuadé, instruit par l'expérience, qu'elle auroit facilité, & abrégé la suppuration; à ce défaut elle fut purgée deux fois après l'exsiccation.

Au mois de Juillet 1763. deux filles de 25. à 26. ans, en étoient au quatrième jour de l'éruption d'une Variole très-belle, nombreuse, mais discrète, & qui commençoit à blanchir, sans aucun symptôme fâcheux. Cela ne m'empêcha pas de leur faire prendre un émétique qui les fit beaucoup vomir. Le surlendemain & le troisième jour de la suppuration, les pustules étant très-belles, & bien remplies, elles furent purgées, sans qu'on pût s'apercevoir du moindre dérangement dans la suppuration. L'exsiccation fut achevée trois jours après.

Il y avoit dans ce mois des maladies inflammatoires engourdies, comme éréfipeles, esquinancies, & peripneumonies.

Au mois de Février 1764. une fille âgée de 20. à 25. ans, avoit la fièvre, je ne fai depuis combien de jours, avec accablement, & des indications à vomir. immédiatement après l'effet de l'émétique la Variole parut. Le sur-lendemain, & le troisieme jour de l'éruption, elle fut purgée: deux jours après, comme les pustules, bien loin de croître dans la même proportion qu'auparavant, sembloient plutôt s'affaïbler, que la gorge étoit prise, & la déglutition très difficile, je lui fis donner encore un cathartico-émétique, après l'effet duquel, les pustules devinrent belles, la déglutition libre, & tout alla au mieux.

L'année 1765. Il y eut beacoup de Rougeoles.

Au commencement de Septembre un enfant âgé environ de 12. ans, avoit la diarrhée, je lui fis prendre une dose d'ipécacuanha qui le fit bien vomir, & aussitôt après, il parut une Variole discrète. Il fut purgé le sur-lendemain lorsque les pustules commençoient à blanchir. Elle furent toujours très belles, & le sujet ne parut pas être malade.

Dans le mois de Mars 1766, une fille de 10. à 12. ans, étoit malade depuis plusieurs jours, à raison de quoi elle avoit pris un émétique & une purgation. Le même jour de ce dernier remede la Variole parut : le 3eme de l'éruption elle fut purgée, ainsi que le 5eme, la suppuration étant commencée. le 7eme, la suppuration étant finie, & au commencement de l'incrustation, elle le fut encore. Elle ne s'apperçut pas d'être malade; la Variole étoit discrete, excepté au front où elle étoit cohérente.

Dans le mois suivant une autre fille du même âge, détenue à l'hôpital depuis 6. à 7. mois, par une fracture compliquée & très-considérable, du tibia, ayant pris la fièvre, que j'attribuai à la corruption formée par l'inaction où elle étoit depuis si long-temps, je lui fis donner une potion cathartico-émétique. Le lendemain je vis paroître la Variole. Et comme la fièvre étoit assés animée & le pouls fort, je la fis saigner. Le second jour de l'éruption elle fut purgée. (La Variole, par sa quantité, paroissoit devoir devenir confluyente;) le quatrieme elle le fut encore. Le cinquieme les pustules étoient petites, mais bien pleines, & élevées, extrêmement nombreuses & ferrées, mais discrettes, & comman-

çant à blanchir. Le sixieme elle fut purgée, & il y avoit très-peu de fièvre. Le septieme la suppuration faite, les croutes commencent à se former. Et le huitieme elle fut enfin purgée pour la cinquieme fois. Les pustules sécherent bien vite, & elle se porta parfaitement bien.

Je n'ai pas pu observer les phénomènes régulièrement tragiques des Varioles confluentes & autres d'un mauvais caractere, aussi exactement que si, spectateur tranquille des efforts que fait la nature seule combattante & souvent succombante, je l'avois abandonnée à elle même, mais observant les efforts aidés des secours dont elle a besoin, j'ai eu la satisfaction de la voir triompher. Voyant que je ne rapporte aucun de ces phénomènes étranges, on pourroit penser que je n'ai eu à traiter que de celles qui ne sont point meurtrieres. Quand cela seroit, ce seroit toujours capable de faire tomber le préjugé, qui est que ces remedes troublent le cours de la nature & rendent la maladie dangereuse ou même mortelle. Mais qu'on fasse attention qu'il n'est pas vraisemblable que pendant un aussi grand nombre d'années, il ne s'en soit pas présenté à moi de presque toutes les especes. On a vu qu'il y en avoit

qui avoient d'abord tout l'appareil d'un mauvais caractère, mais qui ne devenoient bénignes que par le traitement. Ce qui doit encore le faire penser, c'est que dans le même temps de Varioles régnantes, il mouroit plusieurs malades de ceux qui n'étoient pas traités de cette façon, & que les autres maladies qui régnoient, étoient très mauvaises.

J'en ai pas observé des Varioles de ces especes rares & singulieres rapportées par les Auteurs, mais les deux especes les plus ordinaires, la discrete & la confluyente, dont la dernière, toujours plus mauvaise que l'autre, a pourtant toujours été sans danger. J'en ai vu dont les pustules étoient si nombreuses, sur tout au visage, qu'elles ensevelissoient entierement tous les traits, & faisoient de toute la tête une grosse masse informe. J'en ai vu qui, par des placards de petits boutons qui se touchoient presque dans le temps de l'éruption, paroissoient devoir devenir confluentes en grossissant, & qui ne le devenoient point; parce que les pustules ne s'étendoient pas assez pour se joindre & se confondre, mais qu'elles restoient petites, quoique bien arrondies & bien pleines. La fièvre secondaire, ou suppuratoire ne s'est presque

que jamais fait observer sensiblement. Sans doute, parce qu'il ne se trouvoit pas plus d'humeurs qu'il ne faut pour former une suppuration tranquille. La fièvre d'ébullition est essentielle quand même il ne se trouveroit pas d'autres humeurs que le levain Variolique qui l'allume, mais la fièvre de suppuration (a) est toujours produite par une abondance de corruption independamment du levain, ainsi que l'ont pensé Helvetius, & Freind. Aussi les anciens Médecins regardoient la première comme salutaire, & la seconde comme funeste. (b). Cette abondance d'humeurs qui se trouve dans ce temps, lors qu'on n'a point encore vuider, avoit fait imaginer à Helvetius de le faire alors, mais souvent on y est plus à temps, comme Freind l'éprouva plusieurs fois; ce qui décria cette méthode, & la fit abandonner de plusieurs Médecins qui d'abord l'avoient adoptée.

(a) C'est-à-dire, cette augmentation qu'on voit souvent arriver à la fièvre dans ce tems, car, quand même elle n'augmenteroit pas, qu'elle seroit même très-peu sensible, ce période ne peut pas être entièrement exempt de fièvre.

(b) Perdulcis dit, d'après Avicenne : *præstat febrem præcedere quàm subsequi. Quia quæ præcedit, naturam superiorem; quæ subsequitur, victam esse declarat.*

F

Mais, quelque constant qu'ait été le succès que j'ai eu dans les Varioles que j'ai traitées, je crois pourtant qu'il peut y avoir des Varioles épidémiques si malignes, qu'elles résisteroient, ainsi que les autres fièvres malignes, à tous les remèdes les mieux indiqués, entre lesquels les évacuans tiennent le premier rang. Mais alors ce n'est plus la Variole qui résiste à ces remèdes, mais la maladie épidémique avec laquelle elle se trouve compliquée ; puisque celle-ci est aussi meurtrière dans ceux qui n'ont pas la Variole, que dans ceux qui l'ont. De façon que ces derniers ne seroient pas moins en danger, quand même ils n'auroient pas la Variole. Je crois donc que ce cas peut faire une exception à ma méthode, qui d'ailleurs n'est pas moins généralement sûre dans toutes les Varioles, quelque mauvaises qu'elles soient, pourvu que le danger ne vienne pas tellement d'une cause étrangère, qu'il seroit même insurmontable sans le concours de la Variole. Cette cause étrangère peut être encore quelque virus joint au Variolique, comme le scorbutique & autres. C'est pour cela que, s'il arrivoit quelque accident, il faudroit examiner sans prévention s'il vient d'une méthode qui m'a toujours si bien réussi, ou

si quelque autre cause, infurmontable de toute autre façon, y a donné lieu.

Le résultat de mes observations est que, le cas étranger que je viens de dire, excepté, toutes les Varioles se guérissent par les évacuans. C'est là la méthode générale qu'on demande, „ celle qu'on a trouvé assés efficace „ dans toute maladie inflammatoire, „ pour empêcher l'inflammation de dé- „ générer en pus, ou en gangrène, „ puis qu'elle réussit dans toutes les „ autres, que rien ne répugne ici, & „ qu'on voit souvent la fièvre Vario- „ lique sans Variole.

C'est la méthode curative constante & générale, parce qu'elle attaque la cause constante de toute espece de Variole, tous les autres secours qui doivent l'accompagner, & qui ont fait jusqu'à présent la seule méthode curative, n'étant purement que palliatifs, parce qu'ils ne regardent que des symptômes accidentels, & qu'ils doivent varier comme eux. Il n'y en a point d'autre qui puisse rendre *la fièvre Variolique sans Variole*, point d'autre dont on ne puisse dire ce qu'en dit Boerhaave, *nullus nisi spontè emergit.*

C'est-là la seule méthode, sans qu'on doive négliger aucun des autres secours capables de concourir à

diminuer l'engorgement inflammatoire & à appaiser l'effervescence du sang, mais qui seuls seroient impuissans, parce que ce n'est que par elle que, non seulement les levains étrangers, qui se trouvent mêlés avec le levain Variolique & qui seuls rendent la maladie dangereuse, sont évacués, & laissent la maladie aussi bénigne que lorsqu'elle se trouve sans aucune espece de complication; mais encore le levain Variolique est diminué, se porte moins à l'habitude du corps, & ne s'arrête nulle part dans l'intérieur. C'est ce qui fait que la maladie parcourt ses périodes plus vite, & plus tranquillement; qu'on ne voit jamais après elle ce qu'on appelle reste de Variole, & qui ne sont que trop frequens, parce qu'il ne reste aucune trace de levain, ni étranger, ni Variolique qui puisse faire aucun dépôt ni dans l'intérieur, ni à l'extérieur; enfin qu'elle ne laisse aucunes cicatrices, ou qu'elles sont fort légères, parce que le pus moins abondant, & moins âcre, doit nécessairement moins creuser.



CHAPITRE XVIII.

Réponse à quelques Objections.

ON m'a déjà fait une objection sur ce que j'avois avancé dans un autre écrit, que la *Variole simple n'est pas dangereuse*, & que lorsqu'elle est compliquée avec une *fièvre maligne*, elle peut, en facilitant la *dépuration du sang*, favoriser la *guérison de cette dernière*, bien loin d'en augmenter le danger. Et comme mon opinion est toujours la même quant au premier membre de cette proposition, ainsi qu'on peut le voir par cet ouvrage, je pense qu'il convient de répondre à cette objection, pour ôter tout sujet de me la refaire.

Pour me convaincre que j'ai tort de dire que la *Variole n'est dangereuse qu'autant qu'elle est compliquée*, on se contenta de me renvoyer à *Sydenham* & à *Huxham*, qui ont distingué les *varioles simples & funestes* par elles-mêmes, de celles qui étoient accompagnées de *fièvres de mauvais caractère*; qui ont trouvé des *Varioles*, sans être compliquées, qui ont résisté à leurs remèdes, & ont conduit

„ leurs malades au tombeau , malgré
 „ tous leurs soins. (a)

Avant que d'y répondre directement, je fais observer que cette objection ne pourroit, tout au plus, avoir pour raison qu'une petite chicanerie de termes, d'autant plus déplacée qu'on auroit du ne les prendre que dans le seul sens que je pouvois leur donner : toute Variole où il n'y a aucun symptome essentiel d'une autre maladie, est appelée simple, on ne pouvoit pas me supposer penser autrement, & cependant elle ne laisse pas d'être souvent très dangereuse. Je n'ai donc pas pu dire, dans ce sens, que toute Variole simple n'est pas dangereuse. Qu'ai-je donc voulu dire? que toutes les fois que le levain Variolique se trouve tout seul, qu'aucune autre humeur morbifique ne s'associe à lui, & ne lui prête des forces étrangères, la Variole est bénigne & sans danger; qu'elle n'est jamais dangereuse que par ce renfort de causes étrangères, quoique, par l'absence de symptômes propres à d'autres maladies, on l'appelle simple ou non compliquée. Faisons une comparaison: qu'un homme parfaitement sain, sans aucun levain morbifique préexis-

(a) V. Journ. de Méd. T. XVII. p. 225.

tant, prenne la galle par contagion. Cette galle sera bien plus facile à guérir & fera bien moins de ravages, que celle qui vient par la même voye à un autre cocochyme, & rempli de corruption. L'une & l'autre, n'ayant que les symptomes propres à la galle, quoique plus graves dans l'une que dans l'autre, sont pourtant des maladies simples, mais dans l'une la cause est compliquée, & simple dans l'autre. De même dans la Variole, lorsque le levain Variolique se trouve tout seul, la maladie est très légère, comme on le voit tous les jours; mais lorsqu'elle se déclare dans quelqu'un déjà rempli d'humeurs corrompues, elle a beau n'avoir que les symptomes propres, ils sont plus graves, & plus dangereux. Cela s'observe encore tous les jours. Il étoit clair que je ne voulois parler que de cette complication cétodique, & non symptomatique. Les inoculateurs reconnoissent si bien cette vérité, qu'ils font tous leurs efforts, par leurs préparations, pour dépouiller de tout levain étranger ceux qu'ils veulent soumettre à leur opération. Ce qui prouve encore, sans que, peut être, on y ait fait beaucoup d'attention, l'existence d'un levain inné que rien ne peut détruire que le développement qui lui est

propre, soit spontané, soit contagieux.

Voyons maintenant si, quand j'aurois voulu parler de la complication de symptomes d'autres maladies, l'on peut tirer de sydenham quelque chose de contraire à cette opinion : dans l'épidémie de 1667. 68. 69. La Variole, suivant l'observateur, étoit si bien compliquée avec une fièvre différente de celle qui n'est essentielle qu'à la Variole, qu'on l'observoit dans ceux qui n'avoient pas la Variole, avec les mêmes symptomes, aux pustules près. (a) Et quoique cette Variole fût moins dangereuse que celle de la constitution épidémique suivante, elle empruntoit pourtant son danger de cette complication. Cela se tire de ce que plus cette Variole avoit de symptomes mauvais de cette fièvre, plus elle étoit dangereuse. Or cette fièvre, entre autres symptomes, étoit pétéchiale. (b) Symptome presque toujours mortel, suivant l'auteur, dans cette Variole,

(a) Quo-primùm tempore Variolæ incessabant, & novum quoddam febris genus exortum est, à Variolis, quales se tùm gerebant, non multùm abhorrens, si pustularum eruptionem demas.

(b) Capitis dolor, & calor totius corporis, at etiam petechiæ, satis manifesto indicio se probebant.

où il se rencontroit quelquefois, (a) d'ailleurs l'Auteur convient que la Variole de cette épidémie n'étoit pas bien meurtriere. (b) Je ne vois donc pas encore ce qui peut donner lieu de dire qu'il a trouvé des Varioles non compliquées qui ont résisté à tous ses soins.

Pendant la constitution épidémique des années 1670. 71. 72. Il régnoit une dysenterie dont toutes les autres maladies portoient l'empreinte; si bien que Sidenham appelle la fièvre qui régnoit en même tems, *fièvre dysenterique* (c). la Variole, qui souvent étoit compliquée avec la dysenterie (d) il l'appelle également dysenterique. (e) la dysenterie avoit un fonds de caractère gangreneux. (f) La Variole l'avoit aussi.

(a) Est etiam ubi in hoc morbo . . . maculæ purpureæ se ostendant pustulis interspersæ, mortis ferè semper prænunciæ.

(b) Quo non obstante, cùm genuinæ per id temporis fuerint, neque mali moris, paucos jugulabant, si ingentem laborantium numerum reputemus.

(c) Hæc itaque febris *dysenterica* mihi audiebat.

(d) *V.* le passage cité, *Operæ pretium*....

(e) *Variolas anomalas constitutionis dysentericæ* compellare lubet.

(f) Nonnunquàm etiam intestina è magno illo incendio, quod excitavit materiæ calidæ, atque acris ad partes læsas affluxus copiosior, *gangrænâ* insanabili afficiantur.

(a) peut-on dire que cette Variole fût fans complication? Ce n'est donc pas une Variole simple qui, dans cette épidémie, a éludé tous les soins de Sydenham.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, quoique la cause qui produisoit la dyffenterie, & qui étoit une humeur gangreneuse, fit le danger de la Variole, conformément à mon opinion, l'évacuation qu'elle excitoit, entraînoit quelquefois & expulsoit, non seulement cette humeur dyffentérique, mais avec elle le levain Variolique. La Variole disparoissoit, & le malade étoit guéri. (b) Ce qui confirme encore mon opinion sur la possibilité d'éteindre cette maladie, & ce qui m'étonne, c'est que Sydenham n'ait pas entrevu, par ce phénomène, non-seulement cette possibilité, mais pas même l'utilité des évacuations du ventre pour la guérison de la maladie.

L'épidémie suivante des années 1675 & 1665, de l'aveu de Sydenham, avoit la même complication que la précé-

(a) Et sub diebus ultimis, ubi jam maturuerunt (distinctæ) nigra frequentius visebantur... subjectâ carne nigredine & sphacelo quasi affectâ (in confluentibus).

(b) V. la même note, *Opera prætium*, &c.

dente, mais beaucoup plus mauvaise (a).

On m'appella encore devant le tribunal d'Huxham. Mais quand j'ai voulu y chercher ma condamnation, je l'ai trouvé si conforme en tout à ma maniere de penser sur cette maladie, qu'il semble que c'est lui qui m'a fourni presque tout ce que j'en dis. Sa pensée est si claire qu'elle ne permet pas même de s'arrêter aux termes. Ce sont cependant ces termes, vraisemblablement, qu'on veut faire servir contre moi, parce qu'il dit qu'il a trouvé des Varioles dont les pustules étoient en fort petit nombre, & fort discrètes, mais d'un mauvais caractere. Pour que ces termes fussent contre moi, il faudroit qu'en disant que la Variole simple n'est pas dangereuse, j'eusse par-là entendu la discrete, comme si ces deux termes étoient si-bien synonymes, que toute Variole simple fût discrete, & que toute discrete fût simple. Huxham n'entend pas cela, ni moi non plus. Et quand il dit qu'il a trouvé des Varioles discrettes fort mauvaises, il entend & il veut qu'on entende qu'elles étoient compliquées. Il entend que ce

(b) Id saltèm pro comperto habeo, quas jam tractavi Variolas, præcedentis constitutionis Variolis fuisse simillimas, nisi quòd & crassiorè naturam, & putredinem longè intensiorè redolere viderentur.

n'est pas la Variole qui est mauvaise, mais la fièvre qui l'accompagne; fièvre qui lui est étrangère, & qui est la même qui, dans la même épidémie, attaque en même tems les autres sujets qui n'ont pas la Variole. La fièvre est si bien du même caractère dans les uns & les autres, qu'il n'y a que la Variole qui y met de la différence. Telle ou telle constitution épidémique ne produit pas telle ou telle espèce de Variole, mais elle produit plutôt telle ou telle espèce de fièvre qui accompagne la Variole, & qui est, par elle-même, plus ou moins mauvaise. Il a une attention particulière à faire distinguer le *contagium variolosum* d'avec cette fièvre étrangère qui l'accompagne, qui est commune aux autres malades, & qui seule fait le danger (a). C'est le commentaire exact du passage que je cite. Et quand je dis que la Variole simple ou non compli-

(a) Igitur quando contagium cum unâ vel alterâ constitutione accedit, & cum illâ simul agit, unam vel alteram Variolarum, vel potius febris cum Variolis excitabit speciem. Nam haud rarò profectò, pertinacem admodùm febrim paucas quidem valdeque discretas, ast malæ indolis comitari Variolas, deprehendimus. Ego quidem consuetam aliquam febrim epidemicam manifestè simul cum Variolis accessisse, & contagium Variolarum solum variasse morbum, vel potius febrim epidemicam simul cum Variolis unum idemque subiectum affecisse, sæpiùs observavi. *Dissert. de Var.*

quée n'est pas dangereuse, je n'entends pas autre chose.

Quand il dit ensuite que la Variole n'est mauvaise ordinairement, que parce qu'il se trouve dans le sujet, ou trop de sang, ou trop d'acrimonie, ou une trop grande abondance de matieres impures dans les premieres voies, ou parce qu'il se commet bien des fautes dans le régime pendant le cours de la maladie (a), n'est-ce pas dire que, si le virus variolique ne se trouvoit pas associé avec toutes, ou quelques-unes de ces causes, la Variole seroit toujours bénigne, comme elle l'est lorsqu'elle n'a aucune de ces mauvaises compagnes? Je n'ai pas pu entendre autre chose, tout cet ouvrage n'est presque que pour le prouver.

J'ajoute, toutes les fois que la Variole est bénigne & sans aucun danger, on voit clairement que le levain n'est associé avec aucune cause étrangere,

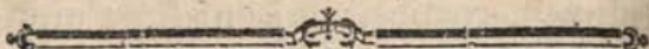
(a) Quòd si homines Variolarum contagium viâ naturali recipientes, justo modo præparentur, multò majorem numerum eis mitiore ratione affici, persuasum habeo. Procul enim dubiò pejor Variolarum species sæpiùs à nimiâ sanguinis copiâ, humoribus acribus, aut magno impuræ materiæ pondere in primis viis hærente oritur; & haud rarò, ut primùm contagium fuit susceptum, in diætâ, corporis motu, cæteriùque committuntur errores, qui sæpiùs in sine effectum edunt mortiferum, *Ibid.*

qu'il n'est développé & mis en action que par les forces vitales sans aucun mélange de corruption ; toutes les fois que la maladie est mauvaise , on voit également dans le corps beaucoup de corruption , soit qu'elle ait été contractée depuis long-temps & par degrés , par la disposition du sujet , soit plus promptement par une cause épidémique. Je vois souvent l'existence de cette corruption dans un sujet avant que la Variole se déclare , je la vois souvent aussi dans ceux qui , dans la même épidémie , ont sans Variole , la maladie marquée par les mêmes symptômes , les pustules exceptées. Voilà une chose dont je ne puis douter. Tandis que rien ne me fait voir que le levain par lui-même , & indépendamment d'une telle complication , est plus ou moins mauvais dans les différents sujets , & que , sans cette complication , je le vois sans danger. Ne suis-je pas fondé à croire ce que je vois ?

A l'égard du second membre de ma proposition , savoir , que lorsque la Variole est compliquée avec une fièvre maligne , elle peut faciliter la dépuration du sang , &c. on auroit dû voir que je ne donnois pas cela comme une décision , ni comme une opinion à laquelle je fusse bien attaché , mais

seulement comme une conjecture problématique qui permettoit de douter si la Variole n'auroit pas à purifier le sang infecté de quelque malignité, en même tems qu'elle le purifie du virus variolique: problème que l'objection ne résout pas, parce qu'elle se borne à dire que la Variole compliquée avec des exanthèmes de fièvre maligne, est plus dangereuse que celle qui n'a aucune pareille complication, & qu'il resteroit toujours à savoir si la fièvre maligne est plus dangereuse avec la Variole que lorsqu'elle est toute seule. Ceci n'est que pour faire voir que l'objection porte à faux. Car, du reste, je reconnois bien que mon doute n'étoit pas fondé: tout mon ouvrage prouve assez que la Variole étant une maladie forcée, en ce que le levain prend une route que la nature ne lui avoit pas destinée, ne sauroit servir à rendre moins mauvaise une maladie qui lui est associée, que si cette maladie se trouvoit toute seule.





C H A P I T R E X I X.

D E L' I N O C U L A T I O N.

LE reste de ma dissertation sur l'Inoculation de la Variole, où je ne prenois réellement aucun parti ni pour ni contre, n'étoit également qu'une exposition de mes doutes & de mes réflexions. On ne sera peut-être pas fâché d'en voir un précis. D'ailleurs, comme il s'agit ici du Traitement de la Variole, je ne fais comment je pourrois me dispenser de dire mon sentiment sur cette méthode.

Pour faire voir qu'il n'y avoit chez moi aucun entêtement, j'admettois tous les faits que les Inoculateurs avancent en faveur de cette opération, & malgré cela, je trouvois qu'il y avoit beaucoup à rabattre des avantages qu'on lui attribue.

On dit que la Variole fait périr un sixieme de ceux qu'elle attaque, & qu'il n'en pérît point, ou presque point de l'Inoculation. Mais on n'admet pas tous les sujets à l'Inoculation, & la Variole n'en excepte aucun. Je suppose qu'il y a eu dans une épidémie, ou dans un tems donné de la même épidémie, six

cents Varioleux, & par conséquent cent qui en sont morts. Qu'on retranche de ces six cents tous ceux qu'on n'auroit pas pu inoculer, soit pour n'avoir pas été de l'âge compétent, soit à cause de leur mauvaise constitution, ou de quelque virus. Il peut se faire qu'on en trouvera justement cent à retrancher. Reste cinq cents qu'on auroit pu faire inoculer, & qui seroient guéris. Il y en a également cinq cents échappés à la Variole naturelle: les voilà quittes l'une & l'autre. Mais, dira-t-on, ceux qui meurent de la Variole naturelle, ne sont pas les mêmes qu'on auroit rejeté de l'Inoculation. C'est un examen à faire. En attendant, je dis, pourquoi les en exclut-on, si ce n'est parce qu'on craint, de la part de la Variole inoculée, plus de danger pour eux que pour les autres? Pourquoi ne courroient-ils pas le même danger au moins de la part de la Variole naturelle? Il y a donc apparence que ceux qui en sont morts, ont été pris principalement sur ceux qu'on n'ose admettre à l'Inoculation. Mais pour ne rien ôter à cette méthode de tout ce qui peut faire en sa faveur, supposons que ce sixieme est pris également dans tous les âges, & dans quelque constitution que ce soit; supposons que, dans un tems donné

d'épidémie, il y a douze morts depuis la naissance jusqu'à l'âge de douze ans inclusivement; ce qui fait le 6e. de 72 Varioleux. Quoique le nombre de morts, en général, augmente en rétrogradant vers l'âge le plus tendre, & que les deux premières années en fournissent plus que les autres, ne leur en donnons que deux, c'est-à-dire, pas plus que nous en donnons aux autres années, il n'en reste plus que dix que l'Inoculation auroit pu sauver. Il me semble qu'on peut bien en prendre encore deux dans le nombre de ceux qui sont mal constitués, ou infectés de quelque virus, qui n'ayant pas pu être inoculés, n'auroient pas pu, non plus que les deux des deux premières années, être sauvés par l'Inoculation. Il ne reste plus que huit de 72 qu'elle auroit pu sauver, parce qu'on ne doit pas mettre sur le compte de la Variole naturelle, le mal dont l'Inoculation ne garantit pas, dès qu'on les fait entrer toutes deux en comparaison. Or ces 8 ne font plus que le 9e. de 72. Ce n'est donc plus qu'un sur neuf, au lieu d'un sur six, que l'Inoculation peut arracher à la mort.

Mais une Variole épidémique est pour l'ordinaire, accompagnée d'une épidémie générale, ou plutôt elle en est l'effet. Et pour l'ordinaire cette épi-

démie est aussi meurtrière, ou peu s'en faut, pour ceux qui n'ont pas la Variole que pour ceux qui l'ont. Preuve que c'est plutôt l'épidémie qui tue que la Variole. Or je demande comment peut-on être assuré que ce neuvième ne meurt pas plutôt de l'épidémie générale que de la Variole; de façon que quand même il auroit eu la Variole, soit naturelle, soit artificielle, il n'eût pas plus été exempt de l'épidémie & de la mort? Suivant donc cette manière d'envisager le danger de la Variole qui, sans la donner comme entièrement démontrée, est tout au moins très probable, l'inoculation ne feroit autre chose que substituer d'avance une Variole bénigne, à une autre bénigne. Mais elle ne prévient pas le danger qui ne vient à la Variole que de la part d'une autre maladie qui l'accompagne, parce qu'elle ne sauroit en garantir, & que cette maladie peut attaquer & enlever celui qui aura été inoculé, comme s'il ne l'avoit pas été. Ainsi dire que l'inoculation ne tue personne, ou qu'un seul sur plusieurs centaines, & que la Variole naturelle en tue un sixième, c'est dire que la Variole bénigne spontanée n'en tue point, & que celle qui est maligne en tue plusieurs. Mais,

encore une fois, (qui ne sera peut-être pas la dernière) comme la Variole ne tient ce caractère meurtrier que de la fièvre putride ou maligne avec laquelle elle est compliquée, & que l'inoculation ne garantit pas du danger de cette dernière, puisqu'elle attaque également ceux qui ont déjà eu la Variole & ceux qui ne l'ont pas eue, on peut douter que l'inoculation soit aussi avantageuse qu'on le dit. Il pourroit se faire que tout cet avantage se réduisit à garantir des cicatrices. But que se proposoient les Circassiens & les Géorgiens, subordonné néanmoins à l'intérêt qui étoit le principal.

Pour lever ce doute, il n'y a qu'un moyen que je proposois, assez difficile, à la vérité, mais le seul cependant qui puisse le faire: ce seroit que dans une Ville on inoculât absolument tous les enfants pendant un certain nombre d'années, & qu'au bout de dix ou vingt ans, on comparât le nombre des morts de toutes sortes de maladies, avec ceux d'autant d'années qui auroient précédé cette méthode. L'on verroit par là si les morts qu'on attribue à la Variole ne sont pas plutôt l'effet de la maladie qui l'accompagne, & qui arrivant sans elle n'a pas

plus épargné ce sixieme, ou plutôt ce neuvieme, que s'il n'avoit pas été inoculé. L'on verroit tout au moins que ceux que l'inoculation sauve se reduiroient à un très-petit nombre.

Que fait-on encore si ceux, dans qui l'on a forcé la nature à produire la Variole avant son temps, le virus n'étant point encore au point nécessaire de maturité, quand ils prendront quelque maladie épidémique ou autre, que fait-on dis-je, si, par un reste de virus dont le sang n'avoit pas pu se dépouiller entièrement, cette maladie ne sera plus dangereuse que s'ils avoient eu une Variole naturelle, qui les auroit entièrement purifié du virus ?

J'ajoute actuellement un moyen de rendre la Variole moins dangereuse, & l'inoculation moins nécessaire : On fait que cette maladie fait beaucoup plus de ravage dans les Villes, & encore plus dans les grandes qu'à la campagne ; il faudroit donc laisser le peuple aux champs, où la sérénité de l'air, la simplicité de la nourriture, & le travail, le garantissent des complications qui rendent la Variole mauvaise, & que le luxe ne l'attirât pas en foule dans les villes. A quoi servira à l'état qu'un certain nombre

d'hommes soient arrachés à la mort par l'inoculation, si un pareil nombre, ou un plus grand encore est arraché à son service par des occupations qui lui sont inutiles, & même à la vie, par une infinité de maladies que le séjour des villes fait contracter de toutes sortes de façons ?

On peut douter encore si l'Inoculation purifie assez le corps du virus variolique pour n'y rien laisser qui soit capable dans la suite de rendre plus mauvaises les maladies qui surviennent.

C'est une chose connue de tout le monde que les fruits précoces que l'industrie avide arrache de force à la nature pour satisfaire à la curiosité, à la vanité ou au luxe, plutôt qu'à la sensualité, n'ont ni le goût, ni la perfection de ceux que la nature, aidée d'une bonne culture, & de l'influence du soleil, se plaît à produire dans la saison qui leur est propre.

Dans les premiers, les sucres ne sont ni aussi travaillés, ni aussi abondans que dans les autres.

Peut-être que cela n'est guère nuisible à la plante, parce que ces sucres ne sont pas mal-faisants par eux-mêmes ; mais les sucres, pour me servir de ce terme, de la Variole, sont un virus contre nature dont le sang doit être entièrement

dépouillé. Si on lui fait produire son fruit avant le tems que la nature lui a assigné, n'est-il pas à craindre que, n'étant pas assez travaillé, assez développé, il n'en reste dans le corps une partie qui lui fera nuisible un jour?

N'est-il pas vrai que le levain varioleux n'est pas toujours assez disposé pour se prêter à l'action d'une épidémie, ou à celle d'une contagion ordinaire, puisque bien des enfants, exposés à l'une ou à l'autre, ne prennent cependant la Variole que plus ou moins de temps après, soit à l'occasion d'une nouvelle épidémie, ou d'une contagion, soit sans le concours apparent de l'une ou de l'autre? Mais l'Inoculation lui fait toujours produire son effet, malgré le manque de disposition où le levain doit être dans plusieurs inoculés qui ne prendroient pas si-tôt la Variole, quoique exposés à une épidémie ou à une contagion ordinaire; car il n'y a que ceux qui ne doivent jamais avoir la Variole, auxquels l'Inoculation n'a pas le pouvoir de la donner, bien différente des autres causes déterminantes, qui ne la donnent qu'à ceux dont le levain est actuellement assez disposé, sans toucher à celui qui, dans les autres, doit ne l'être que dans une autre occasion.

Je demande donc si ceux des inoculés

qui ne seroient pas disposés à prendre la Variole avec la foule dans une épidémie ou par contagion, peuvent être parfaitement purifiés du levain variolique ? On répondra, sans doute, affirmativement, puisqu'il y en auroit, dira-t-on, quelques-uns qui la reprendroient, s'il restoit en eux quelque portion du levain, & que, puisqu'aucun ne la reprend, il faut que le sang en ait été parfaitement dépouillé dans tous. Je dirai à mon tour que tout cela prouve bien qu'il n'en reste pas assez pour produire une seconde Variole, mais qu'il ne prouve pas qu'il n'en reste point du tout. Cela ne leve pas mon doute. Il est très à présumer que la Variole, dans quelques-uns des inoculés qui n'auroient pu la prendre, lors de l'inoculation, par des causes générales, est un fruit extorqué forcément à la nature, un fruit dont le suc n'est ni assez travaillé, ni assez abondant, & par conséquent qu'il reste dans le corps une portion de ce suc mal-faisant, incapable, il est vrai, à ce qu'on assure, de produire une seconde Variole, mais propre à rendre, dans la suite, d'autres maladies plus mauvaises & plus dangereuses en se joignant à leurs causes propres, & en faisant complication de maux.

On peut dire à peu près la même chose

chose des inoculés qui n'ont que très peu de pustules. Il y en a qui prétendent qu'ils ont une Variole aussi parfaite que ceux qui en ont un grand nombre. (a) Cependant les loix ordinaires de la nature animale ne nous permettent guere de douter que la dépuracion ne soit proportionnée à l'évacuation critique. De façon que, quand deux ou trois pustules suffiroient pour préserver d'une seconde Variole, comme on le prétend, il y a tout lieu de croire qu'elles ne suffissent pas pour purifier parfaitement la masse des liqueurs de tout le virus. Ce qu'on ne peut pas dire de la Variole spontanée où les pustules sont en petit nombre, parce que dans le premier cas on peut croire que le virus n'étoit pas assez disposé à être tout séparé de la masse, puisque l'inoculation donne la Variole indifféremment à tous ceux qui doivent l'avoir tôt ou tard; au lieu que dans le second on est assuré que le virus étoit suffisamment disposé, puisque sans cela la Variole ne se seroit pas déclarée.

Il y en a qui feront, peut-être, à cette opinion la grace de dire qu'elle est fondée sur des raisonnemens assez

(a) M. Gatti. Nouv. reflex. sur la pratique de l'inoculation.

specieux, même assez justes, mais qui diront en même tems qu'il ne lui manque que d'être fondée sur des faits qui seuls en peuvent faire une preuve solide. J'accorde qu'il faut des faits pour mieux en établir la certitude, des faits qui attestent que dans plusieurs inoculés il reste une portion de levain capable de rendre dangereuses des maladies qui surviennent après l'inoculation, & qui ne le seroient pas sans cela. Mais il en faut aussi pour la détruire; & tant qu'on n'en donnera pas, elle aura toujours l'avantage de la raison sur l'opinion contraire. J'ai déjà dit comment on peut recueillir ces faits, & j'ajoute un moyen encore plus aisé: dans les villes où l'inoculation est presque généralement pratiquée depuis plusieurs années, à Londres, par-exemple, où l'on est si attentif à tout ce qui interesse l'humanité, où l'on tient des registres exacts des naissances, des morts, & du nombre des habitans, on peut trouver en quelle proportion est le nombre des morts, depuis que l'inoculation y est le plus en vogue, avec les morts pendant un pareil nombre d'années qui ont précédé l'établissement de cette pratique, relativement au nombre d'habitans dans l'une & l'autre époque. Que si l'on trouve que le nombre des morts en gé-

néral est beaucoup moindre depuis l'inoculation, on doit lui attribuer cet avantage. Il faudroit en effet que cela fût, car le nombre des sujets que l'inoculation empêche de mourir de la Variole doit se trouver sur la totalité, & la mortalité générale être moindre d'un pareil nombre de sujets. Que si la mortalité générale est égale, ou même presque égale, il est évident que sur les morts de toute autre maladie depuis le regne de l'inoculation, il y en a un nombre de plus, égal à celui que l'inoculation a sauvé. Ce qu'on ne pourroit attribuer qu'à ces deux causes, ou que ceux qui meurent dans la Variole naturelle, meurent plutôt d'une autre maladie jointe à la Variole, & dont l'inoculation ne les garantit pas dans le tems qu'ils auroient dû la prendre avec la Variole, ou parce que l'inoculation laisse dans plusieurs un reste de levain variolique qui se joignant dans la suite à quelque autre cause de maladies, la rend plus funeste. Cette preuve deviendra encore plus évidente, si l'on découvre que dans les lieux où l'inoculation n'a point ou fort peu été encore pratiquée, la mortalité générale depuis le même nombre d'années, n'excède pas celle d'un pareil nombre d'années d'auparavant, toujours relativement au

nombre d'habitans dans ces deux époques.

L'avantage public de l'inoculation diminué par toutes ces considérations, comment deviendrait-il, pour un particulier, un motif assez fort pour l'engager à faire inoculer son enfant, sans lui faire craindre de devenir la cause, en quelque façon, volontaire de sa mort, quand même de plusieurs centaines d'inoculés il n'en périroit qu'un, & quand même ce ne seroit ni la faute de l'inoculation, ni celle de l'inoculateur, étant fort égal qu'elle en soit la cause efficiente, ou seulement occasionnelle, pourvu que sans elle le sujet ne fût pas mort, du moins dans ce même temps? voici comment doit raisonner ce particulier: il y a à parier quatre cent contre un qu'en faisant inoculer mon enfant, il ne mourra pas de la Variole, & il n'y a à parier qu'un contre quatre cent qu'il en mourra. Mais si je suis en droit de douter qu'en le garantissant de la Variole naturelle, je le garantisse d'une mort qui lui sera causée dans quelques années, sans Variole, par une maladie semblable à celle qui le feroit périr dans ce même temps avec la Variole, & dont l'inoculation ne le garantit pas, cette raison d'un contre quatre cent,

qu'il mourra de l'inoculation devient plus que suffisante pour n'en détourner. Mon enfant peut être celui sur qui tombera le sort d'un des quatre cent. D'un autre côté, si je ne le fais pas inoculer, je l'expose, il est vrai, à un danger de mort qui est comme un à cinq, (ou comme un à huit suivant le calcul cy - dessus) mais qui peut se réduire, par les raisons que je viens de dire, comme un à plusieurs centaines. Ce danger devient égal, ou presque égal de part & d'autre.

Mais supposons que ce résultat ne soit qu'idéal : si mon enfant, qui est unique, est celui des quatre cent sur qui le sort tombera, j'aurai à me reprocher une mort qui ne lui seroit peut-être pas arrivée par la Variole naturelle, mon espérance étant fondée sur une raison qui est, au moins, comme cinq à un. Et quand elle auroit dû lui arriver par cette voie, elle auroit pu n'arriver qu'à l'âge de vingt, ou même trente ans. Et j'aurai d'ailleurs à me reprocher de la lui avoir avancée, de m'être privé, moi & les autres, de son secours pendant ce nombre d'années, (a) de m'être privé en lui

(a) Cette raison n'est bonne, peut-être, que pour le peuple, dont l'éducation est peu coûteuse, & la

d'une postérité qu'il auroit pu me laisser, dont tout homme est naturellement jaloux, & qui auroit pu être utile au public. Je veux que cette mort lui arrive dans un âge encore tendre; me reprocherai-je de ne l'avoir pas fait inoculer? On prend tant de précautions pour la Variole inoculée, j'en ai pris autant dès que j'ai soupçonné la maladie, & depuis qu'elle est déclarée (a) & si elle a résisté à tous mes soins, c'est parce qu'elle avoit un caractère de malignité. Mais je vois mourir l'enfant de mon voisin d'une fièvre maligne sans Variole, & je dis, il auroit pu en arriver autant au mien, quand même il auroit été inoculé.

Toutes ces raisons, quelque plausibles qu'elles soient, sont encore foibles auprès de celles que trouvera toujours en elle même la tendresse paternelle, pour la détourner de l'inoculation. Cette tendresse, dans un pere, quelque aveugle qu'elle soit pour l'empêcher de voir le bien de ses enfants,

eunesse très utile par les différens services auxquels on l'occupe suivant les besoins.

(a) Les mêmes précautions qui garantissent de la mort dans la Variole inoculée, en doivent garantir également dans la naturelle, ou bien la mort vient d'ailleurs que de la Variole.

en suppose un beaucoup plus précieux, non seulement pour ses enfants, mais même pour tout le monde: elle suppose que son cœur écoute la voix de la nature, qui lui fait craindre d'être la cause, quoique innocente, de sa mort prochaine, il craint moins pour une mort éloignée.

Cette tendresse, il est vrai, aveugle souvent sur le bien réel des enfants; pour le leur procurer, il vaudroit souvent mieux l'étouffer, & n'écouter que la raison. Elle fait craindre pour eux une mort prochaine presque sans aucune apparence, & mépriser une mort beaucoup plus certaine, mais qu'elle ne voit que dans le lointain. La raison dicte le contraire. Cependant cette tendresse, tout aveugle qu'elle est, suppose dans ceux qui l'ont, des qualités bien avantageuses, pour ceux à qui l'on est lié, soit par le sang, soit par l'amitié. On ne peut être possédé de cette foiblesse, sans être prêt à se sacrifier soi-même pour écarter le mal qu'on croit menacer de près ceux qui nous touchent. Ces sentiments sont le soutien des sociétés particulières, & par un enchaînement merveilleux, ils deviennent celui des plus grandes. Quand on ne les a pas, on n'aime que soi-même; quel bien

en peut-il résulter pour la société générale ? On voit des parents qui caressent sans cesse leurs enfants, qui ne peuvent rien refuser à leurs gentilles fantaisies.... justement, direz-vous, voilà cette tendresse aveugle, dont l'avantage que vous vantez, est la ruine du corps & de l'esprit des enfants. Vous vous trompez vous-même : bien loin de prendre cela pour de la tendresse, je soutiens qu'il n'y en a point du tout. Ils les caressent & leur accordent tout, pour des gentillesse qui amusent, & pour éviter des cris & des pleurs qui ennuyeroient. Si cette fausse amitié vient à les rendre malades, comme elle ne manque jamais, elle soutient son caractère : cette maladie ennuie, il faut chercher ailleurs des amusements, sous prétexte de se distraire du chagrin, on recommande à une garde malade d'en avoir bien soin, & l'on est tranquille. La véritable tendresse n'est pas cela : en même temps qu'elle veut former le cœur par des caresses, & des soins, & le rendre capable de les sentir & d'y répondre, elle est allarmée du danger qui suivroit de près certaines complaisances ; les pleurs pénètrent de douleur, mais la crainte du danger l'emporte, elle tient bon. C'est plus fort encore, si

l'efnant devient malade, ce qui arrive bien plus rarement : elle n'en confie le foin qu'à elle-même, les veilles, les peines, les défagrémens, s'il y en a pour ceux qui aiment, tout cela est compté pour rien. Voila ce que j'appelle tendrefse, & heureusement je fai qu'il y en a. (a) Faisons-en l'application à notre fujet : plus allarmée du danger présent, quoiqu'infiniment moindre, que de celui à venir, quoique beaucoup plus grand, elle s'oppose à l'inoculation. La raifon ne dicte pas cela, il est vrai, mais lorsqu'elle prend tout fon empire à cet égard, que la tendrefse [ne lui réfiste point, celle-ci est bien peu de chose, ou plutôt, elle n'est plus rien ; & je crois que c'est un plus grand mal. Nous fommes dans un fiecle, où le plus grand nombre raifonne beaucoup, mais on n'aime que foi, & lorsque cette exclusion va jusqu'à les enfans, c'est le comble du défordre de la nature & des sociétés.

Cela n'est pas si général qu'il ne

(a) On a soutenu qu'il n'y en avoit point. En étoit-on bien perfuadé ? J'en doute : on a voulu révolter la nature pour la faire rentrer en elle même quand elle est auffi corrompue, tout autre moyen devient inutile.

s'en trouve quelques-uns, que l'amour du bien public possède au point, que la voix de la nature, quelque forte qu'elle soit en eux, ne sauroit les empêcher de donner un exemple à tous les citoyens pour les animer de la même vertu. Le motif est toujours très-beau, & vraiment héroïque, quand même il n'en résulteroit pas autant d'avantages que leur amour patriotique leur en fait envisager.

Après toutes ces réflexions sur l'inoculation, après toutes les raisons de pratique & de théorie que j'ai données pour établir la véritable, la seule, & la meilleure méthode de traiter la Variole, il est évident que, quelque avantageuse qu'on suppose l'inoculation, cette méthode doit avoir sur elle la préférence. C'est de quoi les inoculateurs, même les plus zélés ne sauroient disconvenir, à moins de nier formellement les faits que j'ai avancés tant de moi que de bien d'autres praticiens; parce que l'avantage de l'inoculation n'est fondé que sur la manière ordinaire de traiter la Variole, qui en laisse perir beaucoup, mais elle n'en sauroit avoir aucun sur une méthode qui guérit autant de sujets d'une maladie qui leur arrive, que l'autre en guérit de la même maladie qu'elle leur procure.

Mais cette méthode doit avoir, à un autre égard, un avantage très considérable sur l'inoculation : c'est qu'elle peut, par son usage non interrompu, détourner enfin cette maladie si bien qu'on ne la voie plus paroître ; au lieu que l'inoculation ne peut que l'entretenir & la perpétuer. Qu'un certain nombre de familles, toute une ville ne suive exactement dans la Variole que la méthode que je suis, qu'on n'y admette que ceux dont les parens auront été traités de même, que leurs enfans le soient pareillement, après quelques générations on n'y verra plus de Variole. Qu'on rie, si l'on veut, de ma proposition ; on le peut, quant à la difficulté de l'exécution, mais, comme elle n'est pas impossible, si quelque curieux assez puissant, & assez ami de l'humanité, l'effectue un jour, je suis persuadé que le résultat sera conforme à mon assertion. Si la route que suit actuellement le levain variolique est l'ouvrage des hommes, comme il me semble l'avoir prouvé, une manœuvre opposée peut la lui faire changer ; & cela plus facilement, peut-être, qu'on ne pense ; parce que la nature tend toujours à reprendre la route qu'on lui a fait quitter. Quand on cesse d'allonger la tête aux enfans, en naissant, des macrocéphales dont

nous avons déjà parlé, quoiqu'on en vît naître encore pendant quelque tems avec de longues têtes, parce que la nature avoit été forcée de prendre cette forme organique, & qu'elle se transmettoit des peres aux enfans, cette forme diminua peu-à-peu, & celle qui est la plus naturelle reprit enfin le dessus. De même la route que le levain a été, & qu'il est encore forcé de prendre du côté de la peau, & la disposition de cet organe à le recevoir, peuvent diminuer peu-à-peu, & s'effacer enfin entièrement, quand on cessera de l'y faire aller & qu'on l'en détournera. Celui dans qui l'abord de ce levain à la peau aura commencé de diminuer, fera un enfant dont la peau aura moins de disposition à le recevoir, & les intestins en auront d'avantage. Aidant encore la nature dans ce dernier aux deux égards, l'enfant qui en naîtra sera encore mieux disposé, & bientôt la nature se trouvant dans son état primitif, le levain ne prendra plus d'autre route que celle des intestins, sans produire aucun trouble dans la machine, parce que ne passant qu'en très petite partie dans le sang, il n'aura ni la force d'y allumer aucun incendie, ni celle de pénétrer jusqu'à la peau, trouvant la

voie des intestins plus courte , plus ouverte , & plus disposée à lui donner passage.

Pour faciliter encore plus , & abrégér l'ouvrage de la nature , il m'est venu depuis peu en idée un moyen que je n'ai pas eu encore occasion de mettre en usage , mais que je propose à ceux qui se trouvent à même de le faire : ce seroit une autre façon d'inferer le ferment variolique étranger , favoir , de l'injecter dans les intestins avec une seringue. Il développeroit & mettroit en action celui qui est assoupi dans leur tissu , & qui trouvant plus de facilité à sortir par les mêmes pores par où le levain étranger s'est introduit , comme étant les mieux disposés par cette introduction , & les premiers qui se présenteroient après le développement , il ne se porteroit du tout point à la peau. Au reste , quand même cette façon ne réussiroit pas , je ne vois pas qu'elle fût moins sans danger que l'inoculation. Je me propose , lorsque je pourrai avoir du pus variolique , d'en faire l'épreuve sur un enfant qui n'aura pas eu la Variole , après l'avoir bien préparé , & s'il n'en arrive rien de fâcheux , comme je l'espere , je la réitérerai sur plusieurs autres , en observant

158 T R A I T E M E N T
tous les phénomènes qui en résulteront,
& je prendrai bien exactement leurs
noms, ceux de leurs parens, de leurs
professions, & de leurs paroisses, pour
qu'on puisse savoir dans la suite si cela
les aura garantis de la Variole.



 CHAPITRE XX.

DE LA ROUGEOLE.

LA Rougeole ne differe de la Variole que comme l'érysipele differe du phlegmon, deux maladies inflammatoires.

La cause humorale de l'une, plus grossiere, produit un engorgement plus considerable des vaisseaux capillaires, capable, avec le battement violent qu'il y excite, de briser leur tissu, dont les fragmens mêlés avec le sang & la lymphe épanchés, le tout parfaitement atténué, forment le pus.

Celle de l'autre, plus subtile, ne produit qu'un engorgement léger de ces mêmes vaisseaux cutanés, incapable d'aller plus loin qu'à la rougeur & la chaleur.

En faisant l'application à la rougeole de tout ce que j'ai dit de la Variole, on fera obligé de reconnoître que la cause materielle de l'une, & celle de l'autre, ont la même origine, & qu'elles ont souffert les mêmes vicissitudes pour produire deux maladies nouvelles, les répandre, & les perpétuer.

Le caractère différentiel de l'une & de l'autre cause se tire du caractère différentiel de l'une & de l'autre maladie. Les deux causes ayant nécessairement la même origine, il faut que cette humeur, qui pendant le séjour de l'enfant dans la matrice, s'est incorporée dans le tissu & les glandes du canal intestinal, ait une portion plus fine l'une que l'autre, toutes deux pourtant d'un caractère inflammatoire, sur-tout lorsqu'elles sont exaltées par le mouvement accéléré de la circulation.

L'une est mise en action tantôt plutôt, tantôt plus tard que l'autre, puisque la rougeole se déclare dans les uns avant, & dans les autres après la Variole. Si l'une de ces deux maladies ne se déclare pas dans tous les sujets, ou toujours avant, ou toujours après l'autre, cette variété ne peut venir que par quelque cause accidentelle, qui, ayant plus d'analogie tantôt avec l'un de ces deux levains, tantôt avec l'autre, met en action celui avec lequel elle en a plus, l'autre demeurant encore assoupi, jusqu'à ce qu'une autre cause analogue avec lui, vienne à son tour le mettre en action. Qu'on donne, si l'on veut, d'autres raisons de cette variété, cela ne fait rien au fonds du sujet, puisqu'il se trouve toujours prouvé que les deux

levains ont la même origine, le même foyer, & qu'ils ont été forcés de la même façon à produire des maladies qu'ils ne produisoient pas auparavant, quoiqu'ils existassent dans tous les hommes; qu'ils ont cela de commun de produire tous deux le même genre de maladie, c'est-à-dire, deux maladies inflammatoires, qui ne diffèrent entre elles que comme deux espèces, l'une phlegmoneuse & l'autre éresypélateuse.

Le traitement doit donc être le même pour ce que les deux maladies ont de semblable, & ne différer dans l'une & l'autre qu'en ce qu'elles ont de différent.

Le traitement véritablement curatif & auquel doit aboutir tout ce que l'on fait, consiste, ainsi que dans la Variole, à faire sortir du corps, par la voie la plus convenable & la plus naturelle, non seulement le levain de la rougeole, mais encore les autres humeurs corrompues qui en augmentent, ou plutôt, qui seules en font le danger.

Le traitement palliatif, ou celui qui a rapport aux symptômes, c'est de calmer le mouvement du sang, & l'irritation des solides, inséparables du seul levain rubiolique, & quelquefois de ranimer les forces abattues par quelque cause étrangère. Une rougeole ne doit être considérée que comme une

érétypele universelle, & ne doit pas être traitée autrement. Calmer les symptômes & détruire la cause, c'est là tout le but qu'on doit se proposer. En calmant on facilite la nature à agir par ses propres forces, les évacuans les lui augmentent en diminuant celles de l'ennemi. Le premier moyen tout seul est toujours insuffisant, puis qu'après des rougeoles même les plus bénignes, où l'on n'en a pas employé d'autres, il y a toujours un reste d'humeur contre naturelle qui nuirait au convalescent, si l'on n'avoit soin de l'évacuer, à combien plus forte raison, dans celles qui sont mauvaises, & qui ne le sont que parce que l'humeur morbifique abonde d'avantage, lui seroit-elle nuisible, si l'on attendoit de le faire dans la convalescence ?

Dans la Variole, la suppuration donne quelque apparence de fondement, ou, plutôt un prétexte, sans fondement, de craindre de détourner le levain de l'habitude du corps. Mais dans la rougeole il n'y en a aucun, rien ne peut faire prétexter la sortie de l'humeur par la peau, puisqu'il n'y a point de suppuration, & que les sueurs sont toujours, ou presque toujours symptomatiques. Il faut donc qu'elle se dissipe par d'autres voies. D'ailleurs il

n'y en a qu'une partie qui se porte à l'extérieur, l'autre, qui est souvent la plus considérable, est répandue sur les membranes internes : la bouche, le gosier, la trachée artère, les bronches, l'ésophage, l'estomac, tous les intestins sont tapissés des mêmes exanthèmes. Les symptômes le prouvent, l'ouverture des cadavres le confirme. Il faut que l'humeur qui les forme, se dissipe par d'autres voies que celle de la peau.

Dans les autres inflammations, & surtout dans les érysipeles, se propose-t-on d'autre but que la résolution ! & la résolution est-elle autre chose que le repompement dans le sang, de la matière qui fait l'engorgement inflammatoire, pour être portée dans quelque couloir excrétoire, & être évacuée, si l'on en excepte, peut-être, une petite portion qui sort par les pores de la partie enflammée ? *le serpement* (a) continu de l'érysipele, & *sa répartition* dans une partie distante de celle qu'elle a quittée, prouveroient, s'il étoit nécessaire, cette *résorption* de l'humeur inflammatoire, qui doit ou s'évacuer, ou se jeter sur quelque autre partie, ou, au défaut de l'un ou de l'autre dé-

(a) Je me sers de ces termes, pour n'en pas savoir d'autres aussi expressifs.

truire celle qu'elle occupe. Et comme l'inflammation dont il s'agit ne vient jamais à suppuration, & que, pour l'ordinaire, elle n'est accompagnée d'aucune transpiration un peu forte, & en même tems salutaire, il faut, lorsqu'elle se guérit, soit d'elle même, soit par les remedes, que cela soit toujours par résolution, c'est-à-dire, par repompement & évacuation. De façon que craindre ce repompement de la matiere dans le sang, c'est craindre ce que la nature est toujours obligée de faire pour se guérir.

Ce qui a pu donner lieu à cette crainte, c'est qu'on a vu quelquefois la rougeole disparoître, & le malade mourir. Mais l'on a pris l'effet pour la cause, ce qui arrive très-souvent à bien d'autres égards. La matiere trop abondante, ou d'un trop mauvais caractere, produit un embarras insurmontable, ou général de tous les capillaires, ou de quelque partie noble; les forces vitales se ralentissent, & ne pouffant plus assez le sang vers la circonférence, celui qui faisoit sur la peau, l'engorgement inflammatoire, & la rougeur, se retire; c'est la rougeole rentrée. Mais cela n'arrive que par ce désordre interne. Ce n'est pas parce que la rougeole rentre que le malade meurt; si cela étoit il n'en réchaperoit aucun,

puisqu'elle rentre, ou qu'elle se résout toujours; mais elle rentre (dans le cas qu'on en meurt) parce que la vie commence à s'éteindre. On voit même souvent dans les rougeoles ordinaires, de légers degrés de rétropulsion & d'expulsion sans aucun danger: lorsque, dans un redoublement, la fièvre est plus animée, que le sang est poussé avec plus de force à l'extérieur, la rougeole paroît beaucoup plus, & dans la rémission de la fièvre, elle paroît moins. Elle rentre donc alors en partie, pour reparoître plus vivement au retour d'un autre redoublement. Enfin elle diminue & rentre à mesure que la fièvre diminue, & disparoît entièrement avec elle. Elle paroît aussi plus ou moins, suivant que la peau est plus ou moins exposée à l'air froid qui la resserre, & répercute plus ou moins le sang qui forme les rougeurs. Mais dans ces vicissitudes le malade ne court aucun danger, tant que l'humeur n'embarasse pas assez la circulation pour porter atteinte à la vie. Tout ce qu'on observe dans ces changemens momentanés, c'est que la toux, le mal de gorge &c. fatiguent quelquefois d'avantage à proportion que les rougeurs externes diminuent, parce que c'est avec cette même proportion que l'inflammation rubiolique de la

gorge , & du poumon augmente ou diminue , jusqu'à ce que l'humeur soit entièrement détruite , ou évacuée. Que si l'évacuation ne peut pas s'en faire , ces inflammations internes augmentent au point de faire bientôt périr le malade. Ou , si elles ne sont pas assez considérables pour cela , elles le sont toujours assez pour laisser sur la poitrine , l'estomac , ou les intestins , des impressions qui ont beaucoup de peine à s'effacer , & qui souvent font périr peu-à-peu le malade dans la consommation , soit par une phthisie pulmonaire , soit par une dysenterie , ou une diarrhée colliquative que rien ne peut arrêter. Or il ne faut pas s'étonner que cela arrive si souvent , puisque , pour l'ordinaire , non seulement on ne favorise pas la sortie par les couloirs qui lui sont destinés , mais même on force sa marche du côté par où elle ne peut pas sortir , du côté de la peau. Ce n'est donc pas parce que la rougeole rentre qu'on meurt , mais parce que la matiere rubiolique , ne pouvant s'évacuer , s'arrête dans le corps , & y cause des engorgemens inflammatoires mortels.

Il m'est arrivé plusieurs fois qu'ayant fait saigner un enfant dans le plus fort d'une rougeole très vive , dont il étoit tout couvert , elle disparoissoit entiere-

ment immédiatement après la saignée, & un quart d'heure après, lorsque la circulation avoit repris son cours, elle reparoïssoit, mais avec une diminution des trois quarts de ce qu'elle étoit auparavant. Le malade, bien loin de s'en trouver plus mal, s'en trouvoit mieux. Le lendemain un léger vomitif la faisoit disparoître entièrement, & le malade étoit parfaitement guéri. Souvent il en arrive autant aux érétypeles; cette maladie ne doit pas être considérée, ni traitée autrement.

Que si, malgré toutes ces raisons, on doutoit encore de l'existence d'une cause humorale qui dût être évacuée, & qu'on voulût soutenir qu'il suffit, pour la résolution, de dégager les conduits par les saignées, les delayans, les calmans, en un mot, par-tout ce qui est capable de rendre à la circulation toute sa liberté; je dis que, sans négliger aucun de ces secours, les évacuans par haut & par bas, sont ceux qui produisent cet effet le plus efficacement, & sans lesquels tous les autres ne peuvent le faire que très imparfaitement, même dans les rougeoles les plus simples; & que la meilleure preuve que j'en puisse donner, après ces raisons, est l'expérience, contre laquelle au-

cun raisonnement ne prévaudra jamais.

J'ai traité tous mes malades par les saignées, les calmans, les délayans, & tout ce qui peut remplir les indications fournies par les symptômes, comme absolument nécessaires, non-seulement pour en calmer la violence, mais encore pour la réussite des évacuans, que j'employois en même tems comme absolument nécessaires aussi, & les seuls proprement curatifs ou destructifs de la cause matérielle. Et cela depuis le commencement de la maladie, ou du moment que je voyois le malade, jusqu'à la fin sans interruption, laissant un jour entre les purgatifs, pris toujours dans la classe des minoratifs, & toujours précédés d'un léger vomitif, auquel j'avois préparé le malade par la saignée, lorsqu'elle avoit lieu.

J'aurois trop à faire de rapporter les observations sans nombre que j'ai faites, & qui confirment cette méthode comme l'unique qui convienne, puisque, d'une infinité de malades, je n'en ai vu périr aucun, soit que la maladie fût de la plus mauvaise espece, soit qu'elle fût de la plus bénigne. J'en ai vu presque autant de l'une que de l'autre. J'avois déjà fait beaucoup d'observations en 1758. Lorsque je les fis insérer dans
le

le journal de Médecine (a) M. de Sauvages en fait mention, & dit qu'il avoit déjà employé avec succès la même méthode dans les rougeoles vermineuses. Ainsi il semble la restreindre à cette espece; mais elle est si fréquente que, n'y ayant presque que les rougeoles les plus bénignes qui n'en soient pas, la méthode deviendrait par là presque générale.

Il s'en trouve cependant où, quoiqu'il n'y ait point de vers, les levains, soit rubiolique, soit étrangers, augmentent & multiplient si fort les engorgemens inflammatoires, tant internes

(a) T. VIII. p. 338. où l'on peut les voir. Mais on y verra en même tems, qu'il s'en falloit bien que j'eusse de la Variole les mêmes idées que j'ai eu depuis. Ce sont mes observations sur la rougeole qui ont commencé de me faire appercevoir que la Variole pourroit bien aussi exiger un autre traitement que celui qu'on employoit. Si la rougeole, qui de sa nature ne suppure point, m'a fait penser qu'elle ne peut se dissiper que par résolution, elle m'a conduit aussi à penser que la Variole, quoique propre de sa nature à la suppuration, peut se terminer par résolution, ainsi qu'on le voit souvent arriver à d'autres inflammations phlegmoneuses. Que ce n'est pas par le défaut de suppuration qu'elle devient dangereuse, mais par la rétention dans le sang de l'humeur variolique, & son dépôt sur quelque partie interne. L'expérience m'a confirmé dans cette idée, & c'est sur elle que j'ai fondé ensuite tous les raisonnemens que j'ai exposés.

H

qu'externes, que le malade courroit de grands dangers, si ces engorgemens, n'étoient pas levés, en dépouillant le sang, par évacuation, de l'humeur qui le rend propre à les former. Les mêmes raisons qui déterminent à le faire dans les rougeoles vermineuses, y engagent également dans celles, qui, sans l'être, ne laissent pas d'avoir des symptômes fâcheux; puisque, s'il est nécessaire d'évacuer la corruption vermineuse, il ne l'est pas moins d'évacuer celle qui, pour ne l'être pas, n'est pas moins funeste. Bien entendu toujours (je ne saurois trop le répéter) que les saignées, les calmans, les délayans, les bechiques adoucissans, & quelquefois les rafraichissans proprement dits, doivent, suivant le besoin, concourir à rendre plus douce, & plus paisible l'action des remedes évacuans, & à faciliter leur effet.

Que si, dans les rougeoles bénignes, cette méthode n'est pas absolument indispensable, elle est toujours très-sûre. Le levain de la rougeole, quelque léger qu'il soit, ne doit pas rester dans le sang, & veut toujours être évacué, & la voie des intestins est celle qui lui convient le mieux. De façon que tant qu'il est dans le sang, il continue ses

effers, soit en prolongeant la rougeole externe, soit en laissant, après qu'elle a disparu, des symptômes dépendans d'une rougeole interne. C'est ce qui fait que dans la méthode vulgaire, on purge immédiatement après la rougeole, pour enlever ces symptômes, suite ordinaire de la maladie. Mais si on l'avoit fait pendant son cours, non-seulement on l'auroit abrégé, mais on auroit encore prévenu ces suites, & l'on n'auroit pas besoin de le faire après, lorsque souvent l'humeur s'est si bien fixée qu'on a bien de la peine à l'arracher. La rougeole n'a point de terme fixe, lorsqu'elle n'est pas assez compliquée avec une fièvre putride ou maligne, pour que celle-ci lui prête son type. Les remèdes abrègent extrêmement, & visiblement son cours. J'ai vu plusieurs fois que, dès que le levain avoit pu sortir par les premiers remèdes, la rougeole disparoissoit avec la fièvre. Quelquefois elle ne paroissoit pas vingt-quatre heures. Morton rapporte une observation où la rougeole ne parut point du tout, quoi qu'il fût bien assuré que la fièvre étoit rubiolique par tous les symptômes, & par les autres circonstances. (a) Ce qui doit être at-

(a) hist. 7.

tribué à la diarrhée qui l'accompagnoit,
plutôt qu'à tout autre cause ; quoique
l'auteur n'eût garde de le soupçonner,
puisqu'il fit tous ses efforts pour l'arrêter.





DISCOURS
AUX HOMMES
SUR LEUR SANTÉ*.

*Où l'on fait voir quelle est la véritable
idée qu'on doit se faire des émétiques,
& des purgatifs.*

J'AI fait voir l'utilité, ou plutôt la nécessité des émétiques & des purgatifs pour guérir deux maladies, dans lesquelles on les croyoit très nuisibles; & que, s'il y a quelque moyen d'effectuer ce dont Boerhaave n'a fait que concevoir la possibilité, de prévenir ces maladies, & d'en préserver les hommes, il ne peut se trouver que dans l'usage de ces remèdes.

Un discours sur leur maniere d'agir;

* Quoique presque tout ce discours semble n'être à la portée que de ceux qui ont quelques connoissances de la Médecine, je l'adresse pourtant aux hommes en général; 1°. parce qu'il s'agit de ce qui les intéresse le plus, 2°. parce qu'aujourd'hui voulant presque tous être médecins, ils m'assurent par là qu'ils sont en état de l'entendre.

H 3

leur effet, & leur administration dans les autres maladies, m'a paru une suite naturelle de ce traité, & d'autant plus nécessaire qu'il y a des gens qui semblent vouloir les bannir de l'usage de la Médecine.

La répugnance qu'on a naturellement pour ces remèdes fait chercher toutes sortes de prétextes pour les éluder dans les maladies mêmes où le besoin en est évident. Un Médecin est toujours bien venu, quand il flatte un malade de lui épargner ce désagrément, & qu'il reçoit, ou qu'il va même jusqu'à donner des raisons pour appuyer cette répugnance. Si l'on traitoit les hommes comme des enfants, qu'on ne les flattât que pour mieux venir à bout d'obtenir d'eux quelque chose qui leur coûte, pour le bien qui leur en doit revenir, en un mot, qu'on les trompât pour les guérir, ce seroit une supercherie louable; mais c'est le contraire. Les tromper pour leur bien, est trop pénible pour quiconque n'a pas cet ingénieux talent; les tromper à leur préjudice, est très facile, puisqu'ils vous y invitent sans cesse, qu'ils y attachent même pour prix, leurs bonnes grâces, leurs reconnoissances, leurs générosités; mais il n'est pas dans mon caractère ennemi du mensonge, & peu intéressé. Je ne puis

donc ni l'un ni l'autre, mais j'ai la force de leur dire la vérité, dans la seule vue de les détromper; je doute que bien des gens veuillent l'entendre.

Si un Médecin s'est acquis, peut-être, sans s'y attendre, quelque réputation, pour avoir guéri, sans leur secours, quelques maladies d'imagination, d'ennui, d'oïveté, d'épuisement &c. par le moyen de quelque stratagème, d'un amusement de nouvelle invention, de quelque exercice singulier, de la bonne nourriture bien ménagée, cela a pu suffire pour le faire passer pour un Médecin qui guérissoit sans remèdes, ou presque sans remèdes, & pour lui faire saisir une occasion aussi favorable de se donner pour tel qu'on vouloit bien le prendre; Une médecine d'autant plus lucrative pour les Médecins, qu'elle est attrayante pour les malades, quoique bornée à un bien petit nombre de cas particuliers, n'a pu manquer de trouver, dans les uns & les autres, bien des partisans, les premiers assez peu sincères pour la donner comme générale, les autres assez crédules pour la recevoir comme telle. On bâtit pour cela d'espèces de systèmes sur des raisons spécieuses, & d'autant plus imposantes

qu'elles sont plus conformes au penchant des hommes. L'expérience a beau les démentir continuellement, on en trouve encore pour démentir l'expérience même. Et quand à la fin, le fistême en défaut, on en veut venir aux remedes, il n'en est plus tems, parce que le mal a fait trop de progrès, & l'on fait servir alors à en prouver l'inutilité, ce qui doit le mieux en faire voir la nécessité & les avantages.

On n'entend plus parler que d'irritabilité, de sensibilité, de tension, d'éretisme, de crispation, comme causes de maladies. On trouve tout cela partout; à peine en sauveroit-on la paralysie, (a) l'hydropisie, l'anasarque &c. En effet il doit y avoir une espece de tension dans les fibres des tuyaux obstrués, ou comprimés. Il semble qu'on veuille faire passer cette doctrine pour nouvelle. L'excès où on la porte, est nouveau, mais la doctrine bien entendue est aussi ancienne que la Médecine.

(a) Je me souviens qu'un Médecin voyant, il y a quelques années, un malade qui avoit le visage tourné d'un côté, disoit que les muscles de ce côté trop tendus tiroient à eux ceux du côté opposé, & qu'il falloit les relâcher. Sans doute qu'il étoit un de ceux qui ne voyent partout que tension. Le relâchement paralytique des muscles antagonistes étoit évident.

(a) On a toujours balancé les indications qu'elle peut fournir, dans tous les cas, avec celles que présentent les causes humorales. On a toujours eu égard, & l'on a toujours recommandé de faire une attention particulière à la sensibilité, à l'irritabilité, à la tension, à l'éréthisme des solides; soit que cet état fût naturel ou de tempérament, soit qu'il fût l'effet de la maladie présente trop aigue, ardente, inflammatoire, douloureuse, pour faire le choix des remèdes, pour ne les employer

(a) On n'avoit pas fait, peut-être, des expériences & des découvertes particulières sur cette matière; mais par une expérience journalière on n'en connoissoit pas moins l'importance dans la pratique. Les aphorismes d'Hipocrate qui regardent la purgation, & que nous aurons lieu de rapporter, en sont une preuve: dans l'un il avertit qu'il faut préparer les corps avant de les vider; dans l'autre, que l'humeur doit-être préparée par la nature, ou disposée par elle même à sortir. Pourquoi toutes ces précautions qu'il recommande avec tant de soin, si ce n'est pour éviter la trop grande irritation, & le désordre qui en naîtroit dans toute la machine? Galien, dans ses commentaires, fait observer que les purgatifs ne remédient pas immédiatement à la chaleur fébrile, & que ce n'est qu'autant qu'ils enlèvent la cause qui la produit. C'est comme s'il disoit qu'ils ne remédient pas immédiatement à l'irritation, à l'éréthisme &c. Mais que c'est en enlevant la cause humorale qui les produit. Tout cela suppose qu'il faut avoir beaucoup d'égard à l'irritabilité, & tout cela suppose en même tems une cause humorale qu'il est indispensable d'évacuer. Tous les Médecins, qui les ont suivis jusqu'à nous, ont pensé de même.

que dans le tems le plus calme , après l'avoir amené par les moyens convenables. Aujourd'huy c'est pour les exclure tout-à-fait.

Cela joint à je ne sai combien d'autres préjugés , qui , de quelques raisons qu'on les colore , n'ont leur source véritable , & primitive que dans la répugnance qu'on a pour ces remedes , & le désagrément qu'ils causent , nous engage à essayer de détruire ces raisons , pour laisser , au moins , les préjugés à découvert.

Pour cela nous nous proposons de faire voir 1°. que les remedes qui vuident les premieres voyes , sont indispensables dans presque toutes les maladies , & quelles sont les régles qu'on doit suivre pour les bien administrer. 2°. Que ces mêmes remedes administrés suivant ces regles n'ont rien de pernicieux. Ce sont les deux parties principales de ce discours.

P R E M I E R E P A R T I E.

Pour développer l'objet de cette premiere partie , il s'agit 1°. d'établir que dans toutes les maladies , dans celles mêmes où l'irritation semble dominer , il y a une cause humorale qui demande d'être évacuée. 2°. Quelles sont les pré-

parations qu'elle doit subir auparavant, & les conditions qui doivent accompagner l'évacuation. 3°. Que la marche que tient la nature dans les maladies qu'elle guérit, nous montre ce que nous devons faire pour lui aider dans celles qu'elle ne pourroit surmonter, ou qu'elle ne surmonteroit qu'avec peine. 4°. Nous finirons par un examen particulier des crises & des jours critiques.

I.

L'irritation, dans les maladies, n'est presque jamais la seule chose qui doit fixer notre attention. Il y a une cause humorale qui porte aux solides cette irritation. Cette cause humorale, dès qu'on a pu en émousser l'acrimonie jusqu'à un certain point, doit être évacuée. Quelle en est la source principale. Et comment en général elle produit les maladies. Tout autant de propositions qu'il s'agit, dans cet article, de développer & d'éclaircir.

Je commence par demander si l'on conçoit comment l'évétisme, comme cause de maladie, est produit lui même, ou en entier dans ceux dont les solides avoient la souplesse qu'ils doivent avoir naturellement, ou augmenté dans ceux, dont les fibres avoient déjà un degré de

tenfion de plus qu'il ne faut; comment, dis-je, tout cela s'opère autrement que par une caufe humorale, qui par fon acrimonie irrite les fibres, & les vaiffeaux, ou par fon acidité épaiſſit les fluides, & les rend moins propres à circuler, ou par fon alkaleſcence les rareſie trop, ſoit qu'elle agiſſe par chacune de ces qualités ſéparément, ſoit tout à la fois par leur complication.

Cela eſt vrai, dira-t-on peut-être, mais cette caufe humorale eſt un éther, une matiere ſubtile, qui ne s'attaque qu'au genre nerveux, en trouble le mouvement, & le défordre ſe répand dans toute la machine. Qu'y a-t il autre choſe à faire, ſinon de l'éteindre dans beaucoup d'humidité, ou de lui donner une enveloppe onctueuſe qui l'embarraſſe, & lui ôte ſon activité, & d'humecter les fibres pour les rendre plus ſouples & moins ſenſibles? Il eſt dommage que les maladies n'obéiſſent pas auſſi bien à la pratique, qu'à l'imagination: la premiere nous apprend qu'il eſt très-ſouvent néceſſaire de calmer, qu'il ſuffit rarement, & que, pour l'ordinaire, ce n'eſt qu'une préparation pour faciliter la réuſſite des remedes évacuans, preſque toujours indiſpenſables pour la guérifon radicale.

Quand on accorderoit qu'une ma-

tiere subtile est la cause primitive de presque toutes les maladies, & que la corruption qui s'y trouve n'est que l'effet de cette premiere cause, qui, en irritant le genre nerveux, accelere & trouble le mouvement des solides & des fluides, & produit dans ceux-ci une effervescence capable d'en pervertir la qualite; il ne seroit pas moins vrai que cette corruption devient à son tour la cause d'une infinite de symptomes dangereux, & souvent mortels, & qu'il est très-à propos, ou plutôt indispensable d'en depouiller le sang. Mais on a des raisons très fortes de croire que la premiere cause qui bouleverse & trouble les mouvemens & les fonctions de la machine, n'est pas si subtile: on voit tous les jours des personnes qui se plaignent depuis quelque tems, de langueur, de pesanteur, de lassitude, de degout, de mauvais renvois à la bouche; on n'observe point encore d'érétisme, d'irritation, de tension, dans les solides, il n'y a point d'augmentation de mouvement, ni d'effervescence dans les fluides. On vuide ces gens là, ils rendent abondamment des matieres corrompues, & ils reprennent leur santé précédente. La plupart, dans le même cas, négligent de faire des remedes par une répugnance qui est fort

naturelle, & qui est augmentée & rendue invincible par les conseils de ne point faire de remèdes de précaution, comme si alors ils n'étoient pas, pour le moins, autant de nécessité pour le mal présent, que de prévoyance pour celui dont on est menacé. Il ne tarde pas d'arriver : une fièvre se déclare avec les symptômes les plus effrayans, & c'est alors que joue son grand rôle l'épouvanement avec toute sa suite : les spasmes, les mouvemens convulsifs, les tensions douloureuses, l'orgasme, la fermentation des humeurs, les engorgemens, les inflammations, le trouble, le désordre enfin de toute la machine. Il faut travailler sans relâche à calmer ces orages. Ici je vois la nature irritée livrer des combats violens, capables de l'épuiser bientôt, il faut moderer sa fureur ; là je la vois presque dans l'inaction, ses forces ne sont qu'enchaînées, il ne faut que la dégager un peu pour la voir dans toute son activité. Cependant elle me montre les efforts qu'elle fait, & les moyens qu'elle emploie pour se délivrer de l'ennemi, afin que je la seconde. Je vois des efforts pour vomir, des diarrhées, des dysenteries, & pour l'ordinaire, malheur à ceux dans qui elle ne dit rien de tout cela, dans qui elle ne se prête point. Il est

vrai que c'est l'effet de l'acrimonie & de l'effervescence des humeurs, qui, par là, deviennent elles mêmes vomitives, & cathartiques, mais ce n'est pas moins une preuve de leur existence dans les premières voyes, ce n'est pas moins une preuve qu'étant nuisibles, elles doivent être évacuées. Tout ce que cela indique de plus, c'est qu'il faut en émousser l'acrimonie, en abattre l'effervescence; mais si l'on s'en tenoit là, devenues à la fin incapables d'exciter aucune évacuation, elles se porteroient dans quelque viscere, s'y accumuleroient, gorgeroient ses conduits, & la circulation arrêtée produiroit la mort. Il n'y a rien de tout cela que l'expérience ne confirme trop souvent. Peut-on dire qu'il n'y ait pas une cause humorale semblable à celle de ceux qui ont fait des remèdes avant que la maladie se déclarât, & qui l'ont prévenue? c'est donc une humeur grossière comme celle des premiers, qui n'a produit l'irritation & l'érétisme que lorsqu'elle a été mise en action, & en effervescence, & qui n'en seroit pas venu là, si elle avoit été évacuée plutôt. Si la comparaison de ces deux sortes de personnes ne se présente à faire que rarement, peut-être, ne prouveroit-elle pas beaucoup, mais on observe jour-

nellement ces deux cas. On peut même affurer qu'il ne se déclare point de maladies sérieuses, sans qu'elles aient été annoncées par des situations semblables qui dénotoient la présence d'une telle cause. (a) Il est vrai encore que cette corruption, en commençant de jouer son rôle tragique, commence en même tems, & continue ensuite de corrompre toute la masse du sang, mais il n'est pas moins vrai qu'il faut que toute cette corruption sorte du corps.

Dans toutes les maladies, sur-tout fébriles, la nature travaille à se délivrer de ce qui s'oppose à son cours. (b) Sans entrer dans des estimations particulières des efforts qu'elle fait, ou de l'action des solides sur les fluides, parce que ce n'est pas le lieu, que d'ailleurs tout le monde ne s'accorde pas sur ces sortes d'estimations, que dans chaque cas particulier on ne peut pas les faire exactement, & qu'enfin elles n'y sont pas nécessaires; il suffit de poser ces efforts pour principe général, principe

(a) Est autem & præcognitio antequàm ægrotent.
Hipp. de vict. rat.

(b) Dicitur ratio... morbum, quantumlibet ejus causæ humano corpori adversentur, nihil esse aliud quàm naturæ conamen, materiæ morbificæ exterminationem, in ægri salutem omni ope molientis,
Sydenh.

que personne ne conteste , & d'en tirer des conséquences qui s'accordent avec la pratique.

Dans ce travail , tantôt accablées sous les forces de l'ennemi les fiennes languissent , il faut les ranimer ; tantôt trop augmentées , trop accélérées , trop irritées , elles s'épuiseroient bientôt , il faut les modérer pour les lui ménager. Mais la fin ultérieure où tout cela doit aboutir , & qui est celle de la nature , c'est de détruire la cause contre laquelle elle combat. Ainsi , lorsqu'on a lieu de craindre , ce qui arrive presque toujours , ou qu'elle ne succombe dans ce combat , ou qu'elle n'en sorte extrêmement maltraitée , il faut , suivant Hippocrate , Galien , &c. que tout Médecin soit le ministre , & l'imitateur de la nature. Son ministre , en modérant ses forces , si elles sont fougueuses au point de se détruire elles-mêmes ; en lui en prêtant si elle n'en a pas assez ; en suspendant , enchaînant , énervant celles de l'ennemi ; son imitateur , en lui facilitant les moyens qu'on lui voit employer lorsqu'elle agit toute seule.

Observons donc une de ces maladies guéries par les seules forces de la nature , & voyons par quels moyens : ce n'est jamais que par des évacuations

qu'elle sort victorieuse du combat. Au commencement, lorsque l'humeur est encore trop abondante & trop grossiere, c'est par des vomissements, & des diarrhées; & lorsqu'elle a diminué de volume, elle se décharge souvent par les urines, ou bien devenant encore plus déliée, & laissant par là leur liberté aux plus petits conduits, elle se donne jour par des sueurs qui finissent la maladie. Le malade se trouve alors dans un état d'épuisement, on pourroit presque dire, d'anéantissement. Mais malgré cet état, il se sent dans un calme, dans un bien être qu'il goûte avec plaisir. D'où vient cet excès de foiblesse douce & tranquille? c'est qu'il s'est fait dans la machine un vuide étonnant, qui laisse les vaisseaux flasques & exténués, mais dans lesquels rien ne s'oppose plus au cours libre & paisible du peu de liquide qui y reste; le sang, ci-devant tout corrompu, s'est régénéré, & il est réduit à une très petite quantité, mais de très-bonne qualité; ce n'est plus que comme un peu de sève vivifiante qui va bientôt se reproduire, pourvu qu'on sache lui ménager ce qui doit servir à sa reproduction. C'est une jeune plante, qui au sortir d'un hyver rigoureux ne donne presque aucun signe de vie, mais le soleil du printems vivifie le peu de

fève qui restoit dans ses tuyaux, ceux-ci se prêtent à une nouvelle qu'il y pousse par sa douce chaleur, la plante se ranime, croît, & devient plus forte qu'elle n'étoit même avant l'hiver.

Dans ce cas de maladie guérie par la seule nature, quelqu'un diroit, peut-être, que cet épuisement vient de ce que, abandonnée à elle même, elle a trop souffert; & si un autre sujet, après une maladie semblable, pendant laquelle il a fait tous les remèdes nécessaires, les mieux indiqués, & le plus à propos qu'il a été possible aux lumières & à la prudence d'un Médecin, se trouve dans le même épuisement, bien des gens ne manquent pas de dire que c'est pour en avoir trop fait. Ni l'un ni l'autre n'y ont aucune part; c'est un effet nécessaire de la maladie. Il est pourtant vrai de dire, & nous aurons lieu de le mieux éclaircir, dans la suite, que, le reste étant égal, celui qui sort d'une maladie guérie par le moyen de remèdes, que je suppose avoir été administrés à propos, doit être moins épuisé que celui qui a été guéri par les seuls efforts de la nature. Voici ma raison: les ressorts s'usent, dans une maladie, à proportion de son plus de violence, ou de son plus de durée, parce qu'ils sont obligés à des

efforts, à des travaux ou plus violens, ou plus longs. Or si l'on réussit à en calmer la violence, ou à en abrégier le cours, il est clair que les organes s'usent moins, & que les fluides souffrent un moindre déchet. Et quand je dis que deux personnes, sortant de maladie, l'une par la seule nature, l'autre par la nature secourue, se trouvent dans le même état, parce que dans l'une & dans l'autre la nature a eu les mêmes travaux à soutenir, je ne veux pas dire que c'eût été de même, si les deux sujets eussent été dans le même cas, si dans l'un & dans l'autre la nature eût été ou abandonnée, ou secourue. La différence des circonstances a fait leur similitude, & si les circonstances des moyens avoient été les mêmes, le résultat auroit été différent. La nature abandonnée étoit plus forte absolument, mais elle avoit plus de travaux à soutenir, l'autre plus foible en avoit moins. Ainsi les forces de l'une & de l'autre sont devenues égales proportionnellement à leurs travaux respectifs. De façon que, si l'une & l'autre nature eussent été secourues, l'une eût beaucoup moins souffert que l'autre, & eût été moins affoiblie par la maladie; & si l'une & l'autre eussent été abandonnées, la plus foible auroit beau-

coup plus souffert , non - seulement , qu'elle n'a fait , mais encore relativement à l'autre , elle auroit été plus affoiblie , ou elle auroit succombé.

Il y a donc toujours dans les maladies une cause humorale qui demande d'être expulsée pour leur guérison , pour celles mêmes que la nature procure toute seule (a) & lorsque nous tâchons de la délivrer de cette humeur , nous ne faisons qu'imiter les procédés qu'elle tient quand elle agit toute seule , dans la vue de diminuer , & d'abrégér ses travaux pour qu'elle n'y succombe pas.

Voyons en peu de mots d'où provient cette cause humorale , & en général comment elle produit les maladies.

Le corps humain , dans un mouvement continuel , soit local , soit intestin , est constitué de façon qu'il a besoin sans cesse d'alimens , quand ce ne seroit que pour réparer les pertes que , dans ce mouvement non interrompu , il est nécessairement obligé de faire. Mais tout ce qui y entre n'est pas propre à cette réparation. Ses veines lactées n'é-

(a) Morbi omnes hominibus ex bile & pituitâ oriuntur. *Hippocr. de affect.*

Causa autem morbifica multiplex est.... præcipua tamen , & magis ordinaria est humor , quia morbi ab humoribus multò frequentius quàm ab aliis causis producuntur. *River.*

tant pas à son extérieur comme celles des plantes , c'est dans son intérieur que se fait le triage de ce qui doit servir à sa nutrition , d'avec ce qui lui est inutile , & même nuisible , & qui doit ressortir. Mais , pour peu qu'il y séjourne , il se corrompt-bientôt , puisque rien ne contribue tant à la putréfaction des parties végétales , & sur-tout animales , que leur séjour dans un lieu chaud , & humide , & il en fait un cloaque d'une très grande étendue , de toute celle du conduit intestinal qui a sept fois la longueur du sujet. Mais quand même ce tout excrémentiel n'y feroit pas un séjour trop long , il en laisse toujours une portion qui , quelque petite qu'elle soit à chaque fois , forme , au bout d'un certain tems plus ou moins long , un amas assez considérable. Dans l'un & l'autre cas , la corruption s'imbibe dans les glandes intestinales , & mézenteriques , dans les vaisseaux lactés , passe dans le sang avec le chyle qu'il corrompt , le sang n'a pas d'autre matiere pour se réparer , le voilà corrompu lui-même. Il est vrai qu'il y a certaines conditions , comme le choix d'alimens convenables , pris seulement dans la quantité requise , un exercice suffisant , &c. qui peuvent prévenir la formation & le séjour de ces matieres nuisibles.

Mais qui sont ceux dans qui se trouvent toutes ces conditions? Outre ce premier triage du bon d'avec le mauvais, qui se fait dans les intestins, il se fait une autre sécrétion dans les voyes mêmes de la circulation: le déchet qu'ont souffert les fluides & les solides, & qui doit être réparé, doit sortir du corps par des couloirs qui lui sont destinés, non seulement comme inutile, mais plutôt comme nuisible, soit par une plénitude trop grande qui gêneroit la circulation, & toutes les fonctions, soit par une qualité acrimonieuse ou autre. Nos boissons, après avoir fourni au sang de quoi entretenir sa fluidité, lui servent de lessive pour entraîner, sous forme d'urine, de sueur ou de transpiration, toutes ces matieres devenues étrangères. Que s'il arrive que ces excrétiens soient supprimées ou en tout ou en partie, par quelque cause que ce soit, dont la plus ordinaire est l'air pour celle de la peau, ces matieres, s'arrêtant & s'accumulant dans les voyes de la circulation, outre bien des maux qu'elles y produisent immédiatement, obligées de se porter vers le couloir des intestins, vicent les sucs gastrique, & intestinal, engourdissent ou irritent les organes de la digestion, & rendent les uns & les

autres incapables de servir à la fonction à laquelle ils sont destinés. Autre source de corruption dans les premières voyes, qui devient à son tour, la source féconde d'une infinité de dérangemens dans l'économie animale. (a) Il est vrai qu'il y a des causes externes qui semblent pervertir & infecter subitement nos humeurs, mais leur action suppose une corruption préexistante qui ne peut venir que de la source que nous indiquons. (b)

Dans le nombre infini de dérangemens auxquels la machine est sujette, fixons-nous à quelque genre primitif d'où ils découlent : comme la santé, qui consiste dans un parfait exercice des fonctions, n'est conçue dépendre

(a) Nulla in universo corpore pars tam fertiles morborum fomites & materias fovet, quam canalis ille nervoso-membranaceus, qui ventriculi & intestinorum nomine venit. *Hoffm. de causat. morbif. sede.*

Febris ab humoribus crudis, tenacibus, viscidis, biliosis, pituitosis, plus minusve acris . . . *ventriculo & intestinis, ubi potissimum nidulantur, cum chylo per vias chyloferas in sanguinem delatis. Heister.*

(b) Agens enim solum cum pervenit, & patienti non est præparatio, non accidunt actio & passio. Et præparatio ad illud in quo sumus de passione est ut sint plena humoribus malis. Nam munda non forsitan patiuntur ex illo, & corpora debilia iterum patientia sunt ex eâ. *Avicen.*

que

que de la libre circulation des liqueurs, par contraire les fonctions ne sont troublées, dérangées, le corps n'est malade, ou dans son tout, ou dans quelqu'une de ses parties, que lorsque la circulation n'a pas la liberté requise pour l'exercice aisé & constant des fonctions.

Ce qui est capable de déranger la circulation peut provenir immédiatement des solides ainsi que des fluides : le trop de résistance de la part de ceux-ci, & l'irritation que souffrent les autres sont les deux causes principales, générales, & immédiates qui produisent les maladies.

La résistance de la part des fluides ne peut exister sans produire une sorte d'irritation, c'est-à-dire, sans tendre & tirailler les tuniques des vaisseaux, soit que le mouvement de circulation en soit accéléré, soit même qu'il en arrive un ralentissement. Mais l'irritation des solides peut se trouver sans trop de résistance des fluides. Et elle est ou humorale ou non humorale ; c'est-à-dire, ou dépendante de l'acrimonie des liqueurs, ou d'un stimulus inhérent aux solides seulement. Cette dernière est extrêmement rare, & ne se rencontre, pour l'ordinaire toute seule, pour troubler l'économie animale, que

dans le cas de blessures de nerfs, de tendons, ou d'autres douleurs violentes produites par quelque cause externe. Ainsi l'irritation des solides, qui se rencontre plus ou moins dans les maladies, ne doit être considérée que comme dépendante des fluides qui péchent ou par leur quantité ou par leur qualité.

Ces deux causes varient à l'infini, & produisent, dans les maladies, autant de variations auxquelles on doit avoir égard dans le traitement, pour en arrêter ou en réparer le désordre. Mais il faut toujours remonter aux deux sources générales qui marchent, pour l'ordinaire, ensemble, & qui dominant plus ou moins l'une sur l'autre.

Lorsqu'il n'y a que l'irritation humorale, il ne s'agit sûrement que d'en émousser le *stimulus* en le noyant, pour ainsi dire, dans des délayans, en l'enveloppant dans des incraffans, &c. Et de diminuer la sensibilité des solides par des relâchans, des narcotiques, des saignées, &c. Mais ce cas est si rare que ces secours ne suffisent presque jamais pour détruire une cause irritante, interne, lors même qu'elle semble le plus indépendante de la corruption générale des humeurs, & d'un levain qui l'entretienne, existant dans les pre-

mieres voyes. J'ai fait grand nombre d'observations qui m'autorisent à avancer cette proposition. Il suffira d'en rapporter deux.

Au mois d'Octobre 1753. Mr. J. de la C. âgé alors d'environ 60 ans, avoit une douleur qui lui tenoit tout le bras depuis l'épaule jusqu'à la main, & qui étoit si vive que le moindre mouvement qu'il essayoit de ce bras, lui donnoit presque des syncopes. Il n'y avoit ni rougeur, ni élévation, ni engorgement sensible. Je l'appelle douleur rhumatismale. La cause paroissoit résider toute entiere dans la partie: point de fièvre qui dénotât un embarras général dans la circulation, aucun signe de mauvais levain dans l'estomac, ni dans le reste des premieres voyes. Il fut saigné & mis au régime humectant, délayant, calmant, rafraichissant. Les fomentations, les embrocations de la même nature, les frictions, furent employées pendant quelques jours sans aucun amendement. Je lui proposai alors de prendre un léger cathartico-émétique. Il me représenta qu'il ne croyoit pas que cela pût lui être d'aucune utilité, vû qu'il se portoit bien d'ailleurs, qu'il n'avoit aucun dégoût, & qu'il ne sentoit aucun embarras dans l'estomac. Je convins avec lui de la validité apparente de ses rai-

ions. Malgré cela je l'y déterminai, en lui faisant espérer, comme je l'espérois en effet, qu'il s'en trouveroit mieux. Il vomit deux ou trois fois seulement, & assez facilement pour n'en être point fatigué, & il rendit une assez grande quantité de liqueur d'un jaune vif, & extrêmement amere. Aussi-tôt après il s'endormit, ce qu'il n'avoit pu faire depuis plus de huit jours, & ne se réveilla qu'au 'bout de quatre à cinq heures, ne sentant pas, suivant ce qu'il assura, le quart de sa douleur, qu'un ou deux minoratifs acheverent de dissiper entierement.

La seconde observation est celle d'une maladie plus grave qu'eut au mois de Janvier 1758. M. R. âgé d'environ 38. ans, d'un tempérament bilieux. C'étoient des douleurs des plus aiguës qui occupoient la tête, le col, le dos, les lombes, & les extrémités inférieures. Le pouls étoit dilaté, mou, ce qui me parut singulier, parce que dans les grandes douleurs il est ordinairement, comme on fait, dur & concentré, à cause de l'état spasmodique du genre nerveux; & bien loin d'être plus fréquent que dans l'état naturel, ce qui est le signe essentiel & général de la fièvre, il paroissoit plutôt être plus rare. Les douleurs commencerent de se faire

sentir principalement à la tête , où elles étoient insupportables. J'employai d'abord la saignée , je mis le malade à la diete liquide , à l'usage des tisanes rafraichissantes avec le sel sédatif , des lavemens émolliens , des juleps rafraichissans & narcotiques. Le second jour je le fis vomir , déterminé à cela principalement par la qualité du sang qu'on lui avoit tiré , & qui paroissoit extrêmement corrompu , (il étoit glaireux , ou figé comme une espede de gelée , ne laissant presque pas appercevoir des traces de la partie rouge ,) voyant d'ailleurs que l'irritation n'attaquoit rien de la capacité , qu'elle laissoit les visceres intacts & dans tout leur jeu. (a) Il vomit beaucoup de matieres bilieuses

(a) Les malades en pareil cas , voyant qu'ils ne peuvent remuer les parties souffrantes sans augmenter les douleurs , craignent beaucoup que le mouvement qu'elles feront obligées de faire dans le vomissement ne les fasse souffrir trop vivement , & au point de les empêcher de vomir. Mais on observe toujours que dans le tems du vomissement , la diversion qui se fait du fluide nerveux vers les parties qui y sont destinées , rend les parties malades beaucoup moins souffrantes. On observe la même chose à l'égard des douleurs inflammatoires de la gorge , soit par les mêmes raisons , soit par la salivation qui précède le vomissement dès que le remede commence d'agir dans l'estomac , qui dégorge les glandes enflammées , relâche & ouvre le gosier , & l'on a beaucoup moins de peine à rendre , qu'on n'en avoit auparavant à avaler.

avec deux vers. La tête en fut foulagée. On fait la sympathie qu'il y a entre cette partie & l'estomac ; celui-ci ne pouvoit manquer d'être fatigué par la corruption qu'il contenoit, & de faire souffrir l'autre. On fait encore le désordre que répandent dans toute la machine les vers contenus dans ce viscere. Il fut purgé ensuite deux fois avec les purgatifs les plus doux. Les douleurs, qui avoient diminué à la tête, augmentèrent dans la région lombaire, & sur l'os *sacrum*. Croyant alors que le gros de l'humeur morbifique devoit être détruit, & qu'il ne restoit plus qu'une acrimonie dans le sang, vû surtout l'absence de fièvre manifeste, j'abandonnai les évacuans, pour m'en tenir seulement aux calmans & narcotiques, auxquels, voyant bientôt qu'il y avoit une disposition à la sueur, & la mollesse du pouls me la faisant juger favorable, je joignis, le soir, le diaphorétique minéral. Il sua deux ou trois nuits assez abondamment, mais les douleurs ne diminuoient point. Ce défaut d'amendement impatientoit le malade ; & voyant d'ailleurs que les sueurs, qui sembloient devoir être critiques, par le tems que la nature avoit eu de les préparer, par la spontanéité qui les

avoit fait naître, & par la moleſſe du pouls, n'étoient cependant rien moins, je jugeai que le mal étoit encore entretenu par un foyer qui fournisſoit au ſang, & qu'il falloit achever d'emporter. Cela me détermina, après quatre jours d'intervalle, & le onzième de la maladie, à lui donner encore un léger cathartico-émétique, qui fit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, en lui faiſant rendre encore beaucoup d'humeurs bilieufes. Après ſon effet on s'apperçut, pour la première fois, d'un amendement ſenſible, & après avoir pris, le 13. un purgatif, il fut, le 14. entièrement ſans douleur.

Il y a bien des réflexions à faire ſur cette maladie : comment eſt-ce que cette corruption qui rempliſſoit les premières voyes, & inondoit toute la maſſe du ſang, ſe bornoit à agacer les parties membraneuſes de l'extérieur, ſans cauſer dans la circulation ce trouble qui caractérife la fièvre ? Celle-ci eſt ſouvent produite par une cauſe moindre à tous égards. Cette corruption étoit vermineuſe, abondante, acre, épaiffiſſante. La maladie auroit pu pourtant impoſer à pluſieurs, & ſe faire prendre pour le ſimple effet d'une acrimonie, qui n'avoit beſoin que d'être émouſſée par toutes fortes de calmans, & d'a-

douciffans. Mais dans le fond, il y avoit tout ce qu'il faut pour produire une fièvre humorale. Et cette cause, outre ce qu'exigeoit l'indication la plus apparente, devoit-être encore attaquée & détruite par d'autres moyens, & les mêmes qu'on est obligé d'employer dans des fièvres de corruption. Les sueurs même qui sembloient venir à tems, & être accompagnées de marques de crise, n'en eurent point l'effet; il falloit tarir le foyer par la voye la plus courte. Et ce qui acheve de faire voir que c'étoit une fièvre humorale masquée, c'est qu'elle eut précisément le terme où elles vont pour la plûpart. Les symptomes diminuerent du 10. au 11. & finirent entierement le 14. Une chose cependant dont je suis très persuadé, c'est que le régime calmant, delayant, & les sueurs empêcherent le mal d'être encore plus grave, & contribuerent à le faire cesser au terme de 14 jours.

C'est le type que j'observe très souvent dans les fièvres putrides bien marquées par toutes sortes de signes, dont quelques unes sont accompagnés des douleurs semblables dans tous les membres, soit tout à la fois, soit successivement, & qui se font souvent sentir dans les visceres du bas ventre avec

des engorgemens sensibles. Ces fièvres, outre leur caractère commun de putridité, en ont une autre propre à la constitution particulière du sujet, qui pourroit les faire appeller fièvres putrido-rhumatiques.

Si dans des cas semblables, qui sont très fréquens, & où l'irritation paroît seule causer tout le désordre, les calmans, quoique les seuls qui semblent indiqués, & quoique très-nécessaires d'ailleurs, non-seulement pour appaiser les symptômes, mais encore pour faciliter le jeu des organes, & les mettre à même de travailler efficacement à la destruction de la cause morbifique, ne suffisent pourtant pas, & que ces organes ayent encore besoin le plus souvent que leur action soit aidée & augmentée, pour se délivrer entièrement de cette cause, par le moyen de remèdes propres à cet effet; à combien plus forte raison la nature n'a-t-elle pas besoin de ces derniers secours dans tous les autres cas encore plus fréquens, où elle semble accablée sous le poids des humeurs corrompues, l'irritation ou l'épétisme jouant le moindre rôle, ou n'en jouant aucun apparent? Dans tous les cas où il y a irritation, c'est-à-dire, dans la plupart des maladies, soit qu'elle fasse la maladie principale,

ou qu'elle n'en soit qu'un symptome accessoire, commencez toujours par la calmer; donnez du jeu aux vaisseaux par la saignée, si les forces le permettent; détrempez les humeurs pour les rendre plus fluides, & leur dépuracion plus facile, &c. Mais si vous vous arrêtez trop long-tems à ces seuls secours, comme ils sont insuffisans pour détruire entierement l'obstacle qui fait faire à la nature des efforts continuels, elle s'épuise bientôt, & devient incapable de se prêter même à des secours plus efficaces comme étant venus trop tard. Employez donc ceux-ci de bonne heure, sans discontinuer les autres suivant l'exigence des indications; ils concourront ensemble à leur mutuelle réussite, & à la destruction entiere de la maladie.

Nous allons voir plus en détail les conditions qu'exige l'évacuation de l'humeur morbifique.

II.

Comme les préceptes d'Hippocrate ont toujours été regardés comme si vrais, & si utiles qu'on ne s'en est presque jamais écarté, voyons quels sont ceux qu'il donne touchans la purgation, puisqu'ils sont encore aujourd'

d'hui ceux de presque tous les Médecins; & nous verrons ensuite comment il faut les entendre, & si nous nous en écartons.

1°. Il faut faciliter la purgation en relâchant les solides, en ouvrant les conduits, & en détrem pant les humeurs tenaces, ou trop épaisses. (a) C'est là, suivant Galien, le sens de l'aphorisme que nous citons. 2°. Il faut attendre la coction de l'humeur, à moins que, dans le commencement, elle ne soit en orgasme, ou en grande effervescence, ce qui, ajoute-t-il, arrive rarement (b). C'est-à-dire, selon lui, que c'est presque toujours le cas d'attendre la coction. 3°. Dans les maladies fort aiguës, il faut purger dans le commencement, dès qu'on s'apperçoit de cet orgasme qui montre que l'humeur en grande agitation irrite les organes, & les provoque à lui donner passage au dehors. Il seroit dangereux d'attendre (c)

(a) Corpora quum quis purgare volet, ea fluxilia faciat oportet. *Aph.* 9. *S.* 2.

(b) Concocta medicamento purgante educenda, non cruda, neque per initia nisi turgeant; raro autem turgent. *Aph.* 22. *Seçt.* 1.

(c) Purgandum invalidé acutis, si turgeat materia, eodem ipso die, differre enim in talibus, malum, *Aph.* 19. *S.* 4.

4°. Mais il faut que ce soit avec grande précaution, & circonspection (a) 5°. & dans le fort de la maladie, il est plus à propos de demeurer tranquille (b).

Comme il s'agit partout d'application de remedes dans certaines circonstances, il est clair 1°. que tout y est relatif à ces circonstances, & aux remedes qu'il employoit; & que rien de tout cela ne peut avoir de rapport avec les remedes qu'il ne connoissoit pas, qu'autant qu'il peut y en avoir entre les uns & les autres. 2°. Que les préceptes fondés sur des rapports, doivent varier comme ces rapports, ce qui ne peut qu'apporter de la variété dans la maniere d'en faire l'application, à proportion de la variété des rapports sur lesquels ils sont fondés. 3°. Que les remedes, & les moyens que nous employons étant différens des siens, quand même les circonstances seroient les mêmes; suivre ces préceptes à la lettre, ce seroit n'en pas suivre l'esprit. On peut donc les remplir lors-même qu'il semble qu'on s'en écarte, souvent même dans

(a) In acutis morbis raro, in principiis medicamento purgante utendum, idque diligenti animo adhibita circumspectione faciendum. *Aph.* 24. S. 1.

(b) Incipientibus morbis si quid movendum videretur, move. Vigentibus autem quiescere multo præstat. *Aph.* 29. S. 2.

ce cas on peut les mieux remplir qu'il ne faisoit, si l'on a de meilleurs moyens.

Outre cette différence des moyens, il a pu arriver encore dans les tempéramens quelques variétés capables d'en apporter aussi dans le génie des maladies, & de faire varier l'application des principes, quoique invariables par eux-mêmes. De-là vient que Riviere assure que la méthode de traiter la synoque simple prescrite par Galien, ne pouvoit pas avoir lieu de son tems, parce que les conditions que Galien exige dans cette maladie, pour sa méthode, ne se rencontroient plus (a).

Reprenons les préceptes d'Hippocrate l'un après l'autre. Quant au premier, quoique les préparations qu'il exige, fussent d'autant plus nécessaires, & qu'il fût même d'autant plus difficile de les porter au point qu'il falloit, que ses remedes étoient plus violens, nous ne manquons pas de les faire précéder avec autant d'exactitude, & encore plus de succès.

A l'égard de la coction, pour connoître si nous suivons ses principes, il

(a) Obsolevit etiam hoc remedii genus nostro hoc sæculo, cum omnes istas condiciones observare difficile sit, & ex præpostero illius usu tanta imminuant pericula.

faut favoir ce qu'il entend : c'est cet état d'élaboration qui rend l'humeur propre à être expulsée par les forces de la nature, lorsqu'il lui en reste assez pour cela ; c'est cet état où elle se trouve après la vigueur de la fièvre, puisqu'il veut que jusque-là on n'y touche pas. C'est donc lorsque d'impacte qu'elle étoit dans les conduits, elle en est détachée ; d'assez grossière qu'elle étoit pour gêner la circulation, elle est devenue plus déliée, & plus fluide ; ou d'assez irritante pour causer des contractions spasmodiques dans les vaisseaux, elle est devenue plus radoucie. Cet état est l'ouvrage de la nature, ouvrage auquel elle est occupée dès le commencement. Il ne s'opère que par degrés (a). Il y a donc toujours une partie plus ou moins considérable de l'humeur, qui se trouve travaillée ; & si j'ai le secret d'enlever de tems en tems cette portion qui se trouve travaillée, sans toucher à celle qui ne l'est pas, je remplis le précepte, *cocta medicari oportet, non cruda*, quoique ce soit avant la coction entière, ou de

(a) Sæpius namque fit ut quiescant, & parte quâpiam firmati tandiù maneant donec *toto morbi tractu cocti tandem expellantur*, Gal, Aph, citat.

toute l'humeur (a). Mais il attendoit cette coction entiere, pourquoi? parce qu'il ne pouvoit enlever la portion travaillée, sans attaquer, entamer celle qui ne l'étoit pas; ce qui ne pouvoit se faire sans l'irriter, la forcer, sans une action violente qui augmentoit le désordre. Mais qu'est-ce qui m'assure que je n'enleve que la portion qui est devenue propre à être évacuée? Hippocrate lui même me fournit le signe qui doit ne m'en laisser aucun doute: c'est que je vois qu'il n'en arrive aucun symptome fâcheux, que l'incendie n'en est point augmenté, qu'au contraire, souvent il en résulte plus de calme; que le malade supporte l'évacuation sans peine, & avec soulagement (b). Et tout cela pourquoi? parce que mes remedes agissent plus doucement.

Il veut qu'on vuide dans le commencement, & avant la coction, lorsqu'il y a orgasme. C'est le précepte, je le

[a] Quæ pericula evitare facillimum est, si benigniora medicamenta, ut vulgò fieri solet, usurpentur, quæ sine ullâ aut saltem minimâ humorum commotione, primam regionem expurgant, & eam materiæ morbificæ portionem educunt, quæ evacuationi magis disposita est. *Riverius de purgat.*

(b) Si qualia oportet purgentur, confert, & facilitè ferunt; si contraria, difficulter. *Aph. 25. S. 3.*

fuis. Il dit que c'est rare, c'est un avis qu'il ajoute, pour que je m'assure de cet état, me laissant d'ailleurs la liberté de décider s'il s'y trouve (a). Or sans entrer dans les raisons qui lui ont fait croire qu'il étoit rare, je l'y trouve toujours ou presque toujours : *aliquid mihi movendum videtur*, cela me suffit. Mais comment peut-il se faire que je l'y trouve si souvent, tandis qu'il ne le trouvoit que rarement ? Mais dois-je me mettre en peine d'où vient cette différence, si je vois très fréquemment des signes caractéristiques de cet orgasme tel qu'il l'entend, quoiqu'il me dise qu'il est rare ? Qu'entend-il par cet orgasme, par cette turgescence ? Je m'en rapporte à l'interprétation de Galien, & d'après lui, à celle de Mercurialis, de Sennert, &c. Hippocrate, disent-ils, emploie ce terme par analogie avec l'état où se trouvent les animaux lorsque, par l'abondance, l'acrimonie, & l'effervescence de l'humeur générale, ils sont tourmentés, agités, inquiets, & sans trouver du repos ; parceque dans les maladies, lorsque l'humeur est abondante, âcre, & en effervescence, les malades sont dans un état à-peu-près

(a) *Incipientibus morbis si quid movendum videtur, move, Aph. citat.*

semblables, d'inquiétude, d'agitation, & ne trouvent point de bonne place. Voilà ce qu'il entend par cet état d'orgasme ou de turgescence. Quelles sont les maladies, non seulement fort aiguës, mais même les fièvres aiguës de presque toutes les especes, où cet état ne se manifeste pas dans les commencemens? Je suis donc encore ici le précepte: trouver plus souvent que lui les mêmes raisons sur lesquelles il le fonde, ce n'est pas s'en écarter.

Mais il veut, dans ce cas, que ce soit avec beaucoup de prudence & de circonspection qu'on attaque l'humeur. C'est ici surtout où je suis persuadé que nous en avons plus que lui: il faut vider, dit-il, sur le champ, *eo ipso die*. Nous ne l'oserions pas avant d'avoir apaisé cette humeur en fureur, ou qui, semblable à celle qui met en fureur les animaux, tourmente à-peu-près les malades de la même façon. Dans cet état nous n'osons pas y toucher, crainte de l'irriter d'avantage, nous la caressons, pour ainsi dire, nous l'apaisons par toutes les douceurs possibles, nous l'endormons presque, pour l'engager à abandonner la place sans laisser des traces funestes d'une sortie trop fougueuse. Mais tout cela se fait en peu de tems: des saignées plus où

moins réitérées, qui faisant un vuide respectif, écartent, pour ainsi dire, les barrières sur lesquelles l'ennemi exerce sa violence, qui donnant plus de liberté au mouvement des fluides, vont rendre l'action des remèdes plus douce, & leur effet plus assuré; des lavages de toutes les qualités propres à émouffer les armes de l'ennemi, & à rendre presque invulnérable la nature que nous défendons, tout cela est employé sans relâche. Et, sans perdre plus de tems qu'Hippocrate, nous purgeons, si non le même jour, du moins le lendemain, si le cas est pressant; & par là nous attirons plutôt l'ennemi au dehors que nous ne le forçons de sortir. Hippocrate pensoit-il à des conditions aussi essentielles dans un cas d'aussi grande effervescence, & de tant d'irritation? (a) Si cela étoit, il n'auroit pas manqué d'en donner des préceptes. Mais il n'a rien de plus pressé à recommander que de vider dès qu'on s'apperçoit de cet état violent, & par des remèdes capables de l'irriter d'avantage. Et nous, nous n'avons rien de plus pressé que de

(a) Prætereà purgatio veterum habebat alias conditiones, scilicet quod non semper antecedeabant tot præparaciones quemadmodum hisce temporibus præmittere solemus, *Mercurial in Aph. 1. f. 4.*

l'appaiser avant de purger, même par les remèdes les plus doux. Que s'il demande quelquefois des préparations, comme nous l'avons rapporté, ce n'est pas dans le même cas, c'est dans celui qui permet du délai, au lieu que la turgescence, selon lui, n'en permet aucun; c'est dans celui où l'humeur est ténace, dans l'inertie & sans mouvement, au lieu que dans la turgescence elle est irritée, & en grand mouvement.

Enfin, il vaut mieux, dit-il, ne rien faire dans le fort de la maladie. J'observe en passant qu'il ne dit pas absolument qu'il fût dangereux de donner des remèdes, & que suivant Galien, il ne seroit qu'inutile. Si on n'avoit que la raison d'inutilité à m'opposer, & que l'expérience m'eût appris que j'en puis espérer un bien, je pourrois passer par dessus. Mais posons qu'il pensât, comme on n'en peut guere douter, qu'il en résulteroit un mal, cela pouvoit arriver par la qualité de ses remèdes, comme nous l'avons établi. le résultat des nôtres ne peut pas être le même puisqu'ils sont bien différens des siens. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait des tems où l'on ne doive les suspendre: si l'on entend par la vigueur de la maladie un espace de plusieurs

jours, j'ai déjà donné les raisons de ne pas le laisser passer sans rien faire. Mais si l'on n'entend que le plus fort paroxisme, qui semble être le plus haut point où la maladie puisse atteindre, cet état où la nature fait les plus grands & les derniers efforts pour subjuguier l'ennemi, dont l'expulsion doit s'en suivre, je ne suis pas plus prêt de tenter aucune évacuation que dans aucun des autres paroxismes. C'est dans ce tems-là qu'elle se prépare, & ce n'est pas dans le tems qu'elle se prépare qu'elle doit s'exécuter. Mais je dois favoriser les efforts de la nature, soit en ranimant ses forces, si elles sont trop abbatues, soit en les modérant, si leur violence me fait craindre qu'elle ne se précipite dans un trop grand danger, non par des rafraichissans qui en relâchant les forces de l'ennemi, ne les rendent que plus redoutables, mais par des calmans, des délayans, qui en les divisant, sans les aigrir, les énervent, qui en relâchent en même tems les solides, préparent les voyes par où la nature a dessein de le chasser.

Parvenu à ce terme, si je vois cette expulsion aisée & vigoureuse, la nature n'a plus besoin de mon secours. Si non, je lui en donne plus ou moins, ou pour faciliter une crise, qui, sans cela,

ne se feroit qu'imparfaitement, (a) ou pour y suppléer, si elle manque tout-à-fait. (b)

Par tout ce détail on voit que, pour bien suivre aujourd'hui l'esprit des préceptes du pere de la Médecine, on doit s'écarter de la lettre; que l'attachement au sens littéral de ces préceptes n'a été bien fondé que jusqu'à ce que les Arabes, & ceux qui sont venus après, aient introduit, dans la Médecine, des remedes plus doux, qu'il a surtout cessé de l'être, lorsqu'on en a banni presque entièrement ceux des Anciens; qu'il est étonnant qu'on se soit apperçu si tard que la différence entre les remedes nouveaux & les anciens devoit apporter quelque changement dans la pratique; qu'il est plus surprenant encore qu'ayant fait une fois cette attention, on n'ait pas laissé de continuer de les suivre à la rigueur, comme Mercurialis, Sennert, Riviere, & autres, en fournissent une preuve (c);

(a) Quæ educere oportet, quò maximè vergunt, eò ducenda, per loca convenientia. *Aph.* 21. f. 1.

(b) Si non movet natura, move tu horà motus ejus. *Avicenn.*

(c) Sed illud non est ignorandum tempore Hippocratis purgantia medicamenta fuisse gravia, ut... Nostris autem temporibus multò mitiora fuisse recepta... *Mercur. In Aph. 1. f. 4.*

enfin combien on doit être surpris qu'il s'en trouve encore aujourd'hui que la théorie la plus lumineuse, & l'observation la plus constante peuvent à peine en détourner tant soit peu. Mais les plus grands praticiens que j'ai connus, & de qui j'ai emprunté mes principes & ma pratique, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, conviennent qu'après les préparations convenables, & avec les précautions & les conditions

Facile purgationibus solvantur & fatiscunt, atque venenatis pharmacis, quæ Hippocratis sæculum usurpabat, non parùm exegilantur. *Fernel. method. med.*

Quòd si fortè Hippocratis, & Galeni temporibus minus usitatae erant hujus modi purgationes in morborum principiis usurpatae; ideò factum esse certissimum est, quòd illis temporibus *vehementia tantùm, acria & maligna* medicamenta propinari consueverant. Neque mitiora illa atque benigniora, nostris temporibus familiarissima, illis nota erant, quæ sine ullà ferè molestiâ usurpari possunt. *River. de purg.*

Polycræsta hæc & præstantissimi multis in morbis usus, simulque tutissima laxantia medicamenta... veteribus parùm cognita fuerunt. *Hoffmann. de evacuantib.*

Après de tels aveux, être encore attaché scrupuleusement aux préceptes d'Hippocrate, en ce qui regarde les purgatifs, n'est ce pas dire du senné, de la rhubarbe, de la casse, de la manne &c. ce qu'Hippocrate ne pouvoit entendre que des hellebores, de l'elaterium, du tithmale, & autres semblables? n'est ce pas les confondre dans la même classe, en même tems qu'on reconnoît entre eux une différence totale? n'est-ce pas une contradiction manifeste?

que les indications exigent , on peut & l'on doit , dans tous les tems de la maladie , procurer des évacuations par les premières voyes , tant qu'on reconnoît qu'il reste des humeurs morbifiques , soit dans ces voyes , soit dans celles de la circulation , & que cela , bien loin de troubler la nature dans ses opérations , les lui facilite.

C'est ainsi que Fizes , Professeur zélé & infatigable , profond Théoricien , mais ennemi de tout systême , ou de toute opinion qui n'étoit pas fondée sur l'expérience , & qui à juste titre , joignoit à tout cela , la réputation de très habile praticien , nous enseignoit que l'autorité d'Hippocrate , à la quelle on a été soumis pendant tant de siècles , ne devoit pas prévaloir en bien des occasions & surtout en ce qui regarde la coction & la turgescence , contre l'expérience , & contre l'observation constante des succès d'une méthode opposée. (a). Astruc est du même senti-

(a) Nec expectamus materiei febrilis coctionem , hoc est , attenuationem ad purgandum. Qui enim ita expectant , & viribus vanis naturæ confidunt , ægros per inflammationes viscerum , etiam in vitis venæ sectionibus , obortas miserè de medio tolli experiuntur. Unde non movemur Hippocratis auctoritate , cum ait , *concocta medicari oportet*.... Cum quotidiana observatio moneat nos materiam ferè semper turgere etiam ab initio in febribus pu-

ment, d'après, dit-il, tous les Praticiens modernes, & d'après sa propre expérience (a). La seule chose en quoi ces Médecins peuvent se tromper, c'est de croire qu'ils s'écartent des principes d'Hippocrate. Pour moi je crois que ce sont plutôt ceux qui les suivent trop à la lettre, qui s'en écartent. Les variations que les moyens que nous avons, différens des siens, doivent nécessairement apporter dans l'application que l'on fait de ces principes, ne changent rien à leur essence, & ne sont point contraires à l'esprit qui les lui a dic-

tridis; præterea ex nostra praxi confirmatâ, in quâ ita purgamus cruda, ægros longè plures sanari constat.... Eâ enim medicatione materiæ morbificæ portio eliminatur, morbusque deinceps arte facilius domatur.... Cùm autem febris hæc ferociat adhuc per plures dies, ideò pro re natâ iteratur sanguinis missio, præcipuè in exacerbationum pyrexiâ. Interea alternis diebus in morbi decursu exhibetur cathartium usque ad febris evidentem declinationem.....
Fix. tract. de febr.

(a) Sub iisdem conditionibus purgandum est in morbi acutioris principio, sive materiæ, quæ in primis viis latent, crudæ sint, vel costæ, cum ab iisdem eliminatis, cujuscumque naturæ & qualitatis fuerint, emolumentum sequatur, detrimentum verò maximum immineat, si diutius hæreant. Itaque recentionum omnium Medicorum auctoritate, & observatione frequenti, ab Hippocrate, & Galeno hæc in re discedere audent.

Sub iisdem conditionibus purgatio sæpius iteranda est per morbi decursum, sed plerumque blandior & benignior..... *Astr. Tract. Therap.*

tés,

tés, comme il me semble l'avoir montré.

Mais outre la turgescence de l'humour dans les voyes de la circulation, ce qui nous détermine bien plus efficacement à recourir aux purgatifs dans le commencement des maladies humorales, c'est la présence des mauvais levains dans les premières voyes. L'orgasme ou l'effervescence nous engage bien plutôt à employer la saignée, qui, comme le remarque Riviere, est plus capable que la purgation d'en prévenir les suites, quoique nous pensions qu'après la saignée, & les autres moyens propres à abbattre cette effervescence, il est toujours nécessaire de mettre en usage les purgatifs. La présence des mauvais suc dans les premières voyes est ce qui nous oblige le plus fréquemment à recourir aux évacuans dans le commencement. Le même auteur reconnoit, d'après Fernel, qu'il y a le plus souvent dans l'estomac une saburre si considérable, qu'on en attendroit envain la coction. Ils pensent (& nous le pensons aussi avec les meilleurs praticiens) qu'elle corrompt tout ce que le malade prend, qu'il faut se hâter de l'évacuer par le vomitif qui fait tout d'un coup ce que des purgatifs ne sauroient faire en plusieurs fois; & enfin qu'il arrive souvent qu'on enleve par là, dès

K

le commencement, une maladie qui, sans cela, auroit été beaucoup plus longue par l'intromission de ces matieres dans le sang. (a)

Nous n'attendons pas la coction, nous faisons mieux, nous la facilitons, nous l'avancons. La prudence d'Hippocrate la lui faisoit attendre des seuls efforts de la nature, parcequ'il n'avoit que des moyens propres à la troubler. Mais, plus heureux, nous la soulageons dans ses travaux, & nous les lui abrégeons, parceque nous en avons les moyens. N'ayant que des remedes trop acres & trop violents, s'il les avoit employés avant le tems d'une parfaite coction, il n'y auroit pas eu de proportion entre une action aussi violente, & la préparation de l'humeur. On ne peut, sans danger, mettre nos humeurs en mouvement qu'à proportion de l'espace qu'elles ont à se mouvoir; & si une action est capable de produire un plus grand mouvement que l'espace ne permet, la circulation s'embarasse davantage par la trop grande expansion des fluides, leur mouvement intestin ou d'agitation devient très fort, tandis que le mouvement circulatoire ne se fait que difficilement, la chaleur &

(a) *De feb. putr. Fern. method. Med. lib. 3.*

l'acrimonie en sont augmentées, l'irritation des solides devient extrême, & leur réaction sur les fluides redouble d'autant plus, & devient d'autant plus violente, que la résistance est plus grande. De-là des engorgemens inflammatoires, des ruptures de vaisseaux, des abcès &c. Ce sont là les inconvéniens qu'il avoit à craindre de la part de ses remedes, parce que jusqu'à la parfaite coction, l'espace n'auroit pas été proportionné au mouvement que leur action violente devoit produire, soit que, relativement à cette action, les conduits fussent encore trop embarrassés par la grossièreté de l'humeur, soit qu'ils fussent trop pleins par sa rarefcence, ou trop rétrécis par son acrimonie. Mais ces mêmes accidens étoient souvent l'effet de la maladie abandonnée à la nature qui n'avoit pas la force de la surmonter. De façon que ces remedes, toujours dangereux avant la parfaite coction, devenoient souvent inutiles après: la nature ou victorieuse, ou ayant trop souffert pour qu'il fût possible de la rétablir, n'en avoit guère plus besoin, encore moins, si elle avoit succombé, ce qui arrivoit très souvent. Le danger étant donc presque égal, soit qu'on donnât ces remedes avant la coction, soit qu'on

ne les donnât pas , il valoit encore mieux qu'il fût une suite de l'impuissance de la nature , que l'effet de la défectuosité de l'Art. On pouvoit toujours fonder un peu plus d'espérance sur les ressources de la premiere , que sur l'efficacité du second.

Les circonstances , ou si l'on veut , les moyens ne sont pas les mêmes aujourd'hui : nous pouvons à notre gré , pour ainsi dire , ne donner que le degré de mouvement proportionné à l'espace que peuvent avoir les fluides pour se mouvoir. Dès que nous en avons préparé plus ou moins par la saignée , que nous en avons procuré encore en abbatant l'effervescence , en apaisant l'irritation par d'autres moyens convenables ; ce que nous commençons de tirer de l'estomac & des intestins par une action proportionnée à ces préparations , est autant de retranché de ce que fournissent ces deux sources pour continuer d'entretenir la pléthore cacochyme. Les remedes que nous donnons ensuite , nous pouvons toujours les choisir tels que , par leur activité modérée , ils n'agissent presque que sur les intestins , quoiqu'il en passe une partie dans le sang ; tels , par conséquent , qu'ils ne puissent pas imprimer aux fluides plus de mouvement qu'ils n'ont d'espace

libre pour se mouvoir. L'humeur se porte vers les intestins plutôt parce qu'elle y trouve un passage ouvert, que pour y être poussé avec force par l'action & le mouvement augmentés des solides. Par ce moyen il n'y aborde que ce qu'il y a de plus fluide, que ce que la nature a déjà travaillé; & cette évacuation, par le vuide qu'elle laisse, doit servir de préparation à une autre, dès qu'il se trouvera pareillement une seconde portion travaillée par la nature, & ainsi de suite jusqu'à la fin.

Nous facilitons donc, & nous abregeons l'ouvrage de la nature. Il est donc non-seulement inutile, mais même pernicieux d'attendre la coction entière: inutile, parce que les préparations artificielles, & la coction partielle de chaque jour suffisent pour l'action de remedes qui n'enlèvent de l'humeur que ce qui est travaillé, & propre à être évacué. Pernicieux parce que la partie de l'humeur qui n'a été travaillée par la nature que dans le dessein de s'en délivrer, gêne son opération sur celle qui ne l'est pas encore; elle ne peut pas agir sur celle-ci, sans agir sur l'autre; on pourroit presque dire qu'il lui reste toujours le même ouvrage à faire, le même volume à mouvoir. Le même ouvrage avec la même énergie de peine,

risque bien plus de la faire succomber avant qu'il soit entierement fini. Pernicieux, parce qu'en travaillant sur la matiere morbifique, la nature la développe, l'étend, l'agite, & qu'il se fait, dans chaque effort, des excandescences quelquefois terribles. Mais, comme elle s'affoiblit toujours en travaillant, & que, par conséquent, on ne peut pas toujours mettre en usage les saignées, les rafraichissans, & tout ce qui convient pour abbatre cette effervescence & donner plus de liberté à la circulation, & que d'ailleurs l'embarras est entretenu continuellement par le nouvel abord de matieres fournies par les premieres voyes; il arrive souvent que le tissu des visceres, comme le plus foible, cede à l'impulsion de l'humeur, en reçoit le dépôt, dans le tems que la nature trop affoiblie n'est plus en état, même par le secours de l'Art, de l'enlever (a). Pernicieux enfin, parce que, quand même la nature seroit parvenue, après tant de pénibles combats, à une entiere coction de l'humeur; lorsqu'elle travaille à une crise parfaite, il arrive souvent que les couloirs par où elle a dessein de la procurer, ne se trouvent pas assez disposés, ou qu'ils sont in-

(a) *l'iq. ibid.*

suffisans à donner passage à une matiere aussi abondante, & qu'elle est obligée de se porter & de se déposer sur quelque partie. Mais elle ne choisit pas par préférence les parties glanduleuses externes pour former toujours un dépôt critique, les visceres y sont encore plus exposés, & le dépôt, au lieu d'être alors critique & salutaire, comme à l'extérieur, est funeste & mortel.

S'il faut toujours une proportion entre la disposition de l'humeur à être évacuée, & la force du remede qui doit l'évacuer, comme nous venons de le voir, il suit 1^o. que si l'humeur n'avoit du tout point de disposition à être évacuée, aucun remede, quelque doux qu'il fût, ne sauroit convenir; & que, quelque disposée que soit l'humeur, cette disposition ne sauroit mettre à l'abri du désordre & du danger où doit jetter un remede trop violent. 2^o. Qu'il faut moins de disposition à proportion de la maniere douce & tranquille dont un remede agit, & qu'il en faut plus à proportion de la force du remede. Et c'est, je le répète, ce qui engageoit Hippocrate, qui ne connoissoit que des remedes très forts, à demander la plus grande disposition, la parfaite, & entière coction de l'humeur. D'où l'on voit que nous avons les

mêmes idées , & que , quoique notre pratique semble s'écarter de la sienne , elle dérive pourtant des mêmes principes.

Nota 1^o. Que la constitution naturelle du sujet entre pour beaucoup dans l'estimation de cette disposition que doit avoir l'humeur pour être évacuée : il y a des tempéramens si sensibles, si faciles à mouvoir, qu'un remede assez doux pour ne faire aucune sensation sur les autres, leur en fait beaucoup. Il y en a qui sont si durs, ou dont le principe des sensations ou de l'irritabilité, est si engourdi, si obtus, qu'un remede, qui agiroit violemment sur d'autres, se fait à peine sentir sur eux.

2^o. Que le plus ou moins de sensibilité dépendant de la maladie, demande aussi plus ou moins de préparation : de sorte qu'il en faut beaucoup dans une maladie où le genre nerveux est extrêmement agacé, irrité par l'incendie, ou l'acrimonie de l'humeur ; & qu'il n'en faut point ou presque point dans celles où il y a atonie, ou défaut entier ou presque entier de sensibilité, comme dans les différens degrés d'affections soporeuses, & les apoplexies humorales. Ce défaut de sensibilité tient lieu de préparation, ou plutôt il exige qu'on n'en fasse point, puisque l'indi-

cation essentielle consiste à secouer fortement, & à dégager promptement le système nerveux.

Dans tout le cours des maladies il y a toujours une partie de l'humeur assez préparée, soit par les secours étrangers, soit par l'opération de la nature, pour être évacuée par des remèdes convenables. Nous venons de le voir. La marche que tient la nature pour se délivrer de cette humeur nuisible, nous montre encore mieux ce que nous devons faire; c'est ce que nous allons examiner dans les articles suivans.

III.

Pour être en état de secourir la nature dans ses travaux, & l'empêcher d'y succomber, il est essentiel d'observer & de connoître la marche qu'elle tient lorsqu'elle se guérit, & celle où elle est entraînée lorsqu'elle périt, afin de la conduire plus sûrement dans l'une, & de la détourner de l'autre.

Dans toutes les maladies il y a une cause humorale qui contrarie la nature, c'est-à-dire, (pour ne pas donner des mots pour des raisons) qui gêne la liberté du mouvement des liqueurs, dans laquelle consiste la santé. Notre machine, douée de sensibilité, est faite

de façon que, dès que cela arrive, le mouvement en est augmenté. La cause efficiente & immédiate en est la sensibilité en action, ou une espece d'irritation, suite nécessaire d'une plus grande tension des fibres; la cause finale, ou la raison pourquoi la machine a été douée de sensibilité, ou, si l'on veut, d'irritabilité, & disposée de façon qu'à la moindre irritation le mouvement en est augmenté, c'est sa conservation. Et c'est relativement à cette disposition, & à cette fin, qu'on dit que la nature fait effort pour se délivrer de ce qui la fatigue & qui tend à sa destruction. On se sert de tous ces termes, pour ne pas répéter toujours la même explication. Je la donne ici, parce que je dois me servir, encore plus souvent que je n'ai fait, de termes qui la supposent. Tout cela dit en général; nous l'allons appliquer aux maladies febriles en particulier; dans lesquelles on l'observe plus sensiblement.

A l'occasion de l'embarras dans la circulation, & de l'irritation qui s'en suit, le mouvement des solides augmenté brise l'humeur, & la rend plus fluide, la rend plus propre à circuler, à enfler quelque couloir, & à être expulsée. Ce qui arrive alors d'autant plus aisément, que, par cette atténu-

tion, la circulation devenue plus libre, les tuyaux se relâchent, & se prêtent mieux au passage des molécules devenues plus tenues & plus fluides. Quand cette première opération, plus ou moins longue suivant la quantité & la qualité de la matière qui doit être ainsi travaillée, est finie, s'il n'en reste plus, la maladie est finie aussi. Et c'est ce qui fait les fièvres sans redoublement, ou d'un seul assaut plus ou moins long, qui a son accroissement, son état, & sa déclinaison, ce qui est assez rare. (a) Pour l'ordinaire cette première opération ne suffit pas; toute la cause morbifique n'est pas détruite, soit qu'il en reste encore dans la voye générale de la circulation, soit qu'elle soit fournie par quelque foyer, ou magasin particulier. Mais, dès que par l'attrition d'une certaine quantité de matière, la circulation est devenue plus libre, que la nature se trouve soulagée, parce que les fibres ne sont plus assez tendus, & assez irritables pour continuer le même degré de mouvement, elle se repose,

(a) Il n'est pas rare de voir des fièvres continues sans redoublemens marqués par une grande violence. Mais j'entends ici qu'il est rare d'en voir où il n'y ait pas des tems un peu plus calmes ou un peu plus orageux, quand on les observe avec beaucoup d'attention.

ou tout-à-fait, ne conservant que son mouvement naturel, ce qui fait les fievres intermittentes; ou seulement en partie, conservant encore une partie de son mouvement accéléré, & contre naturel, comme il arrive dans les fievres continues redoublantes. Cependant ce mouvement, quoique ralenti, continuant d'agir sur la matiere restante, ou qui continue d'être fournie, l'agite, la développe, & la fait entrer enfin dans une nouvelle effervescence; même embarras dans la circulation, même tension, même irritation, même redoublement des forces vitales, en un mot un second accès, ou un second redoublement, qui se termine par le même mécanisme, & par la même raison que le premier; & ainsi des autres, jusqu'à ce que le levain morbifique soit entièrement épuisé, à moins que dans l'un de ces orages la nature ne succombe, c'est-à-dire, que les forces vitales ne soient insuffisantes pour surmonter l'obstacle qui s'oppose à la circulation, & qu'elle ne s'éteigne.

Ces assauts & le calme qui leur succede, durent plus ou moins de tems suivant l'abondance de la matiere à atténuer qui embarrasse actuellement la circulation. Pour l'ordinaire le redoublement & la rémission durent un jour

chacun, ou plutôt deux jours les deux ensemble, & le troisieme jour le travail recommence, & ainsi de suite. C'est pourquoi les jours impairs sont orageux, & les pairs plus calmes, quoique souvent il y ait, les jours pairs, des redoublemens qui sont moins sensibles. Tous ces assauts tendent à détruire la cause morbifique. Tantôt il en faut peu, tantôt il en faut un plus grand nombre, suivant l'abondance de la source qui continue de fournir à un nouveau redoublement. Lorsqu'un seul suffit, il fait la fièvre éphémère. Quelquefois il n'en faut que deux, c'est une fièvre de quatre jours. Les termes que j'observe le plus régulièrement, & le plus constamment de la durée des maladies, lorsqu'elles se guérissent, sont les suivans : quelquefois, mais rarement, quatre jours; quelquefois 8. le plus fréquemment 14. & presque aussi souvent, 21. le plus rare que j'aie vu, est celui de 40. J'entends, par ces termes fixes & déterminés, la cessation parfaite de la maladie.

Mais avant ce tems il y-a des jours qui décident de son sort, soit pour la mort, ou la guérison, & du reste de sa durée, suivant qu'ils sont suivis ou non de la cessation des symptomes dangereux. Ce sont les jours critiques qui

font toujours les impairs, ou les jours de redoublement. (a) Il me paroît que ces jours ne font point déterminés, & qu'ils arrivent tantôt plutôt, tantôt plus tard, sans que, pour cela, la maladie finisse entierement ni plutôt, ni plus tard, quand une fois elle a passé le terme où elle auroit pu finir. Le détail fera mieux comprendre ce que je veux dire. Le troisieme jour, ou le second redoublement, s'il est suivi d'un calme très-considérable, décide la fièvre de 4 jours. Si-non, elle ira au moins au huitieme, alors le cinquieme jour, ou le troisieme redoublement peut décider ce terme, si le quatrieme redoublement qui devoit arriver le septieme jour, ne paroît point, ou qu'il soit peu de chose. Cependant la fièvre ne laisse pas, en diminuant toujours, d'aller jusqu'au 8. Mais ordinairement c'est le septieme jour, & le quatrieme redoublement qui la jugent. Et alors on n'est sur de ce terme de 8 jours, que ce jour là même, non-seulement par la cessation de tous les symptomes qui en pouvoient faire le danger, mais par la cessation entiere de la fièvre.

Que si ce quatrieme redoublement

(a) Nous reviendrons aux crises.

n'est pas suivi d'un calme très considérable, & surtout si le cinquième arrive le 9, on est sur alors que la fièvre, si elle se guérit, ne finira pas entièrement avant le quatorzième jour, quand même elle seroit jugée le 9 par le cinquième redoublement, comme il arrive quelquefois. Ce qu'on connoit le 10 par un calme plus grand, qui succède à ce redoublement, qu'on ne l'a vu dans les autres rémissions, & surtout si le 11 le sixième redoublement ne paroît point. Mais si l'on ne voit point ce calme après le cinquième redoublement, le sixième arrivera le 11. C'est celui qui décide le plus ordinairement. Que s'il ne le fait pas, on est encore dans l'incertitude si le septième qui doit venir le 13 sera le dernier, & si la fièvre finira le 14. Il est rare alors que cela arrive.

Le huitième redoublement qui paroît le 15 vous annonce que la fièvre ne peut finir heureusement que le 21 il est rare que le huitième la juge. Mais le neuvième qui arrive le 17 la juge souvent, ainsi que le dixième qui arrive le 19. Rarement y a-t-il un onzième redoublement, & lorsque cela arrive, il est rare encore que la maladie finisse en bien ce jour là : ou le malade meurt dans ce redoublement, ou la maladie

se prolonge jusqu'au quarantieme jour, ce qui est très rare encore, lorsqu'elle a été bien conduite jusqu'au 20, tant de la part du Médecin que de la part du malade.

On a toujours eu assez de peine de rendre raison de ces termes constans des maladies, des jours critiques qui les jugent, & du retour des redoublemens. A l'égard de ceux-ci, je viens d'en donner des raisons assez sensibles, & j'ai fait voir ensuite que les jours critiques n'étoient point fixes. Mais la difficulté de rendre raison du terme fixe de la cessation entiere de la maladie n'en devient que plus grande. Comment est-ce en effet que la maladie étant jugée tantôt plutôt, tantôt plus tard, elle ne finit pas pour cela entierement ni plutôt ni plus tard ?

La marche de la nature n'est, peut-être, pas en cela aussi mystérieuse, & aussi incompréhensible qu'on le pense, considérons pour un moment les crises, quoiqu'elles ne terminent pas entierement la maladie, comme la véritable guérison, puisqu'elles mettent la vie en sûreté, en prenant ce terme de crise pour la cessation des symptomes dangereux. J'ai fait observer que cette véritable guérison n'est affectée à aucun jour déterminé, & qu'elle peut arriver

à la fin de chaque redoublement, mais qu'il en faut un plus ou moins grand nombre, suivant la qualité & la quantité de l'humeur qui cause la maladie. Rien de plus naturel ou de plus conforme à la marche que la nature suit en tout, dans laquelle on voit que les effets sont proportionnés à leurs causes. La difficulté n'est donc plus à présent que de comprendre comment est-ce qu'il n'y a pas toujours une proportion entre le tems qui finit entierement la maladie, & celui qui l'a jugée, ou qui a mis le malade hors de danger. Je veux dire, que ce dernier étant arrivé deux jours plutôt, la maladie ne finit pas pour cela plutôt, que s'il étoit arrivé deux jours plus tard. Voici comme je le conçois: je suppose que, la cause n'ayant pas été assez détruite pour que la maladie finisse entierement, par-exemple le huitieme jour, il n'en reste cependant que pour produire, le neuvieme un seul, mais fort redoublement. La maladie devoit alors naturellement, ce semble, finir entierement le 10 le 11 ou le 12, en un mot plutôt que si elle avoit eu un redoublement de plus. Cependant elle va encore ordinairement jusqu'au 14, quoique les symptomes dangereux aient cessé le 10 à la fin du redoublement du 9 comme dans le

cas supposé qui arrive très-souvent. Il faut faire attention que la nature a souffert, & s'est affoiblie par tous les assauts précédens qu'elle a eu à soutenir, & que, quand même elle n'auroit plus que ce cinquieme à essuyer, comme il lui faut faire encore une dépense très considérable de ses forces déjà affoiblies pour mettre l'ennemi hors d'état de la faire succomber, elle n'a garde d'en employer plus qu'il n'en faut pour cela. Elle ménage ce qui lui en reste, en employant, pour achever de le détruire, un tems assez considérable, c'est-à-dire, encore 4 à 5 jours. Que si, au lieu de ce cinquieme & dernier assaut, il faut qu'elle en livre encore un fixieme, le onzieme jour, il est vraisemblable qu'elle n'a pas fait une dépense de ses forces aussi grande dans l'assaut précédent que s'il avoit été le dernier. Il lui en reste donc davantage. Cependant l'ennemi a été affoibli, il ne résiste pas autant dans ce dernier que dans le précédent; il faut donc moins de forces à la nature pour le mettre hors d'état de lui nuire, elle l'abbat encore mieux, & l'affoiblit encore plus qu'elle n'auroit fait dans le cinquieme s'il eût été le dernier. De façon que tout est compensé: la nature a moins souffert dans chacun des deux,

que s'il n'y en eût eu qu'un, & plus par les deux ensemble : mais aussi l'ennemi est plus affoibli, ou, pour parler plus naturellement, il reste moins de matière éthéro-gène dans le sang, & il faut moins de tems pour l'en dépouiller. Dans l'un & l'autre cas, il y a, le douzième jour, même raison, ou même proportion entre les forces de la nature, & le reste d'humeur qu'elle a à détruire, elle en a encore pour deux jours.

Que si ce douzième jour la rémission n'est pas beaucoup plus considérable que les précédentes, on doit s'attendre, le 13 à un septième redoublement, que je ne crois pas avoir jamais vû être le dernier, & ne pas en annoncer un huitième & la prolongation de la maladie entière jusqu'au 21 quand même ce huitième seroit le dernier considérable ou critique. Et c'est ce qui me paroît le plus embarrassant dans le type des maladies, que ce septième redoublement, lorsqu'il ne tue pas, car il est toujours fort à craindre, n'en termine presque jamais le danger. Le huitième qui arrive le 15 le fait quelquefois, &, ou il n'est suivi d'aucun autre, ou seulement de quelques légers. Mais celui qui est le plus ordinairement véritablement critique, c'est le neuvième qui arrive le 17, le dixième l'est encore

souvent. Mais que ce soit le neuvieme ou le dixieme la fièvre ne dispaeroit entierement que le 21 par les raisons que nous avons données à l'égard de celle de 14 jours.

Chaque redoublement d'où la nature fort, font autant de combats qu'elle a livrés, & autant de victoires particulieres qu'elle remporte, mais incomplètes tant que l'ennemi est encore en état de l'engager à de nouveaux combats. Elle n'est entierement victorieuse que lorsque, dans l'un de ces assauts, elle l'a mis hors d'état de se relever, quoiqu'elle soit occupée encore, pendant plus ou moins de tems, à achever de le détruire. Cette victoire complete peut se remporter chaque jour de combat particulier, plutôt ou plus tard, suivant les forces de l'ennemi relatives à celles de la nature. La guérison véritable, qui s'opère alors, n'a point de terme fixe. Par conséquent, si l'on peut diminuer les forces de l'ennemi, par cela seul celles de la nature se trouveront augmentées relativement à celles de l'ennemi diminuées. Chaque assaut lui sera plus facile à soutenir & à surmonter; l'ennemi ne sera pas en état d'en livrer autant, la victoire parfaite sera plutôt, & plus facilement remportée par la nature. Les forces de

l'ennemi qui n'est autre chose que l'humeur morbifique, consistent principalement dans sa quantité & son effervescence. La nature toute seule peut diminuer la première, mais comme elle ne peut le faire que par l'atténuation de la matière, ce ne peut- être aussi qu'en augmentant la seconde. Si elle réussit quelquefois, le plus souvent elle succombe. Il faut donc lui aider, soit en calmant l'effervescence, soit en diminuant le volume réel par des évacuans. La première manœuvre sert de préparation pour l'autre. Le plus souvent vingt-quatre heures suffisent d'entrée pour cette préparation, pourvu qu'on ne perde point de tems à mettre en usage la saignée, les lavemens, les boissons indiquées, & la diète tenue; lorsque l'on voit que l'abondance prédomine, ce qui est le plus ordinaire; & il faut bien distinguer ce cas d'avec celui où la cause humorale est plus incendiaire qu'elle n'est abondante. Dans lequel cas on ne doit pas se presser d'en venir aux évacuans, qu'on ne doit alors employer que tard. Ce cas n'est pas aussi fréquent que l'autre, où, sans discontinuer les calmans, & les délayans suivant le besoin, il y a une nécessité de ne pas perdre du tems à diminuer le volume de l'humeur qui

devient par-là d'autant moins capable de causer du ravage. Bien entendu que les remedes sont proportionnés, pour la force, à l'irritabilité ou sensibilité actuelle, & au mouvement qui en résulte, pour ne pas l'augmenter, ou ne l'augmenter que le moins qu'il est possible. Par ce moyen, quand même on n'abrégeroit pas le terme de la maladie, on en diminue si bien la force, qu'on met la nature à même de ne pas succomber dans quelqu'un de ces assauts violens qu'elle est obligée de livrer & de soutenir, mais plutôt de la surmonter facilement dans chacun de ces assauts, & enfin entierement. Mais je suis persuadé qu'on en abrége même le cours: si quelquefois la nature toute seule est capable de remporter une victoire complete dans un de ces assauts, mais plutôt ou plus tard, suivant qu'elle a eu plus ou moins de forces à vaincre, la raison nous dit qu'en diminuant ces forces, ennemies de la nature, on la mettra en état de les surmonter plutôt. En traitant les maladies, j'observe, par - exemple une fièvre de 8 jours. Mais est-on bien sur que cette fièvre, ayant été abandonnée, ou mal conduite, n'auroit pas été de 14? On appelle bien une fièvre de 8 jours,

synoque non putride, mais ce n'est que pour la distinguer des fièvres plus putrides, qu'on appelle simplement putrides, car dans le fond, toutes les fièvres humorales le sont, puisqu'elles reconnoissent pour cause une humeur contre-naturelle qui est une corruption. Elle ne diffère, dans toutes les maladies aiguës, que du plus au moins, soit pour sa quantité, soit pour sa qualité. Ne suis-je pas fondé à croire que si, ayant employé des remèdes de bonne heure, j'ai été à tems de diminuer la cause de façon qu'il n'en reste plus le septième jour, qu'autant que la nature en peut détruire, elle sera victorieuse dans le quatrième assaut, & que la fièvre n'ira pas au de-là de 8 jours? ne suis-je pas fondé à croire qu'ayant eu toute cette cause à combattre, elle n'auroit pas pu être victorieuse dans ce quatrième combat, & qu'il lui en auroit fallu un cinquième tout au moins? Ce qui suffit pour prolonger la fièvre jusqu'au 14^e. jour, terme de son entière cessation, dès qu'elle passe le 8. De même, si l'on diminue les forces de cet ennemi qui doit résister jusqu'après le quatorzième jour, & occuper encore, quoique vaincu, la nature jusqu'au 21, il sera vaincu avant ce premier terme, & en-

tièrement détruit lorsque ce terme arrivera, & ainsi des autres. (a)

Les observations semblent confirmer ce que la raison nous dicte: j'ai vu plusieurs fois des maladies se déclarer, & se soutenir pendant quelques jours, avec tout l'appareil de celles dont les orages effrayans ne se calment qu'après le quatorzième jour; dans lesquelles cependant, par de prompts, & d'affidus secours, & la bonne conduite & docilité des malades, ces orages ont cessé le 10 & la fièvre, diminuant toujours, a disparu entièrement le 14. Hé! pourquoi la bonne conduite & la bonne administration des remèdes n'abrégeroient-elles pas le cours des maladies, puisqu'on voit souvent, à n'en pouvoir douter, que les fautes, qui se commettent dans l'une & l'autre, le prolongent? j'en ai vu qui sans aucun mauvais symptôme, ni des marques d'une grande corruption, paroissent si simples au commencement, qu'on pouvoit assurer qu'elles ne passeroient pas le huitième jour, lesquelles cependant, par le défaut, ou la mauvaise administration des

(a) Nam tùm temporis (in vigore) maximè fiunt morborum cõtionēs. Quæ quò citius fiunt, melius est per initia vacuare, ut minorem redditam eo modo materiam faciliùs concoquat natura. *Gal. in aph. 29. seff. 2.*

remèdes

remedes, & la mauvaise conduite des malades, changeoient bientôt de nature: on voyoit naître de très mauvais symptômes & des signes évidens de putridité contractée dans ces premiers jours, & la fièvre se prolonger jusqu'au 14 & même jusqu'au 21.

J'ai eu occasion de comparer, dans le même tems, deux maladies entièrement semblables en naissant, mais bien différentes dans les suites qu'elles eurent. Les deux sujets étoient à peu près du même âge, il pouvoit y avoir quelque différence dans leur constitution. Mais l'on fait que le génie des maladies répond assez, pour l'ordinaire, au tempérament, & comme il y avoit absolument dans chacun les mêmes symptômes portés au même point d'énergie, il y a apparence que leurs tempéramens ne différoient pas beaucoup. Dans tous les deux la fièvre étoit vive & animée, beaucoup de chaleur & de force, un mal de tête violent, & des envies de vomir très fréquentes. Point d'autres phénomènes, presque point de signes de putridité, puisque les efforts pour vomir pouvoient ne dépendre que de l'acrimonie irritante du suc gastrique, point de signes de malignité. Dans l'un, une saignée copieuse faite le premier jour,

L

un regime délayant & calmant, des lavemens anodins, & le lendemain un vomitif doux, tel que l'exigeoient l'acrimonie de l'humeur, & l'incendie du sang, qui néanmoins avoient déjà été bien calmés, enleverent & le mal de tête & les nausées, la fièvre fut diminuée des trois quarts, & un minoratif donné le quatrieme jour acheva entierement de la dissiper. Je ne laissai pas de lui en redonner un semblable deux jours après. Dans l'autre malade, ces secours, surtout le vomitif & les autres évacuans, ayant été négligés dans le commencement, & mal administrés dans la suite, le délire survint bientôt, & dura jusqu'à la fin de la maladie qui fut de trois semaines, le malade ayant été ensuite languissant pendant six mois ou un an avant de pouvoir recouvrer sa premiere santé (a).

Quelques uns auront de la peine à se persuader que ces deux maladies aient été en naissant du même caractère, & que le seul traitement ait été capable d'y apporter une aussi grande différence. Pour moi, je crois

(a) Je ne voyois pas ce dernier, mais comme j'avois des raisons pour savoir son état, des gens assez connoisseurs pour cela me faisoient tous les jours exactement un récit fidele de tous les phénomènes, de sa conduite, & du traitement.

que, excepté quelques fièvres malignes, qui dans le moment qu'elles se déclarent, annoncent par leurs symptômes, un danger évident, ce danger ne se contracte, ou ne se prévient que dans les premiers jours des maladies : La corruption qui passe continuellement dans le sang, les mouvemens turbulens qu'elle y excite, l'effervescence incendiaire qu'elle y allume, la qualité délétère ou destructive qu'elle y apporte, en pervertissent bientôt toute la masse. (a) J'observe les maladies dans leurs commencemens, & dans leurs progrès respectifs, & je les compare ensemble : j'en vois qui, soit qu'elles soient légères, ou même assez fortes, paroissent d'ailleurs très-simples les premiers jours, je veux dire, qui ne paroissent affecter aucune partie interne d'une manière particulière, sans signes de putridité, ni de malignité, & qui ne laissent pas de dégénérer, de prendre ces caractères, & de devenir très-

(a) Est itaque febrilis motus medela quidem sanguinis tam copiosi quam crassi, ac tenacis optima, sed tamen valde impurum eum reddit, adeo ut præcipua ejus pars in excrementa colliqueſcat..... que excrementa ſi non ſecedunt, ſed intus cohibentur, certum novi morbi prodituri indicium eſt.
Hoffmann.

dangereuses, souvent mortelles. J'en vois d'autres qui ont tous ou quelques-uns de ces caracteres, & qui les perdent peu à peu par un effet visible des secours, & se terminent heureusement. J'en cherche la cause, & je la trouve dans la différence du traitement, que j'ai soin d'observer en mêmes-tems. Différence qui vient de plusieurs sources, ou tout à la fois, ou séparément: de celui qui traite, du malade, de ceux qui en ont soin, ou de la nécessité (a).

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait aucune maladie qui ne puisse être guérie sans remedes par les seules forces de la nature; mais il faut tout au moins que le bon régime y supplée, sans quoi il n'y en a point qui ne puisse dégénérer, & qui ne dégénere en effet, & ne prenne un très mauvais caractère, non par cette cause qui en commençant d'agir s'est trouvée toute seule, & assez légère pour céder aux efforts de la nature, mais par une nouvelle qui a été créée & ajoutée à la première par une mauvaise conduite.

(a) Nec vero satis est, medicum suum fecisse officium, nisi suum quoque ægrotus, suum assistens faciant, sicutque externa ritè comparata. Hippocr. Aph. 1.

Combien de fois encore n'ai-je pas vu la cessation de tous les symptomes dangereux arrivée après un paroxisme critique, se soutenir non seulement pendant la durée ordinaire de la rémission, mais encore n'être point suivie de redoublement, ce qui prouvoit qu'il y avoit eu une véritable crise, & qu'il n'y avoit plus de danger, & cependant les mêmes symptomes, ou d'autres encore plus dangereux, revenir dans le temps qu'on s'y attendoit le moins, & prolonger la maladie au delà du terme annoncé par cette rémission soutenue & entière de tous les symptomes? Et cela par la mauvaise conduite des malades, & encore plus par celles de leurs gardes qui en tuent les trois quarts en leur donnant ou leur permettant des alimens & autres choses qui reproduisent une nouvelle cause, contre laquelle la nature, qui ne devoit plus avoir d'assauts violens à soutenir, est encore obligée de lutter.

Combien de fois n'ai je pas vu, dans des fievres putrides, arrêter mal à propos, un cours de ventre salutaire, même dans les commencemens, & l'humeur se porter sur le champ à la poitrine; ou encore plus souvent à la tête, & produire ou des péripneumo-

nies ; ou des phrénésies le plus souvent mortelles , ou , si elles étoient susceptibles de guérison , n'y parvenant qu'après avoir rétabli le cours que la nature avoit pris , mais avec bien plus de temps & de difficulté , que si l'on ne l'avoit pas interrompu ? Il en faut dire autant des fueurs critiques qui devoient emporter tous les symptômes graves , & qui annonçoient , dans deux jours , l'entiere guérison , sans retour de redoublemens , mais qui étant supprimées , en attirent encore d'autres & prolongent d'autant l'entiere guérison.

J'ajoute l'observation d'un fait relatif à la mauvaise conduite , auquel , peut être , peu de Médecins font attention : bien des gens , les femmes surtout , appliquent , à l'insçu du Médecin , sur un point de pleuresie , des topiques pénétrants , & répercussifs ou résolutifs , & croient avoir fait un beau coup , lorsque ce point s'est dissipé : mais le mal n'a fait que changer de place , c'est à présent une douleur gravative dans la substance même du pòumon , avec des crachats sanguinolens , symptôme moins douloureux , à la vérité , mais aussi fatigant , & infiniment plus dangereux.

I V.

Il y a tant de choses à dire , & tant d'observations à faire sur les crises relativement à mon sujet, que j'ai jugé à propos d'en faire un article séparé, auquel, ce que je viens de dire dans le précédent, n'est presque qu'une introduction.

Les jours critiques ne sont point déterminés, puisqu'ils arrivent plutôt ou plus tard. Cependant il y a des jours où les crises se font plus ordinairement que dans d'autres; & ces jours décident de la mort ou de la guérison, & dans ce dernier cas ils font connoître combien la maladie, exempte de danger, doit encore durer. Ce sont ordinairement les impairs où se fait ce combat qui prépare l'évacuation critique. Mais pour les avoir, il ne suffit pas de compter du jour que la maladie a commencé, il faut que ce soit de l'heure, & prendre ensemble le redoublement & la rémission pour deux jours. De façon qu'une maladie, ayant commencé le soir du premier du mois, sera encore dans son deuxième jour jusqu'au soir du troisième du mois, quoiqu'elle ait commencé le premier. Le redouble-

L iv

ment avec sa rémission doivent être considérés comme une maladie entière qui a son commencement, son accroissement, son état, & sa déclinaison de manière que la rémission n'est autre chose que la déclinaison ou diminution du paroxisme, jusqu'à ce qu'un autre recommence. Il peut se faire qu'Hippocrate, Galien, & les autres observateurs des crises, pour n'avoir pas tous compté de la même façon, leur aient assigné des jours différens, qui dans le fond, sont les mêmes. Cette contradiction a fait douter, même à des anciens, qu'il y eût des jours critiques marqués; & voyant d'ailleurs bien des maladies guéries sans crises, il y en a beaucoup qui ont regardé cette doctrine comme une chimère. Pour moi, je crois que, le reste étant égal, la marche de la nature est toujours la même, & que, si l'on traitoit les maladies comme faisoit Hippocrate, ou plutôt qu'on ne fit que les observer, elles nous présenteroient encore les mêmes phénomènes: Nous verrions des crises, des évacuations, & des éruptions critiques; & si ce n'étoit pas dans les mêmes jours qu'il a déterminés, c'est que nous ne comptions pas comme lui.

Aujourd'hui on observe rarement

des crises sensibles prises dans le sens d'Hippocrate: il entendoit des assauts violens dans lesquels les malades succomboient souvent, ou dont ils étoient quelquefois délivrés par quelque évacuation abondante, ou par quelque éruption, ou dépôt. Dans ce cas, il regardoit le malade entierement guéri, parce qu'il ne jugeoit des maladies que par les symptomes graves, dont le sujet se trouvoit alors délivré; il ne considéroit pas beaucoup le pouls. Cependant comme la crise étoit un combat violent & orageux de la nature contre l'ennemi qu'elle vouloit détruire, lorsqu'elle étoit victorieuse, il lui restoit encore à le chasser entierement. Aussi voyoit-on que la crise étoit suivie, avec la céslation des symptomes, de quelque évacuation abondante, ou de quelque éruption, que pour cela, on appelloit critiques; & cette opération secondaire ne pouvoit s'exécuter que par un mouvement qui, quoique plus paisible, n'étoit pas moins fievreux, jusqu'à ce que le sang fût entierement dépouillé. Ce qui devoit, comme aujourd'hui, durer encore quelques jours. (a) Comme le

(a) Tout cela est conforme à l'explication que donne Galien de L'aph. 13. f. 2.

plus souvent nous n'observons pas des crises avec tout ce terrible appareil, nous ne prenons pour crise, que son effet salutaire, qui est la cessation des symptomes dangereux pour ne plus reparoître. Voilà ce que nous entendons ordinairement par crise, soit que quelque évacuation sensible l'accompagne, ou non. Et comme ce calme & cette destruction des symptomes graves viennent à la suite d'un redoublement critique, c'est presque toujours un des jours pairs que nous les observons, ou à la fin des impairs.

On cherche la raison pourquoi l'on n'observe pas aujourd'hui dans les maladies, des crises aussi fréquentes, & les jours critiques aussi réguliers qu'on le faisoit autrefois dans la Grece. La différence de climat pourroit y contribuer, ainsi que l'ont pensé plusieurs Auteurs, au nombre desquels est Baglivi. Cependant comme l'action de la nature pour guérir les maladies, est par tout essentiellement la même, la différence de climat semble devoir n'y influer que pour y causer quelques variations accidentelles. On dit que dans les pays froids, le sang plus épais, plus tenace ne se prête pas facilement à cette opération de la nature. Mais si les fluides ont plus

de consistance, les instrumens que la nature emploie, les solides, sont plus robustes; leur action sur ces fluides plus denses, est proportionnellement la même que celle des solides plus foibles sur des humeurs plus déliées, & qui résistent moins. Le même effet doit en résulter, c'est-à-dire, l'atténuation de la matiere, & cet état qui convient pour qu'elle soit expulsée, en un mot, tout ce qu'il faut pour produire des crises. Tout ce que le climat peut faire en rendant le tissu de la peau plus ferré, & ses pores moins ouverts, c'est de mettre plus d'obstacle, de ce côté, à l'expulsion de la matiere préparée, qui se portera plus volontiers vers quelque autre couloir. Ainsi, s'il n'y avoit pas d'autre raison que la différence de climat, la crise n'arriveroit pas moins, mais elle se feroit différemment.

Aussi Baglivi ne se borne-t-il pas à cette cause, il en reconnoit une autre dans la mauvaise maniere de traiter les maladies, par laquelle on trouble l'ordre de la nature (a). Cela

(a) Mirari desinant Practici, si hodiè nec frequentes, nec perfectæ succedant crises, ut olim in graciâ, siquidem illi Græcarum legum vel ignari;

n'arrive que trop souvent. Mais cet Auteur, suivant le passage que je cite, semble vouloir dire qu'il n'y a aucun Médecin qui traite les maladies comme il convient, puisqu'on observe si peu de véritables crises. (a) Cependant de deux choses l'une : ou toutes les maladies où l'on n'observe pas des crises, sont mal traitées, ou le défaut de crise ne vient pas du mauvais traitement. Mais peut-on penser qu'une maladie ait été mal traitée, & que l'ordre de la nature ait été troublé, parce qu'elle s'est terminée sans crise, lorsque cela a été aussi tranquillement, & aussi promptement que la

vel obtrectatores, à principio morbi ad declinationem usque purgantibus, diaphoreticis, phlebotomiis, spirituosius, aliisque imprudenter & intempestivè exhibitis medicamentis, ægotantes ferè conficiunt, ideò impossibile est, ut humores per tam diversas remedium seditiones distracti, ad criticæ despumationis negotium stato tempore disponantur; sed assiduis confusionibus agitati, loco criseos perfectæ in metastases præternaturales desinant, atque hæc de causâ nec criseos, nec dierum criticorum, nec aliorum demùm naturæ motuum regulas ab antiquis traditas, in febribus observabimus. *Bagl. prax.*

(a) C'est-à-dire, telles que les observoit Hippocrate. Car quand on dit qu'on ne voit pas des crises comme autrefois, c'est toujours dans ce sens qu'il faut l'entendre. Parce que, selon moi, il n'y a point de guérison sans quelque espece de crise, quelquefois semblable à celles des anciens, le plus souvent fort différente, & qui ne se manifeste que par ses effets.

violence, le nombre, & le mauvais caractère des symptomes pouvoient le permettre, sans laisser dans le corps la moindre impression, de façon qu'après un temps raisonnable de convalescence, le sujet se porte aussi bien, ou mieux que s'il n'eût point été malade? Les Praticiens les plus heureux, qui dans leurs cures nombreuses, remarquent si peu de crises, peut-on dire qu'ils ne savent ce qu'ils font? Les crises, telles que les observoient les anciens, puisque c'est de celles-là qu'on parle, qui très souvent ne guérissent qu'imparfaitement, & qui étoient sujettes à des rechutes pires souvent que la première maladie, ces crises seront-elles la marque d'un bon traitement plutôt qu'une heureuse & parfaite convalescence? Il faut convenir que le mauvais traitement empêche souvent les crises d'être amenées, ou qu'il les arrête sur le point de se déclarer, ou les supprime étant déjà déclarées, mais c'est toujours au détriment des malades: L'opiniâtreté de la maladie, l'augmentation des symptomes existans, la production de nouveaux, des métastases affreuses, & souvent mortelles, en sont les suites ordinaires, & qui ne sont que trop fréquentes. Mais ces accidens arrivent

également très souvent, lorsque, au lieu d'avoir troublé la nature par des remedes, elle a été abandonnée à elle même, & qu'elle n'a pas eu la force de détruire l'humeur, & de l'expulser par une crise. Ainsi le défaut de crise, & les accidents qui s'ensuivent, ne viennent pas toujours de ce qu'on a troublé la nature par des remedes. On dit bien qu'il arrive des crises parmi les païsans qui ne font point de remedes, mais on ne dit pas qu'il en périt beaucoup plus qu'il ne s'en guérit. La guérison de quelques-uns par le bénéfice de la crise, ne vient pas précisément de ce qu'ils n'ont point fait de remedes, puis qu'il y en a beaucoup qui périssent sans en avoir fait, & qu'on voit beaucoup de guérisons, quelquefois avec crise, quelquefois sans crise, quoiqu'on ait fait des remedes. Mais cela vient de ce que le genre de vie qu'ils menent, les rend plus robustes & que la nature a la force de se procurer quelquefois toute seule des évacuations nécessaires; qu'elle ne sauroit, dans d'autres, se procurer sans secours. Ainsi le défaut de crise n'est pas plus la marque ni l'effet d'un mauvais traitement, que la crise n'est la marque ni l'effet d'un bon. Il est vrai qu'un

mauvais traitement empêche souvent les crises, mais conclurre de là que le défaut de crise vient toujours d'un mauvais traitement, le sophisme est trop palpable. Outre cela, les deux opinions de Baglivi sur le défaut ou la rareté des crises, présentent deux conséquences contradictoires: En l'attribuant une fois au climat, on ne peut plus l'attribuer à autre chose; l'influence du climat sur les crises, indépendante de la volonté des hommes, est commune à tous, & suppose que le défaut de crise qui en provient, est commun à ceux qui ne font point de remedes, & à ceux qui en font. Il n'en est pas de même de la mauvaise administration des remedes; en soutenant qu'elle empêche les crises, on suppose que ceux qui n'en font point, en éprouvent; non-seulement Baglivi le suppose, mais il l'assure même en alléguant l'exemple des paysans, ce qui est contradictoire à sa première opinion.

Quand la mauvaise administration des remedes a empêché ou arrêté la crise, le malade s'en trouve toujours mal, mais quand il se trouve bien, & que la guérison est parfaite au tems ordinaire qu'elle devoit arriver, ou même plutôt que la nature de la maladie sembloit l'annoncer, quoiqu'on n'ait point apperçu de crise, on ne peut pas

dire que les remèdes ayent été mal administrés. Comme il ne s'agit ici que de cette administration raisonnée & éprouvée des remèdes, qui est suivie de la guérison des maladies, & que nous ne parlons des crises que relativement à cet objet, nous nous bornerons à chercher la raison pourquoi dans ce cas on ne voit pas aussi souvent des crises qu'autrefois, & pourquoi, lorsqu'elles arrivent, ce n'est pas toujours dans les jours marqués par les anciens. Cela ne peut venir que de la manière de traiter les maladies, qui est différente de la leur. Mais il ne s'ensuit pas, comme nous l'avons établi, qu'elle soit mauvaise. Avant d'aller plus loin, établissons, pour une bonne fois, ce qu'on doit entendre, & ce que nous entendons par crise, & comment elle s'opère : la crise est une évacuation sensible & manifeste par quelque'un des couloirs excrétoires, accompagnée de la cessation, ou d'une très grande diminution des symptômes, & d'un beaucoup meilleur état du pouls, & de la respiration, produite par les forces de la nature, après qu'elle a travaillé l'humeur, qu'elle l'a atténuée, & rendu plus fluide, & propre à enfiler ces couloirs.

Si vous procurez plus de liberté à la nature pour travailler l'humeur, par

des délayans , des relâchans , & des évacuans , de façon qu'à mesure que l'humeur s'atténue en partie , elle forte à proportion , il n'en restera pas assez , au bout d'un certain nombre de jours , pour faire une évacuation spontanée assez abondante & assez sensible pour être appelée crise ; & c'est dans ce sens qu'on en voit moins souvent. Cependant , dans le tems , à - peu - près , qu'elle doit se faire , on ne laisse pas de voir les suites d'une bonne crise. Cela vient de ce que l'évacuation critique ou salutaire , au lieu de se faire tout à la fois , s'est faite en détail ; & à-peu-près dans le tems critique , ce qui reste achevé d'être expulsé , quelquefois d'une manière assez sensible , quoique moins abondante , pour pouvoir s'appeller crise , mais plus souvent avec trop peu d'abondance pour qu'on s'en apperçoive ; & dans ce sens on peut dire qu'il n'y a point de guérison absolument sans évacuation critique , qui se fait non-seulement pendant le cours de la maladie , mais encore dans le tems proprement critique , & qui se manifeste par les signes que nous avons dit ; l'Évacuation qui , dans ce cas , fait la crise , soit par les sueurs , soit par les selles , diffère trop peu , par son abondance , de celles qui souvent ont accom-

pagné la maladie, pour pouvoir se faire distinguer par - là, mais on la distingue par les signes d'une bonne crise. Ce n'est pas l'abondance qui la caractérise, puisqu'elle est souvent symptomatique & funeste, mais c'est la cessation des symptômes. L'évacuation qui se fait pendant le cours de la maladie, ne peut, il est vrai, être appelée critique qu'improprement, mais elle emporte une portion très considérable de ce qui doit former la crise proprement dite, & la rend plus facile. Elle ne sauroit être contraire au but & à l'ordre de la nature. Pour nous en convaincre observons sa marche: dans presque toutes les maladies aiguës il y a des redoublemens, & des rémissions plus ou moins remarquables; & dans celles où l'on n'en remarque point, & qui sont bien rares, il y a tout lieu de penser qu'il ne laisse pas d'y en avoir, quoique trop légers pour se faire observer. Qu'est - ce autre chose que des efforts de la nature qui tente chaque fois une crise, c'est-à-dire, la destruction entière, & l'évacuation de l'humeur qui s'oppose à son cours, mais qu'elle n'exécute qu'en partie chaque fois jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus au-dessus de ses forces? En effet lorsqu'il y en a peu, elle en vient à bout du premier

coup; lorsqu'il y a un peu plus, c'est le second ou le troisieme, & ainsi du reste. Quoi de plus conforme à ses vues que de lui aider, chaque fois qu'elle a préparé une certaine quantité d'humeur, à s'en délivrer en l'évacuant? Mais, dira-t-on, à chaque redoublement c'est le plus souvent par les sueurs qu'elle cherche à expulser l'humeur, & lorsque cela est, il faudroit donc choisir la même voie pour lui aider à l'évacuer, autrement c'est troubler son cours; & cependant dans le commencement des maladies, & même jusqu'au commencement de la déclinaison qui est le tems des crises, elles sont symptomatiques, & elles aggravent le mal plutôt qu'elles ne le soulagent. Par conséquent il seroit dangereux de les provoquer. Tout cela est vrai; & de la conclusion j'en tire une autre, qui est que souvent on favorise & l'on soulage la nature, lors même qu'il semble qu'on s'écarte de son but. En disant que ces sueurs symptomatiques aggravent le mal, c'est prendre l'effet pour la cause: pendant le plus fort du redoublement elles sont l'effet de la violence du mal, & ne marquent autre chose sinon que la nature fait des efforts violens, & souffre beaucoup. Mais dès qu'on s'apperçoit de quelque rémission, quelque légère

qu'elle soit, les fueurs deviennent alors critiques partielles, c'est-à-dire, qu'elles ne le sont que relativement au redoublement qui commence à se calmer, quoiqu'elles soient encore symptomatiques relativement à la maladie entière, qui, malgré cette petite rémission, est encore dans toute sa force. C'est pourtant cette petite rémission dont il faut profiter pour attaquer la cause du mal, mais ce ne doit pas être encore par les fueurs, quand même la nature auroit pris cette voie pendant le redoublement, parce qu'elle ne l'a prise que forcément, & que ce seroit la forcer encore, & la tourmenter si l'on continuoit de la lui faire prendre. Il faut attaquer la cause dans sa propre source qui est le canal intestinal. Par ce moyen non-seulement on diminue cette source, qui par conséquent fournira moins, en continuant de passer dans le sang, au paroxisme suivant, mais on évacue encore ce qui, dans la circulation, se trouve préparé par le redoublement précédent. Et cette opération, qui s'exerce principalement sur les premières voies, & fort légèrement dans celles de la circulation, n'excite dans celle-ci qu'un mouvement très peu considérable, & infiniment plus tranquille que ne feroient les fueurs qu'on ne pourroit provoquer sans

causer un trouble énorme dans toute la machine en tentant de briser & d'atténuer des humeurs qui sont encore trop grossières & très peu disposées à subir ce grand changement qui ne doit s'opérer que peu à peu.

Les erreurs ont tant de peine à se dissiper, que, malgré le grand jour qui devrait les chasser avec les ténèbres qui les ont fait naître, elles subsistent long-tems après, comme l'idée des fantômes nocturnes subsiste encore dans les esprits foibles qui en ont été frappés, après que la lumière les a fait disparaître. Il nous en reste encore quelques-unes de celles où l'ignorance de l'économie animale avoit fait tomber les anciens, malgré la connoissance que nous en avons. Celle qui me surprend le plus, & qui, en même tems, me paroît la plus pernicieuse, c'est de croire encore que les évacuations intestinales attirent de la circonférence au centre. J'ai fait observer ailleurs que toutes les évacuations se font à la circonférence, que chacune attire, non-seulement du centre de la circulation, mais encore des autres points de sa circonférence. De ce principe tout simple, & qu'on ne peut contester, on peut tirer des conséquences plus utiles que de bien d'autres dont on fait grand cas.

1°. On doit mettre à la circonférence, & à l'extrémité des rayons qui partent du centre de la circulation, non-seulement la superficie de la peau, mais la surface interne du canal intestinal à commencer depuis la bouche jusqu'à l'anus. Celle du bassin des reins, où aboutissent les conduits excrétoires de l'urine, celle des uréthères, de la vessie & de l'urèthre; & enfin celle des vésicules pulmonaires, des bronches, de la trachée artère, & de la membrane pituitaire prise dans toute son étendue.

2°. Dans la supposition que toute la matière morbifique se trouveroit ramassée dans quelqu'une de ces extrémités, il faudroit ne la faire sortir que par-là, & ne pas l'obliger de sortir par quelqu'une des autres, parce qu'elle n'y pourroit parvenir qu'en traversant l'océan de la circulation en passant par le centre, & qu'elle pourroit être arrêtée en chemin dans quelque viscere par quelque obstacle qu'elle y trouveroit, ou parce que les forces pourroient manquer à la nature pour la conduire plus loin, & surtout parce que les conduits excrétoires, où l'on auroit dessein de l'amener, pourroient bien n'être pas disposés à lui donner passage.

3°. Mais la supposition ne sauroit avoir lieu à l'égard d'aucun autre couloir que celui

des intestins. Par-exemple dans les sueurs critiques, & les plus salutaires, celles qu'il est le plus dangereux de détourner, la matiere brisée, atténuée, en un mot, devenue propre à sortir par les pores de la peau, nage abondamment dans l'océan de la circulation, & elle est portée par les forces vitales vers cet émonctoire. Comme elle se trouve préparée à sortir par ces pores, que ceux-ci se trouvent disposés aussi à lui donner passage, & qu'elle y a pris son cours, il seroit également dangereux de l'en détourner par les mêmes raisons que nous venons de dire. 4°. Cependant dans ce cas, s'il arrivoit tout d'un coup que la voie des reins, ou celle des intestins s'ouvrirent suffisamment par une disposition naturelle, on ne voit pas qu'il en résultât aucun inconvénient, quand même la sueur se supprimeroit: comme toute l'humeur qui doit sortir est répandue dans toute la masse du sang, il faut que, pour cette excrétion, elle se porte de toutes les autres extrémités, vers celle de la peau; que la partie qui sort, soit suivie d'une autre, celle-ci d'un autre, & ainsi successivement de toutes celles qui forment une continuité jusqu'à l'extrémité opposée; & il n'y a pas plus d'inconvénient, si à cette extrémité

opposée il se présente un passage qui lui donne une sortie également facile : la partie de l'humeur qui se trouve le plus près, sort sans être obligée de traverser par le diametre du cercle, & elle est suivie de toutes les autres jusqu'à l'extrémité par où elle avoit commencé de sortir, & d'où revient celle qui s'en trouvoit le plus près, comme s'y feroit portée celle qui se trouve le plus près du nouveau passage, s'il ne s'étoit pas ouvert. Celles des deux extrémités ont le même chemin à faire de part & d'autre, & celle qui se trouve au centre, n'en a pas plus d'un côté que de l'autre, tout est compensé. Il ne peut résulter du mal que lorsque l'évacuation de l'humeur cuite, comme disoient les anciens, ou suffisamment travaillée, étant supprimée d'un côté, il n'y a aucun autre couloir qui se prête à lui donner passage. 5°. Il suit enfin que l'humeur morbifique répandue dans toute la masse peut sortir par quelque couloir que ce soit avec le même résultat, & que, plus la partie qui forme l'organe excrétoire, & celles qui en sont plus près, contiennent de cette matiere contrenaturelle, plus il est à propos qu'elle soit extraite du corps par ce même couloir.

Il s'agit donc de déterminer quel est celui

celui de tous les organes excréteurs qui contient le plus de ces matières éthérogènes, & contraires à la nature. Excepté le canal intestinal, tous les autres ne les tiennent que du sang, soit qu'ils leur servent simplement de passage, soit qu'elles s'y déposent pour quelque tems. Se forment-elles dans le sang, ou lui sont-elles fournies d'ailleurs? Souvent elles se forment en partie dans le sang, mais ce n'est qu'autant qu'il arrive à la circulation quelque chose qui l'empêche de se faire avec toute la liberté requise, qui en trouble le mouvement, l'accélère ou le ralentit, & qui y excite un mouvement intestin contre-naturel. Ce trouble dans le mouvement du sang en pervertit la qualité, lui fait changer de nature, ce qui est la même chose qu'y faire naître des humeurs contre-naturelles. Mais d'où lui vient cette cause qui en pervertit ainsi la qualité? Vient-elle de l'air en s'insinuant par les pores de la peau, ou ceux du pöumon? C'est ainsi qu'agissent les causes épidémiques & contagieuses, & celles qui, sans être de ce nombre, ne rendent de même malades qu'une partie des sujets sur lesquels elles agissent. Mais ces causes, précisément parce qu'elles ne produisent pas leur effet sur tous les corps qui sont exposés

M

à leur action, ont besoin, pour le produire, d'une disposition préexistante dans les sujets qu'elles rendent malades, & cette disposition n'est conçue, consister que dans la corruption des humeurs. (a) Il reste donc toujours à savoir d'où provient cette première, soit qu'elle soit réduite en action par les causes externes ci-dessus, soit que, parvenue à un certain point, elle se réduise en action elle-même, ou, pour mieux dire, qu'elle le soit par les forces de la nature sans le concours d'aucune autre. La transpiration subitement arrêtée peut produire, il est vrai, de grands ravages, mais cette cause rentre souvent dans la classe de celles qui demandent une disposition dans le sujet. Il est vrai encore qu'il y a quelques causes externes capables de pervertir subitement la qualité du sang, quelque sain qu'il soit d'ailleurs, comme un excès de colère, les venins, les poisons &c. Mais ces causes sont rares, & il s'agit ici de celles qui sont les plus ordinaires, & qui produisent le plus grand nombre des maladies. On n'en peut trouver la source que dans les organes qui fournissent au sang, savoir

(a) V. La note, *agens enim...* p. 197

ceux de la digestion. Tant qu'ils ne fourniront que du bon, & dans la quantité requise, le corps le trouvera exposé impunément à toutes les causes externes de maladies, qui demandent, pour produire leur effet, une disposition du sujet. Mais dès qu'ils fournissent du mauvais, ou le sang contracte cette disposition à donner prise aux causes externes, ou la corruption devient au point de n'avoir pas besoin, pour produire des maladies, du concours de ces causes déterminantes. Ils fourniront du mauvais toutes les fois que les digestions seront dérangées, & cela à proportion de ce dérangement. Et elles sont dans ce cas presque continuellement : outre la quantité, ou la qualité d'alimens, dans quoi l'on pêche sans cesse, même sans s'en apercevoir, tout influe sur les digestions : le mouvement & le repos, le sommeil, & la veille, les passions de l'ame & toutes les causes externes.

Ce sont donc ces organes qui contiennent le plus de matieres morbifiques, soit 1°. Qu'elles n'ayent pas encore passé dans le sang assez abondamment pour produire quelque maladie, soit 2°. Qu'y ayant passé jusqu'à ce point, elles ne se trouvent pas encore assez travaillées par les forces de la nature

pour être expulsées par quelque couloir. Soit enfin 3°. qu'elles ayent atteint ce degré de coction ou d'élaboration.

Dans tous ces cas, par quels couloirs convient il mieux de les faire sortir ? Dans le premier, & dans la supposition qu'il est à propos d'en délivrer le corps pour prévenir une maladie dont il est menacé, il est incontestable que non-seulement toute autre voie que celle de l'estomac ou des intestins n'est pas praticable, mais qu'il seroit même nuisible de la tenter.

Dans le cas où elle a passé suffisamment dans le sang pour y causer du désordre, & qu'elle n'est pas encore assez travaillée pour se donner passage par d'autres couloirs, si vous voulez l'y forcer, vous ne pouvez le faire qu'en la mettant en grand mouvement, de façon que, au lieu d'en faciliter la sortie en dégageant les voies de la circulation, & des excrétiens, vous la rendrez bien plus difficile, parce que toutes ces voies déjà trop embarrassées par la plénitude, le deviendront encore d'avantage par l'augmentation de volume que vous y ajoutez en augmentant le mouvement expansif des liqueurs. De-là des engorgemens inflammatoires dans les viscères, des ruptures de vaisseaux, des hémorrhagies, &c. Que s'il

arrive que le système vasculaire soit assez robuste pour résister à cette expansion extraordinaire des liqueurs, & que vous veniez à bout de forcer les digues des vaisseaux excréteurs de la peau, qui ne se trouvoient rien moins que disposés à cette dilatation, c'est alors que vous faites, sans vous l'imaginer, ce que, peut-être, vous voudriez éviter : vous attirez réellement de la circonférence au centre : le magasin qui se trouve à l'autre extrémité & qui fournissoit au sang toute cette humeur que vous forcés de sortir par la peau, continue de lui en fournir, & d'autant plus abondamment qu'elle y est attirée par le vuide qu'elle trouve à remplir ; le torrent l'entraîne vers l'habitude du corps, où sont les ouvertures que vous avez faites. Elle n'y parvient qu'en passant par le centre. Vous attirez donc au centre & dans toutes les voies de la circulation, une grande quantité de matieres impures, & non travaillées, qui, obligées de s'y arrêter dès que cesse l'action qui procurait la sueur, remplacent celles que vous avez fait sortir. D'où résultent bien des maux pires que celui que cette sueur forcée semble avoir calmé, ou enlevé, ou qui n'en a été que plus aigri.

Enfin que convient il de faire lorsque

la matiere qui a passé dans le sang a acquis, par les forces de la nature, ce degré nécessaire d'élaboration pour être facilement expulsée par quelque couloir, par-exemple par celui de la peau? Il faut encore considérer cet état dans deux circonstances différentes: ou il n'en reste plus dans le magasin qui l'a fournie, ou il y en reste encore. Dans le premier cas, rien de plus sur, & de plus incontestable que de favoriser sa sortie par le couloir qui paroît le mieux disposé à la recevoir, & vers lequel elle paroît diriger son cours. C'est le cas où l'évacuation doit terminer la maladie entiere, & ce cas n'arrive jamais que, ou lorsque la maladie est légère, ou lorsque, étant grave, c'est-à-dire, causée par beaucoup de corruption, l'on a déjà enlevé une grande partie de cette corruption en l'attaquant dans son propre retranchement, ou enfin après que la nature a souffert des travaux & soutenu des assauts immenses pour l'atténuer, la briser, la rendre propre à être expulsée, & pour s'en délivrer entièrement. Dans le second l'évacuation ne termine qu'une partie de la maladie, un paroxisme, ou elle ne la termine en entier qu'en apparence; un autre paroxisme revient dans son tems, ou une rechute. *Quæ post crisin*

relinquuntur &c. L'un & l'autre produits par un nouvel abord de matière fournie par le foyer qui n'étoit pas épuisé. Dans ce cas il seroit plus salutaire qu'elle sortît par le couloir infecté par les raisons que nous avons données.

Par cette maniere d'envisager les opérations de la nature dans les maladies, on voit plus clairement celle dont on doit s'y prendre pour lui donner à propos les secours dont elle a besoin. Le premier jour, & ensuite pendant chaque exacerbation, on s'attache à calmer le mouvement violent tant intestin que circulatoire qui l'épuise, qui est capable de causer des désordres affreux; à émousser la causticité de l'humeur, à en corriger la qualité destructive; à faciliter la circulation dans des vaisseaux trop gorgés, en les désemplissant par les saignées; en un mot à procurer une rémission plus prompte, & plus considérable. Mais dès qu'elle est arrivée, on ne doit rien avoir de plus pressé à faire que de diminuer la cause humorale, ayant toujours égard au plus ou moins de calme qui le permet. Il ne suffit pas de débarrasser la nature de ses entraves pour lui donner plus de liberté de combattre, il faut encore diminuer les forces de l'ennemi, pour qu'elle puisse

le vaincre. Autrement on auroit beau faire d'ailleurs, on auroit beau calmer, faciliter la nature à agir, la corruption passant continuellement des premières voies dans le sang, s'y développant, augmentant toujours de volume en se joignant à celle qui y est déjà, seroit bien-tôt en état de l'accabler, d'autant plus facilement que ses forces diminuent toujours, & elle succomberoit dans quelqu'un de ces assauts qu'elle est obligée de soutenir. Que si elle en sortoit à la fin victorieuse, ce qui, dans ce cas, ne pourroit arriver que rarement, ce ne seroit qu'après avoir essuyé chaque fois toutes les forces de l'ennemi. Hé! quel effort ne lui faut-il pas faire dans ce dernier pour le subjuguier & l'expulser en entier par une crise abondante, lorsque toute l'humeur s'y trouve encore? Que si dans ce dernier combat, supposé même capable de chasser toute l'humeur déjà préparée pour cela, les conduits excrétoires ne peuvent pas lui donner un libre passage, soit par leur disposition, soit parce qu'elle est trop abondante, ce même effort l'oblige à se déposer dans quelque partie glanduleuse. Si c'est à l'extérieur, le dépôt est salutaire, il est vrai, mais dans l'intérieur il est mortel, comme il arrive souvent. Mais en diminuant la cause

humorale dans le courant de la maladie, & dans les intervalles qui y sont propres, on évite tous ces inconvéniens, chaque effort de la nature est moindre, & il la fatigue moins, elle risque bien moins d'y succomber; celui qui doit terminer la maladie par une crise, est moins violent, la matiere moins abondante trouve plus de facilité à sortir, & quoique cette dernière évacuation soit souvent fort tranquille & peu abondante, parce qu'elle est proportionnée à l'humeur qui reste, la crise ne se fait pas moins, puisqu'elle ne consiste essentiellement que dans la cessation des symptomes dangereux.

Cette conduite dans le traitement des maladies n'empêche point qu'on ne doive faire, & qu'on ne fasse en effet une attention toute particulière aux crises qui peuvent arriver. On les attend même plutôt, quand on a détruit & enlevé une bonne partie de la cause, parce qu'il reste moins à faire à la nature. Quand on a bien observé la marche d'une maladie, on est à même de juger de ce qui annonce une crise dans le tems à-peu-près qu'elle doit arriver: sur le déclin d'un redoublement on peut voir une légère moïsteur, au lieu de cette sécheresse qui jusque-là avoit été répandue sur le corps, un pouls plus

dilaté, & plus mol, & avec cela surtout un calme plus grand que dans le déclin des paroxismes précédens, & l'on peut attendre une sueur critique. Alors on ne donne rien, on ne fait rien qui puisse la détourner. C'est le plus, essentiel, & souvent il suffit. On prévoit également une évacuation critique prochaine par les selles. Je n'ai jamais vu arriver des accidens plus funestes que par la suppression des évacuations par cette dernière voie, soit qu'elles n'arrivent que dans les tems critiques, soit même avant, à moins qu'elles ne soient absolument symptomatiques. Ce qui fait bien voir que c'est la voie la plus familière & la plus commode à la nature pour se délivrer de la matière qui la trouble, qui la dérange. L'essentiel est donc de ne pas les arrêter. Que si elles étoient trop abondantes, on peut les modérer, & surtout fortifier le malade par quelques cordiaux. Du reste ce ne seroit pas un grand inconvénient, quand on auroit donné quelque léger purgatif dont l'effet viendroit à se rencontrer avec cette espèce d'évacuation critique, il n'en pourroit résulter qu'une évacuation un peu plus considérable, mais qui répondroit toujours au dessein de la nature. *Quò natura vergit &c.* Il n'y auroit alors, si on le jugeoit nécessaire,

qu'à la modérer, comme je viens de dire, & à fortifier le malade, ce qui n'est pas bien difficile. Bien plus, j'ai observé plusieurs fois qu'un léger purgatif ne supprime point les sueurs, soit critiques partielles à la fin de chaque redoublement, soit critiques absolues à la fin du dernier. En effet les légers purgatifs, avant que d'agir suffisamment sur les intestins pour exciter l'évacuation, ont le tems de passer en grande partie dans le sang, sur lequel ils agissent comme diaphorétiques, à cause de la disposition où il se trouve à produire cette excrétion; sur-tout s'ils sont de nature à prendre facilement cette façon d'agir: par-exemple, trois ou quatre grains de Kermés minéral, avec deux ou trois onces de manne dans le cas de pleurésie, ou de péripneumonie, poussent plus par les sueurs, lorsqu'il y a quelque disposition, que par les selles. Il n'en est pas de même des purgatifs âcres & trop forts, ils détourneroient, & attireroient vers le couloir des intestins l'humeur qui a pris son cours vers celui de la peau. Mais la cause la plus ordinaire de la suppression des sueurs critiques, est de se découvrir par impatience, de changer trop tôt de linges, & plus encore le régime trop rafraichissant qui, comme

le remarque Prosper Martian, épaisie les humeurs, & resserre les solides au point que les évacuations spontanées ne peuvent pas se faire. (a)

Il y a aujourd'hui une manie dans le monde de craindre toujours d'être échauffé, & l'on ne parle que de se rafraichir, tandis qu'on ne pense qu'à s'échauffer, & à se bruler, pour ainsi dire, le sang, par l'affaïsonnement des mets, par l'usage des liqueurs spiritueuses, par les veilles, en un mot, d'une infinité de façon. On craindroit qu'un bouillon de bourrache ou de crésson n'échauffât, & l'on ne le craint pas d'un verre de liqueur forte. De façon que nous sommes obligés d'appeller rafraichissant ce qui n'est rien moins dans son action & qui ne le devient que par son effet. On se sent quelquefois échauffé par une cause que les rafraichissans proprement dits augmenteroient. Si l'on alloit dire à quelqu'un, je vous ferai prendre des bouillons altérans, diaphorétiques, apéritifs, ou diurétiques, il demanderoit tout de suite si c'est rafraichissant. On peut bien

(a) Continuo medicamentorum refrigerantium usu propter febrem, incrassatis humoribus, corporibusque densatis, spontaneæ evacuationes sæpè prohibentur, ut hæc non sit levis causa, cur nostris temporibus tam rarò fiant crises, quæ frequentissimæ erant antiquis. *Prosp. Mart. comment. in lib. 21. de morb. Hippocr. sess. 11.*

lui dire qu'oui, parce qu'effectivement leur action est suivie de rafraichissement, mais elle n'est point rafraichissante. S'il savoit que, pour ouvrir les pores de la peau, briser l'humeur épaisse qui les bouche, & celle qui épaisissant le sang, cause quelquefois ce qu'il appelle un grand feu, & qui doit sortir par la peau ou par les reins, il est nécessaire d'augmenter le mouvement des solides & des fluides, & que cela ne peut se faire sans une sorte d'échauffement passager, on auroit beau lui dire qu'il s'en trouvera bien-tôt rafraichi, cela ne calmeroit pas ses inquiétudes.

Monté sur ce ton-là, on le conserve dans les maladies aiguës, & l'on veut absolument être rafraichi. Bien des gens qui font la médecine sans principes, & qui, se bornant aux symptômes qui frappent leurs sens, ne pénètrent pas jusqu'à leur cause, donnent dans cette idée par complaisance & par ignorance. Cependant l'indication la plus ordinaire à remplir dans les maladies aiguës est bien de ne pas échauffer, mais il ne s'ensuit pas qu'il faille rafraichir par des rafraichissans proprement dits, qui étant tous acides coagulans, ou de la classe des incraffans, & disposés à l'acidité, mettent un obstacle

à la dépuracion du sang. Dans les maladies inflammatoires l'épaississement de la lymphe domine ; il n'en faut pas augmenter le phlogistique par des échauffans trop forts, mais les rafraichissans augmentent l'épaississement, & les engorgemens inflammatoires ; il y a des échauffans légers qui sont en même tems calmans & antiphlogistiques. Il faut sur-tout détremper beaucoup & délayer : la détrempe souvent rafraichit assez en noyant l'acrimonie, en rendant les liqueurs plus fluides, & facilitant par-là la circulation, sur-tout si l'on a soin en même tems de donner du jeu aux vaisseaux en les désemplissant. L'acrimonie délétère qui tend à la dissolution du sang, à la gangrène, comme dans les fievres malignes, pestilentielles, gangréneuses, demande des antiseptiques, qui sont la plûpart acidules. On a donc besoin quelquefois de rafraichissans ; & quelquefois de véritables échauffans : quand il s'agit de ranimer des forces entièrement abbatues & prêtes à succomber, il faut des cordiaux, quelquefois même très-forts. Et quand ils laisseroient quelque impression de chaleur, c'est compté pour rien s'ils fauvent la vie. Il vaudroit bien mieux faire quelque contusion, quelque écorchure, quelque mutilation à un homme pour

le tirer d'à-moitié chemin d'un précipice, que de l'y laisser tomber tout-à-fait, & perdre la vie. On peut remédier au premier mal, & non pas à l'autre. Mais si l'administration de ces différentes classes de remedes n'est faite à propos, faute de connoître la cause ou le principal caractère de la cause du mal auquel on veut remédier, les différens degrés, ou combinaisons ; que tous ces secours soient donnés, pour me servir de ces termes, à tort & à travers, c'est dans ce cas que le sentiment que nous avons rapporté de Baglivi, trouve son application : on contrarie la nature, on la trouble dans ses opérations, les évacuations critiques, soit sensibles, soit insensibles, ne peuvent pas se faire, & le danger en est augmenté.

On doit conclure de ce que nous venons de dire que la rareté & le défaut de crises sensibles, dans les maladies qui se guérissent, viennent de la manière de les traiter, qu'on peut assurer être meilleure que celle d'Hippocrate & des anciens, puisqu'elle guérit plus de malades que la leur. Ils ne troubloient pas la nature, il est vrai, mais ils l'abandonnoient dans son trouble. Ils ne pouvoient guère faire mieux, parce qu'ils n'avoient pas les mêmes ressources que nous avons. Ils observoient bien les

phénomènes , mais ils ignoroient les ressorts cachés qui les produisent. Nous les observons également , mais ce n'est pas seulement ceux que la nature opère toute seule , mais encore ceux qu'elle opère aidée des secours que la connoissance du mécanisme dont elle se sert , nous autorise & nous oblige de lui donner. C'est ainsi qu'on doit observer , autrement la médecine n'auroit jamais fait , & ne feroit jamais aucun progrès. De quoi sert d'observer les phénomènes qui tuent , si l'on ne cherche les moyens de les empêcher de tuer ? Il faut les observer pour les connoître , mais il faut observer aussi les changemens que les secours peuvent y apporter , & pour cela il en faut employer. Mais ils connoissoient peu de remèdes , encore étoient-ils de nature à ne devoir être employés qu'avec une très grande circonspection , & tels que nous n'oserions pas nous en servir aujourd'hui. (a) Nous en connoissons beaucoup & d'une nature bien différente. Ce n'est pas à dire qu'on doive en employer beaucoup.

(a) Veteres quidem , quibus clementia laxantia maximâ ex parte unâ cum salium usu erant ignota , frequentius his drastis usi sunt , ipseque Hippocrates elaterio potissimum atque helleboro purgationes molitus est. Sed si eorum scripta curatius perlustramus , non nisi necessitate urgente ea propinavimus.
Hoffmann.

il en faut peu dans chaque maladie, mais il en faut beaucoup pour leur multitude. Ce peu doit être un choix, & plus on en a, plus on est à même de le faire bon.

Nous regarderons toujours Hippocrate comme le pere de la Médecine, qui nous a ouvert le chemin pour arriver à sa perfection, & sans les lumieres duquel elle n'auroit pas fait autant de progrès. Il nous a laissé des définitions, & des descriptions exactes des maladies par leurs symptomes essentiels, suite nécessaire de ses attentives observations, dans lesquelles il rapporte les mauvais succès comme les bons, pour l'instruction de ses successeurs; c'est-à-dire, pour nous engager à chercher les moyens d'éviter les mauvais, en même tems qu'il nous donne ceux d'arriver aux bons; ce qui ne peut se faire sans suivre une route différente de la sienne. Ses préceptes, ses conseils ne seront pas moins bons, & moins vrais, mais ils se vérifieront d'une maniere différente. Nous les suivons lors même que nous semblons nous en écarter, & partant des mêmes principes, nous arrivons au même résultat par des routes différentes, mais plus courtes, plus faciles, & plus sûres.

Je donne pour exemple le douzieme

aph. de la I. sect. où il est dit ; „ si
 „ dans la pleurésie les crachats paroif-
 „ sent dès le commencement , ils en
 „ annoncent la briéveté , & au con-
 „ traire , s'ils ne paroissent que tard. Il
 „ en est de même des urines , des felles ,
 „ & des sueurs pour quelque maladie
 „ que ce soit. „

Tout cela est très vrai , ces signes annoncent encore aujourd'hui la longueur , ou la briéveté , & le caractère des maladies. Mais il n'est pas moins vrai que par la maniere de les traiter , on les rend plus courtes , & moins dangereuses respectivement au tems d'Hippocrate , dont les principes ne perdent rien par-là de leur vérité. Pour le prouver , rapportons l'application que fait Galien , dans ses commentaires , de cet aphorisme à la pleurésie d'Anoxion d'Abdère , tirée du troisieme des épidémiques d'Hippocrate , dans laquelle on ne voit pas qu'il ait donné d'autres secours que quelques fomentations , & une saignée faite le huitieme jour , quoique le malade fût tombé dans le délire le 6 , & que le 7 il se trouvât beaucoup plus mal par l'augmentation de la fièvre , de la douleur , de la toux , & de la difficulté de respirer. Après cette saignée , il fut moins fatigué , mais la toux sèche continuoit. Ce ne

fut que le 11 que la fièvre relâcha un peu par une sueur de la tête, & qu'on commença de voir quelques crachats liquides. Ils ne parurent cuits, c'est-à-dire, épais, & tels qu'ils doivent être pour être de bonne qualité, que le 17. Le 20 il sua, & , selon lui, la fièvre cessa. Après cette crise, il se trouva mieux, quoiqu'il continuât d'être altéré, & que les crachats ne fussent rien moins que bons. Aussi le 27 la fièvre revint avec la toux, & les crachats furent bons & abondans; les urines faisoient un dépôt considérable, & blanc; la soif cessa, la respiration devint libre. Le 34 il fut entièrement guéri par une crise de sueur générale. Galien, qui rapporte l'histoire de cette maladie, pour faire voir la vérité de l'aphorisme qu'il commente, observe avec raison, qu'elle fut prolongée jusqu'à ce jour là, parce que les crachats n'avoient paru que tard.

Cette histoire fournit une foule de réflexions: d'où vient qu'on n'observe presque plus, dans les maladies caractérisées par les mêmes symptômes, ce retard dans la coction & dans les crises, ces crises imparfaites, avant de voir arriver celle qui doit emporter entièrement la maladie, & qu'on ne voit presque jamais cette dernière se faire aussi

tard ? C'est qu'on laissoit presque tout à faire à la nature, qu'il falloit que ses forces vinssent à bout, sans presque aucun secours, de détruire tout l'obstacle, l'engorgement général ne permettoit aucune sécrétion, ni excrétion de l'humeur morbifique, & entretenoit & augmentoit la fièvre, le délire, la douleur, la toux, & la difficulté de la respiration. Quels moyens employat-il, dans le commencement, pour faciliter l'action des solides sur les fluides, & avancer par-là l'atténuation de la matiere, la rendre plus propre à se donner jour par quelque couloir, sur-tout par celui du poumon, faciliter la circulation dans cette partie, & prévenir l'engorgement inflammatoire des méninges ? Il ne fait mention d'aucun. Foësius, il est vrai, dit que ce n'est pas une preuve qu'il n'en eût employé aucun avant la saignée faite le huitieme jour, & qu'il ne parle de celle-ci que pour faire voir qu'on peut la faire après le quatrieme jour, quand le cas est pressant, contre l'opinion de ce tems la. Mais Foësius est-il bien fondé ? qu'Hippocrate ait eu dessein de faire voir qu'on peut saigner après le quatrieme jour, cela ne prouve nullement qu'il l'eût déjà fait. Il parle des fomentations qui n'avoient servi de rien, il en auroit dit autant

d'une saignée précédente, ou d'autres secours ; rien, dans cette relation, n'autorise à croire qu'il en eût employé d'autres. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la saignée ne lui étoit guere familiere, quoiqu'il reconnût que, dans les maladies inflammatoires, elle est très-propre à abattre l'effervescence & la fougue des humeurs, & à faciliter l'action & le bon effet des remedes qu'on donne ensuite (a). Ce qu'il y a de vrai encore ; c'est que, quand il a fait mention d'une purgation donnée dans l'un des 4 ou 5 premiers jours, il ne paroît pas qu'il en donne davantage, à moins d'un cas bien pressant, & alors, passé ce tems, il conseille le vomitif. Dans toutes ses observations on ne voit guere au de-là d'une saignée, ni au de-là d'une ou de deux purgations, même pour les maladies de 20, de 30 ou de 40 jours. Cependant si l'on compare ce procédé avec l'idée qu'il a des maladies, & la conduite qu'il veut en général qu'on tienne pour les guérir, on apperçoit une espece de contradiction qu'on ne

(a) Après avoir rapporté des symptomes d'irritation, & d'inflammation, il ajoute : *his sanè, prius adhibitis fomentis, statim per initia venam secare convenit, cum adhuc sublatis sunt, qui affigunt, tum spiritus, tum humores. Facilius enim remedia adhibentur,...* de vict. rat. in morb. acut.

peut lui sauver qu'en la rejetant sur le
 défaut de moyens. Pour le prouver, je
 vais rapporter, entre autres, un passage
 remarquable tiré du troisieme des ma-
 ladies. „ Pendant les 4 ou 5 premiers
 „ jours il faut s'attacher d'avantage à
 „ purger par les selles, pour diminuer
 „ la fièvre, & calmer les douleurs ;
 „ mais, dès que, pour avoir été ainsi
 „ vidé, le corps se trouvera affoibli,
 „ il faut se contenter de tenir le ventre
 „ libre de deux jours l'un, afin que le
 „ corps devienne plus robuste, & que
 „ les parties supérieures soient exemptes
 „ d'humeur. „ (C'est-à-dire, afin que
 „ d'un côté le corps ne s'affoiblisse pas
 „ d'avantage, & que de l'autre, l'humeur
 „ ne se porte pas trop vers les parties su-
 „ périeures ou à la poitrine), „ car les
 „ grandes évacuations, après le cin-
 „ quieme jour sont mortelles, parce
 „ qu'en desséchant les parties supérieures
 „ l'expectoration ne peut plus se faire.
 „ C'est pourquoi le ventre ne doit pas
 „ être resserré, de peur que la fièvre
 „ n'augmente ; ni trop vuide, pour que
 „ l'expectoration puisse se faire, & que
 „ les forces ne s'épuisent. Que si, après
 „ le sixieme, le septieme ou le neuvieme
 „ jour, la maladie ne diminue pas, il
 „ faut par préférence donner un vo-
 „ mitif, tel que l'hellebore blanc, le

thapsia, l'élaterium récent, par égale
 portion. „ (a) Peut-on rien voir en
 général de plus conforme à notre ma-
 nière d'envisager & de traiter les ma-
 ladies, les moyens particuliers excep-
 tés ? Il reconnoit que les purgations
 diminuent la fièvre & les douleurs ; ce
 qui ne peut se faire qu'en facilitant la
 circulation, & en diminuant la tension.
 Ce qui, par conséquent, doit faciliter
 l'atténuation, la coction, les excré-
 tions, les crises. D'où vient donc qu'il en don-
 noit si peu, reconnoissant en même
 tems, qu'il faut tenir le ventre libre
 pour que la fièvre n'augmente pas ? Rien
 n'a pu le retenir dans cette réserve que
 la nature des remèdes en usage alors,

(a) Primis quidè̄m quatuor aut quinque diebus
 paulò magis alvum subducere oportet, quò febres
 retundantur, & dolores leniantur. Cùm verò vacua-
 tus, corpusque debile fuerit, tertio quoque die
 alvus subagitanda, tùm ut corpus robustum evadat,
 tùm superiora loca humoris sint expertia. Nam si
 maleus humor per inferiora secedat, post quintum
 diem mortem adfert. Secedente enim per inferiora
 humore, superiora siccescunt, neque sputum per
 superiora repurgatur. Inferiorem igitur alvum neque
 nimis fisti oportet, ut ne febres increcant, neque
 nimis demitti, quò sputum sursum emitti possit, &
 æger viribus valeat. Ubi autem sextum & septimum,
 ac nonum diem attigerint, jamque ulteriùs progresso
 morbo, medicamenta quæ sursum educant, potiùs
 exhibeto. Taleque sit medicamentum, veratrum
 album, thapsia, elaterium recens, cujusque par
 portio. *de morb. lib. III.*

& dont nous ne nous servons plus. Tout le prouve : il veut qu'il y ait une coction avant de purger, & cependant il le fait dans les 4 ou 5 premiers jours. Il ne demande donc pas toujours une parfaite coction, mais seulement une certaine préparation de l'humeur. Quand la coction s'avance, l'humeur devient, par ce principe, toujours plus propre à être évacuée, & par ce principe, il faut continuer de l'évacuer. Mais il craint les trop grandes évacuations. Les premières l'ont déjà été beaucoup, on ne peut pas les continuer, crainte de trop affoiblir, & cependant, il faut tenir le ventre libre, c'est-à-dire, procurer de petites évacuations, pour que la fièvre n'augmente pas; il ne le seroit pas trouvé entre ces deux extrémités, ou de trop affoiblir, ou de laisser trop augmenter la fièvre, s'il avoit connu les remèdes dont nous nous servons, qui ne sont capables de produire que des évacuations médiocres, sans trouble, ni irritation. (a) Sans s'écarter de son principe, au contraire, pour mieux

(a) Nostro verò tempore, quo habemus securiora meritò à violento hoc medicamine abstinemus, & . . . tantùm ea seligimus quæ naturæ, & nervosis partibus . . . non acèò inimica, nec cum ancipitis periculi metu propinantur. *Hoffmann.*

s'y conformer, il auroit continué de purger après le cinquieme jour. Le malade n'auroit pas été trop affoibli par les premieres évacuations, & il n'en auroit pas craint de trop grandes après ce tems. Par-là il auroit tenu le ventre libre, comme il le veut, & la coction qu'il exige pour purger, se perfectionnant toujours, l'auroit engagé à le faire. Car pourquoi s'en abstient-il? C'est parce que, dit-il, *les grandes évacuations, après le cinquieme jour, sont mortelles.* Mais elles ne le deviennent que parce que les précédentes ont été trop fortes, qu'elles ont trop affoibli le malade, & l'ont mis hors d'état d'en supporter d'autres pareilles. C'est sans doute la raison pourquoi, si le mal augmente & qu'il exige des remedes, il donne la préférence au vomitif, comme ne faisant point d'évacuations par les selles. Mais si le malade affoibli n'est pas en état de supporter les évacuations, comment étoit-il en état de supporter la fatigue d'un vomitif, tel que l'hellebore blanc, le turbit bâlard (thapsia) l'élaterium, tous remedes caustiques & violens; de même que les purgatifs, l'hellebore noir, & une espece de Tirhymale, (peplion) & tout cela dans les inflammations de poitrine? Qui est-ce aujourd'hui, qui,

N

dépourvu de tout autre secours, oseroit employer ces remedes? Nous aimerions mieux abandonner la nature à ses propres ressources, que de la bouleverser ainsi par des remedes aussi âcres, & aussi irritans, & nous serions encore plus avares de remedes que lui. Mais heureusement nous en avons de plus doux, entre lesquels nous pouvons choisir suivant l'exigence des cas; & nous les employons dans tout le cours de la maladie, sans nous écarter pour cela des principes du pere de la Médecine, qui étoit forcé lui-même de s'en écarter, faute de secours qui répondissent à ses vues, c'est-à-dire, à la nécessité qu'il voyoit de procurer à la nature pendant toute la maladie, les mêmes avantages que nous pouvons lui procurer. Nous pensons également tout comme lui à l'égard de la saignée, savoir qu'elle abbat l'effervescence des humeurs, relâche les solides, les rend moins susceptibles d'irritation, & qu'elle facilite le bon effet des remedes. C'est pour cela que nous l'employons avant tout, & plus ou moins suivant le besoin; & avec elle les autres moyens qui préparent en peu de tems les humeurs à commencer d'être vidées, tels que la diete, les boissons de differente espece, les lavemens, &c. Nous ne craignons pas alors de commencer par l'émétique,

s'il y a indication, sans attendre que les forces du malade soient diminuées, & quand elles le seroient, si le cas le demandoit, nous le donnerions de même, parce que nous pouvons le proportionner au degré de forces, soit pour la dose, soit pour le choix de l'espece. Nous attaquons par-là tout d'un coup la cause du mal dans sa propre source; celle qui est dans le sang n'en est plus augmentée, & il est plus facile aux forces de la nature de la détruire que s'il y en étoit fourni continuellement. Outre cela les purgatifs qu'on donne ensuite, percent mieux, font plus d'effet, & fatiguent moins. On les réitère de deux jours l'un, (a) choisissant le jour, & l'heure de la rémission la plus sensible, jusqu'à la crise, je veux dire, jusqu'à ce que tous les symptomes dissipés laissent

(a) Il est à remarquer qu'il y a des maladies si putrides, les vermineuses surtout, qu'on n'en viendroit jamais à bout, si l'on n'aiguisoit tous, ou presque tous les purgatifs qu'on est obligé de donner, avec quelque légère dose d'émétique, suivant les forces, & au point qu'on juge ne pouvoir faire vomir qu'une fois ou deux. J'en vois souvent, où je suis obligé de le faire dans tout le cours de la maladie, & chaque fois je vois vomir des vers, & de la corruption au grand soulagement des malades, qui en rendent également par bas, & à qui, sans cette addition, les purgatifs simples ne seroient rien. Mais on a soin alors de diminuer la force du purgatif à proportion de celle de l'émétique, pour que le tout ne fasse qu'un remede assez doux, & proportionné aux forces & à la sensibilité du malade.

le malade hors de danger. Ce qui n'arrive jamais sans quelque évacuation critique, mais qui souvent est trop modique pour se faire remarquer, par les raisons que j'en ai déjà données.

Nous ne craignons donc pas, comme Hippocrate, de donner des purgatifs dans tout le cours de la maladie, parce que nous n'avons pas les mêmes raisons de le craindre, & il l'auroit fait comme nous, si, comme nous, il n'avoit pas eu à craindre de trop grandes évacuations. Rien n'est donc plus convenable, & plus conforme à son principe, & aux vues de la nature que de vider tous les deux jours l'humeur qui a été préparée le jour précédent, qui est ordinairement celui où la nature travaille le plus. Le malade n'en est jamais fatigué que lorsque l'évacuation excède la quantité préparée. Et si nous n'avions que des remèdes trop forts à donner, & qui causassent de trop grandes évacuations, il vaudroit mieux alors n'en procurer aucune. Mais on observe souvent qu'après l'effet de chaque remède, il se trouve moins fatigué, moins abattu; ce qui prouve non-seulement que l'évacuation n'a pas été trop forte, mais encore qu'ayant délivré la nature d'une partie du poids qui l'accabloit, elle se trouve soulagée. C'est une espèce d'é-

vacuation critique partielle, quoique artificielle, d'autant plus salutaire, qu'elle est plus conforme aux vues de la nature, qui n'avoit ainsi travaillé cette portion de l'humeur que pour tâcher de s'en délivrer. Ce qu'elle n'auroit pu faire en détail, parce que chaque fois il ne s'en trouve pas assez, & qu'elle est obligée d'attendre qu'elle soit accumulée au point qu'elle ait besoin d'un effort violent pour être évacuée par une crise abondante, effort auquel elle succombe souvent. On le prévient par cette manœuvre, & c'est pourquoi on n'apperçoit pas aussi souvent des crises, ou, si l'on en voit, elles sont peu considérables. Mais qu'elles soient sensibles ou non, elles ne sont pas moins salutaires, puisqu'elles terminent la maladie; & sûrement elles laissent le malade moins abattu, moins affoibli, que si la nature, ayant eu tout à faire, ne se fût délivrée qu'à force de travail, & d'efforts qui l'eussent épuisée.

Par cette méthode, différente de celle des anciens, où il arrivoit plus de crises manifestes, laborieuses, & souvent funestes, on voit, en revanche, moins de fausses crises, moins de rechutes & plus de guérisons. Quand on dit qu'on voit moins de crises qu'autrefois & que cela vient de la mauvaise façon de traiter

les malades, on donne le change, en confondant les maladies qui ne se guérissent pas, à cause de la mauvaise conduite, avec celles qui se guérissent dans lesquelles on n'apperçoit pas plus de crises que dans les autres. Qu'on dise tant qu'on voudra, que les maladies qui ne se guérissent pas, ont été mal traitées, ce qui n'arrive que trop souvent, quoique cela ne soit pas toujours la cause du défaut de guérison, ce n'est pas de mon sujet actuel: je suppose qu'on les traite avec prudence, & aussi bien que celles qui se guérissent, mais qu'on ne dise pas que ces dernières ayent été mal traitées parce qu'on ne voit point de crises sensibles. La plus certaine est la guérison parfaite, comme je l'ai déjà remarqué. Si l'on ne juge qu'avec des sens grossiers, on n'en apperçoit point, il est vrai; mais si une attention plus parfaite leur prête la finesse qu'ils n'ont pas par eux-mêmes, on en appercevra, on les verra arriver plutôt, & plus parfaites, quoique moins abondantes. Quelque petite que soit la crise, si elle ne laisse rien, elle est parfaite, & cela arrive toutes les fois qu'on a eu soin de vider l'humeur à mesure qu'elle se developpoit, qu'elle se travailloit, qu'elle se formoit; quelque abondante qu'elle soit, si elle laisse quelque chose, elle est

imparfaite, & cela arrive toutes les fois qu'on a laissé accumuler l'humeur au point qu'elle ne peut pas toute sortir par une crise, quelque abondante qu'elle soit. Ainsi les évacuations qui se font dans le courant de la maladie, & qui sont comme des especes de crises partielles, avancent d'autant la crise parfaite. Et quand elle arrive, c'est-à-dire, qu'on voit une diminution sensible des symptomes, & plus considérable qu'elle n'a encore été dans les rémissions précédentes, & surtout si elle passe le tems ordinaire des autres rémissions, on peut assurer que la maladie n'empirera plus, qu'elle ira au contraire toujours en diminuant, & prédire le jour qu'elle finira tout-à-fait. Ainsi, pour revenir à la maladie d'Anaxion, que j'ai prise presque au hazard, parce que de pareils exemples sont très fréquens dans Hippocrate, si on la compare avec ce qu'on voit arriver communément aujourd'hui, dans la cure des maladies, on est fondé à croire que, si elle avoit été traitée comme on traite aujourd'hui les maladies semblables, cette petite crise imparfaite qui n'arriva que le 11 & qui marquoit un commencement de dégagement, seroit venue plutôt, & quelques autres semblables, ayant produit plus de dégagement, auroient pu

amener le 11 ces crachats qui étoient d'un bon augure, au lieu qu'ils ne parurent que le 17; & ce jour-là on auroit pu voir une sueur critique parfaite, qui auroit amené la guérison entière pour le 20 ou le 21, au lieu que la sueur ne parut que le 20 encore ne fût-elle qu'imparfaite. Ce jour-là présente une chose remarquable qu'on n'observe plus quand une maladie est bien traitée: il est dit que le malade sua, & que la fièvre cessa. Quoiqu'on puisse assurer que la fièvre ne cessa pas entièrement, puisqu'il continua d'être altéré, & que les crachats n'étoient pas encore bons, & qu'on ne voit pas ordinairement qu'une crise, même parfaite, ôte tout d'un coup entièrement la fièvre; quoiqu'on puisse dire qu'Hippocrate, qui ne s'en rapportoit guère au pouls, a pris cet état pour la cessation de la fièvre, parce que le malade se trouva plus tranquille, & infiniment mieux; à supposer même tout cela que je ne trouve point étrange, il est sur, aujourd'hui, que, dès que cet état arrive, la fièvre diminuant toujours, ne manque pas de cesser entièrement, 2. 3. ou 4 jours après, sans qu'elle revienne du tout, à moins que le malade n'y donne lieu par une mauvaise conduite. Mais ce qui doit surprendre, c'est qu'après 7 jours d'une guérison

apparente, la fièvre revienne, c'est-à-dire, qu'il reparoisse des symptômes aussi graves qu'auparavant. Et cela vérifie l'aphorisme, *quæ post crisin relinquuntur recidivam faciunt*. Il restoit, en effet, quant aux symptômes, la soif, & les mauvais crachats, & quant à la cause, beaucoup d'humeurs qui n'avoient pas pu sortir par la sueur, ni former une crise parfaite. Ce qui ne seroit pas arrivé, si l'on avoit eu soin auparavant d'en diminuer le volume. Il faut regarder cette rechute du 27 comme un nouvel effort de la nature pour s'en délivrer entièrement. Ce fut effectivement une crise continuelle par les crachats & les urines jusqu'au 34 où tout fut enfin entièrement dissipé par une sueur générale. On ne voit rien de tout cela aujourd'hui. Mais supposons la possibilité de ne voir arriver une bonne crise que le 27 comme dans la maladie d'Anaxion, & le mal diminuant toujours, de le voir finir 7 à 8 jours après. On le concevroit si la maladie avoit résisté sans interruption aux remèdes jusqu'à ce jour là, & l'on n'auroit point de raison de croire qu'on l'eût mal conduite. Mais ce qui est étrange, & qu'on ne voit point lorsque la maladie a été bien traitée, c'est qu'après une guérison apparente arrivée le

20 tout revienne le 27 c'est-à-dire, 7 jours après, pour ne se dissiper entièrement par une seconde crise qu'au bout encore de 7 a 8 jours.

Il est donc vrai que nous facilitons les crises, que nous les rendons plus parfaites, que nous les avançons, & que les guérifons en sont plus promptes & plus assurées. Reste à faire voir que nous en procurons plus qu'Hippocrate. Il ne faut point de raisonnement pour cela. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir ses observations, sous le titre d'épidémiques; on verra facilement qu'il n'y a point de Praticien aujourd'hui, je ne dis pas des plus heureux, mais de ceux qui joignent la prudence aux lumières que leur fournissent la théorie & l'observation, qui compte autant de morts, à proportion des malades qu'il a vus, qu'Hippocrate, à proportion de ceux qu'il a traités, & dont il nous a laissé l'histoire. Nombre qui seroit aujourd'hui infiniment moindre, si le Médecin étoit si bien maître de tout ce qui dépend de la volonté, que ses conseils fussent toujours exactement & fidelement suivis. Ce n'est pas une conjecture, mais un fait certain, & visible à quiconque veut y voir, que des malades qui périssent, il y en a plus de la moitié par leur mauvaise con-

duire, ou par la faute de leurs gardes; & si l'on joint à cela les fautes de ceux qui font la médecine sans la savoir, & qui sont en très grand nombre, surtout dans les campagnes, on en pourroit mettre dix pour un sans risque de se tromper. C'est à eux qu'il faut restreindre le passage que nous avons rapporté de Baglivi, & que bien des gens, après lui, généralisent trop. On ne peut disconvenir que des remèdes donnés l'un pour l'autre, sans choix, sans règle, sans distinction des tempéramens, des maladies, des différens tems de la maladie, sans égard aux indications & aux contre-indications &c. bien loin de favoriser les opérations de la nature, ne peuvent que les troubler, & devenir funestes.

SECONDE PARTIE.

Nous avons montré qu'il n'y a presque point de maladies qui puissent se guérir sans le secours des remèdes évacuans, qui doivent, pour cela, être administrés suivant certaines règles, que nous avons rapportées en même tems, & qui ne peuvent être suivies que par des personnes prudentes & éclairées. Les preuves que nous en avons données, étant fondées physiquement sur la plus

saine théorie, & moralement sur la plus constante observation de tous les tems, tout Médecin doit les connoître, pour le moins, aussi bien que nous, & nous ne croyons pas qu'il y en ait aucun qui n'en soit persuadé. Que s'il y en a qui tiennent un autre langage, ce ne doit pas être par la conviction de leur propre conscience. Ce n'est donc pas pour apprendre aux Médecins quelque chose qu'ils ignorent que nous avons donné cet ouvrage, mais plutôt pour détromper les hommes sur ce que leur penchant les porte à croire trop facilement à leur préjudice. Il semble que notre tâche devrait être déjà suffisamment remplie par tout ce que nous avons dit. Mais les préjugés que nous avons entrepris de combattre, tenant plus de la volonté que de l'ignorance, produisent une foule d'objections, qui se reduisent néanmoins à celles-ci: que les remèdes même les mieux administrés ont quelque chose de pernicieux, ou qu'on ne peut pas savoir les bien administrer; & quoique ce ne soit que des assertions sans preuves, elles ont tant de crédit sur les hommes trop portés à les croire, que nous n'aurions pas beaucoup avancé, si nous ne travaillions encore à les détruire. Et c'est ce que nous allons faire dans cette seconde partie.

Il y a des gens qui croient avoir tout dit, quand ils ont prononcé, d'un ton magistral, que les remèdes usent le corps, que la nature se suffit souvent à elle-même, pour se guérir, & que, comme tous les remèdes n'empêchent pas tous les malades de mourir, on ne peut pas assurer si ceux qui semblent être guéris par leur moyen, ne l'auroient pas été également par la seule nature.

Je fais observer, avant d'aller plus loin, que ceux qui tiennent ces discours, les substituent à la place d'autres raisons particulières qu'ils ont, (quelquefois même sans s'en appercevoir) & qui feroient contre eux, si elles étoient connues. On peut les ranger sous certaines classes, dont je rapporterai celles que l'expérience a pu me faire connoître.

Il y a des gens qui sont d'une si bonne constitution qu'ils n'éprouvent jamais aucune maladie, ou, s'ils ont quelquefois quelque légère indisposition, la nature la surmonte si promptement, qu'à peine s'en apperçoivent-ils. Et comme on ne peut juger de ce que les autres sentent que par comparaison avec ce qu'on a déjà senti soi-même, ou que l'on sent actuellement, les maladies les plus graves ne leur paroissent, dans les

autres, que des indispositions semblables à celles qu'ils ont éprouvées, & qui n'ont eu besoin d'aucun remede. S'ils ont souffert quelque brulure, quelque piqueure, quelque contusion, ils compatiront bien à ceux qu'ils verront dans le même cas, mais à l'égard des maladies internes, ils ne sont pas capables de s'imaginer ce qu'elles sont. Et voyant des personnes très-souvent malades, & prendre souvent des remedes, ils croient que c'est qu'elles se choient trop, & qu'à force de vouloir se conserver, elles se détruisent par les remedes. Ils ne croiront jamais qu'elles prennent des remedes parce qu'elles sont réellement malades, mais plutôt qu'elles sont malades parce qu'elles prennent souvent des remedes. Souvent cette dernière opinion se trouve bien fondée, mais il s'en faut bien qu'elle le soit généralement. Ce qui est d'une vérité incontestable & générale, c'est qu'on ne doit jamais juger des autres par soi-même, à moins qu'on ne se trouve, ou qu'on ne se soit trouvé absolument dans le même cas. Ces gens-là, en parlant d'eux, vous feront un autre sophisme semblable: *voyés, quelqu'un d'eux vous dira, comme je me porte moi qui ne fais point de remedes.* Est-ce parce que vous n'en faites point que vous vous portés bien, ou si c'est parce que vous

vous portés bien que vous n'en faites point ?

D'autres ne tiennent ce langage que par une espece d'antipathie qu'ils ont pour-tout ce qui porte le nom de remede, ou même de Médecin. Ce qui autorise à le croire, c'est qu'en décriant continuellement la médecine & les remedes, ils ne cessent d'en prendre. Ce sont de ces incrédules bizarres, singuliers & inconséquens, qui ne croient pas à dieu, mais qui croient au diable, aux forciers, aux revenans. Ils ne veulent pas entendre parler de Médecin, mais ils suivent aveuglément les conseils des Femmelles, d'un grossier, & ignorant payfan, ou du premier charlatan qui se présente, & on les trouve tous les jours à prendre quelques remedes de leur façon.

Il y en a d'autres de mauvaise humeur qui, parce que la Médecine n'a pas pu faire un miracle en leur faveur, ou parce qu'ils ont eu le malheur de tomber entre mauvaises mains, ou pour avoir jugé de tous les Médecins par ceux qu'ils ont connus, ne cessent de décrier également la Médecine, les Médecins, & les remedes. Mais en même tems on les voit se conduire suivant les règles de la Médecine bien ou mal entendues, qu'ils ont puisées dans quelques auteurs, souvent fort mauvais ou qui le devien-

nent entre leurs mains, ou qu'ils se for-
gent eux-mêmes, se croyant en cela
supérieurs au reste des hommes, comme
ils le font, ou qu'ils croient l'être par
leur esprit, leurs talens, leur science,
ou leur philosophie. (Ce sont des esprits
forts en fait de Médecine.) Qu'on sou-
haitte de se conduire suivant les règles
de la Médecine, & qu'on le croie, il
n'y a rien en cela de suprenant: la Mé-
decine est aussi naturelle & réelle dans
la recherche que font tous les hommes
pour se conserver & pour se guérir,
qu'il leur est naturel de chercher à boire
& à manger lorsqu'ils ont faim ou soif.
En un mot c'est un besoin de la nature,
& il ne se peut pas que son auteur, nous
ayant donné ce besoin & cet empresse-
ment de le satisfaire, ne nous en ait pas
donné en même tems les moyens, comme
il nous a donné ceux de satisfaire nos
autres besoins. Ces moyens existent donc
autant qu'il est possible pour des êtres
qui doivent finir une fois. Et comme les
besoins de ces moyens sont extrême-
ment variés & multipliés, ceux-ci doi-
vent l'être également. Cela fait que tout
le monde ne peut pas les connoître tous
autant qu'il est possible, comme on con-
noit ceux de satisfaire la faim & la soif,
& qu'il n'y a que ceux qui en font leur
seule, continuelle, & longue étude,

qui puissent posséder ce trésor. C'est un avertissement qui a paru à Hippocrate le plus important, puisqu'il l'a placé à la tête de ses aphorismes, *ars longa vita brevis*. Cet empressement de se soulager & de se guérir, plus il est naturel aux hommes, plus il suppose, non-seulement la possibilité, mais encore la réalité des moyens d'y parvenir, & ceux qui l'ont ne font que suivre l'impulsion de la nature. Mais la plus grande inconséquence & la plus grande absurdité, c'est de croire & de nier, de suivre une règle sans règle, de la voir où elle ne peut pas être, en un mot de vivre médicalement, & de soutenir qu'il n'y a point de médecine. On peut être dans l'erreur à son égard, comme tout homme peut y tomber à tous autres égards, ce n'est qu'ignorance ou préjugé, mais l'inconséquence est autre chose.

Un de ces génies supérieurs, qui ont le don de persuader les choses par la manière de les présenter plutôt que par de bonnes raisons, surtout à ceux qui, n'ayant aucun intérêt à les contredire, ne les lisent que pour se laisser prendre aux charmes de la diction, dans un traité qui n'a de rapport à la Médecine que celui qu'il veut bien lui donner en restreignant l'éducation à un sujet qui ne soit fait que pour lui, amène de loin

& à dessein l'occasion de faire contre les Médecins une sortie forte d'invectives. Pour dire en deux mots la chose à laquelle toute sa déclamation se réduit, savoir qu'il *conduira si bien son eleve, pour le corps & pour l'ame, qu'il ne sera jamais malade, par conséquent, qu'il n'aura jamais besoin de Medecin, & que personne n'en auroit besoin, si l'on vivoit d'une maniere conforme à la nature, comme font les animaux.* Pour dire cette vérité que personne ne conteste, & qui seule peut avoir quelque rapport au sujet qu'il traite, il s'en écarte pour dire contre la Médecine tout ce que son imagination aigrie peut lui suggerer. Mais qu'est-ce qui l'y engage? C'est qu'ayant fait la triste épreuve d'être trente ans entre les mains des médecins, il a moins vécu pour lui & pour les autres pendant ce tems, que pendant dix ans qu'il s'en est passé. Reste à savoir s'il s'en est passé étant malade, & s'il s'en est servi sans nécessité, si l'inutilité où il a été pour lui & pour les autres, vient plutôt de la Medecine que de ses infirmités. Quoiqu'il en soit, il lui faut un motif qui montre moins de passion, le voici: *un corps débile affoiblit l'ame, de là l'empire de la Medecine....* Il a lui même un corps débile, & l'ame forte, on pourroit dire, trop forte. Moliere

avoit le corps débile, c'étoit un génie dans son genre, il avoit beaucoup d'esprit à tous égards; seroit-ce parce qu'il étoit sensible, généreux, bon ami, qu'il auroit eu l'ame foible? le plus beau génie de notre siècle est logé dans un corps délicat. Combien d'ames foibles logent-elles dans des corps très-robustes? Les maladies aiguës qui font des changemens prompts dans le corps, & surtout dans le siege des opérations de l'ame, les affoiblissent, mais on voit communément que les maladies de tempérament, ou de naissance, celles surtout dont le virus est âcre, leur donnent de l'activité & de la force. Le virus scorbutique nous en fournit tout au moins un exemple bien grand dans le sujet dont on vient de parler. Presque tous les rachitiques ont beaucoup d'esprit. Voilà déjà un principe faux, puisqu'il s'en faut bien qu'il soit général. La conséquence sera-t-elle vraie? de là *l'empire de la Médecine*. C'est-à-dire, de ce que l'ame est foible, car c'est à quoi se rapporte cette conclusion. Mais que l'ame soit forte ou foible, il suffit que le corps soit malade pour qu'il se trouve nécessairement sous l'empire de la Médecine: quiconque se sent malade cherche à se guérir ou à se soulager, cela est naturel, & la plus grande

preuve, peut être, de l'existence de la Médecine, en même tems qu'il l'est de son empire. Tous les cacochimes, les valétudinaires, en un mot, les malades de toute espece y sont soumis, sans qu'il dépende d'eux de s'en soustraire, c'est une loi de la nature, comme c'en est une de vouloir écarter un objet qui nous blesse. Je parle de la Médecine en elle même, de cette Médecine qui se présente toute seule telle qu'il la voudroit. Mais il entend parler de l'empire des Médecins, puisque c'est sur eux que tombent toutes les injures, & alors il est faux encore que tous ceux qui ont le corps débile, malade, soumis à l'empire de la Médecine, le soient à celui des Médecins. On reconnoit l'empire de la Médecine par l'usage que la nature nous oblige d'en faire, mais on méconnoit son existence pour avoir un prétexte de nier qu'il y ait des Médecins, qu'on suppose pourtant, sans s'en apercevoir, exister ou avoir existé, comme interprètes de la nature souffrante, en suivant des règles de Médecine, qui sûrement ne vous ont pas été révélés immédiatement. Quand est-ce que les hommes s'accorderont avec eux-mêmes! Moliere vivoit suivant les règles de la Médecine, & il jouoit les Médecins. Cette conduite n'étoit pas en

lui, entièrement & dans le fonds contradictoire, l'un & l'autre étoient de son intérêt. Celui qui attaque aujourd'hui les Médecins, parle médecine, adopte ses principes, en prescrit des règles, & il ne veut pas qu'il y en ait; il est sous l'empire de la Médecine, mais il vit sans Médecin. Je suis persuadé qu'il n'en demordroit pas, quand même il seroit malade dangereusement. Mais il se conduiroit suivant les règles de la médecine particulière, qu'il n'auroit pourtant pas entièrement inventées. Il seroit lui-même son Médecin, tant mieux pour lui, s'il est mieux en état de l'être que tout autre. Mais tout le monde ne l'est pas. Vous avés votre médecine & votre Médecin, & vous vous emportés pour me dire qu'il n'y en a point pour tous ceux qui n'ont pas les mêmes talens que vous!

Suivons le raisonnement de l'auteur: les animaux, & les hommes qui vivent encore dans certains climats, comme faisoient tous les hommes dans les premiers âges du monde, sont exemts de maladies, & n'ont pas besoin de Médecins; je veux qu'on vive comme eux pour pouvoir également s'en passer. Donc la Médecine & les Médecins sont inutiles parmi les hommes qui, vivant autrement, sont sujets aux maladies.

Voilà une singulière conséquence ! C'est pourtant à quoi se réduit tout le farcasme, quoiqu'il soit arrangé différemment. A l'égard des faits qui le remplissent, il faut également les suivre dans leur ordre naturel, & non dans l'ordre renversé, où il les a placés : depuis bien des siècles, la manière de vivre a produit des maladies, ou la disposition à les contracter, la foiblesse de corps, les infirmités, qui nous ôtent à la société par les soins qu'elles nous imposent, & nous empêchent de remplir les devoirs des gens robustes par la crainte des dangers qu'elles nous font connoître, & qui inspirent la pusillanimité, le désir de prolonger ses jours, ou la crainte de la mort. Le tout a inventé la Médecine, a fait des Médecins, & les a multipliés à mesure de son accroissement. Voilà la chaîne claire & naturelle des choses. Mais non, ce sont les Médecins qui ont produit tous ces maux, sans lesquels cependant on n'auroit pas pu avoir l'idée même de Médecin.

Un Médecin tue cent malades pour un qu'il guérit. La terre seroit bientôt dépeuplée, car on en voit qui, dans un an, guérissent cent malades, & qui les laissent mieux portant qu'ils n'étoient avant la maladie. Il faut qu'ils tuent,

dans le même tems, dix mille hommes. Je fai bien qu'on me dira que je suppose que ces Médecins guérissent tous les malades qu'ils traitent; mais je suis bien plus en droit de vous dire aussi que c'est une supposition que vous faites en disant qu'ils ne les guérissent pas. Si je n'ai pas pour moi une certitude physique, peu s'en faut, mais, tout au moins, j'ai une certitude morale, qui n'est pas moins, une certitude, & que vous n'avez pas. (a) Quand je dis qu'ils guérissent des malades, je parle des maladies réelles, de celles que tout le monde fait, & a observé, par des signes constans, être dangereuses, & qui tuent ordinairement étant abandonnées à la seule nature; & non pas de celles qui font l'amusement des gens oisifs, & déœuvrés, & auxquelles vous supposez sans fondement, que toute la Médecine est occupée. Est-ce par amusement & desœurement qu'on demande du secours pour une fièvre maligne, une pleurésie, une colique néphretique &c? Il n'y a pas ici d'autre réponse que celle que peut fournir le cercle vicieux: pour-quoi n'a-t-on pas vécu conformément à la nature pour se garantir de ces ma-

(a) Dans la suite on pourra en donner une démonstration physique. v. ci-après. p. 367.

ladies ? Mais il s'agit ici de savoir si, ayant fait cette faute, c'est par amusement qu'on cherche à la réparer. Un homme a pris un poison, si vous voulez même volontairement ; il se ravise aussi-tôt, & veut se guérir ; & vous lui dites, ceux qui ne s'empoisonnent pas, n'ont pas besoin de secours, ni vous non plus. De bonne foi, tiendrez-vous ce langage à tous ces malades ? ne leur donnerez-vous pas des secours, ou ne leur en ferez vous pas donner ? Dans ce cas, vous ferez leur Médecin, ou qui que ce soit que vous employez, le deviendra à leur égard, le nom ne fait rien à la chose. Oui, me direz vous, je leur en ferai donner, mais je n'appellerai le Médecin qu'à l'extrémité. Autre conséquence : car pourquoi ne pas les laisser mourir en paix par la force du mal, ou se guérir par un effort de la nature, plutôt que de les faire tuer par un Médecin ? Et vous, ou ceux qui, sans porter le nom de Médecin, les aurez secourus jusqu'à cet état d'extrémités : (car vous ne les aurez pas vu tranquillement souffrir jusques là, sans leur rien faire) pourquoi ne pas continuer jusqu'au bout, puisque jusques-là, vous vous en êtes cru plus capables ? Pourquoi cesseriez vous de l'être ? C'est donc un décret de la nature que, par
tout

tout où il y a des maladies, il y ait des Médecins, soit qu'ils en portent le nom, soit qu'ils ne le portent pas. Que s'il est vrai que ceux qui n'en portent pas le nom, soient plus capables de conduire la nature pour la soulager ou la guérir, que ceux qui le portent, vous faites très bien de ne point vous servir de ces derniers, mais surtout ne les appelez jamais, pas même à l'extrémité. Que si vous pensez que la nature n'a besoin absolument d'aucun secours étranger pour se guérir, ne prenez pas plus garde à un malade que s'il se portoit bien, ou s'il n'existoit pas.

Encore une petite remarque: *le sage Locke recommande fortement de ne jamais droguer les enfans ni par précaution, ni pour de légères incommodités. Mais, vous allez plus loin....* vous supposez donc que Locke, en donnant ce conseil, a voulu parler contre la Médecine, & les Médecins? Mais c'est la Médecine qui le lui a dicté, & tous les Médecins, n'ayant point intérêt à droguer ni les enfans ni les adultes, parce qu'ils n'en ont point à débiter des drogues, & qu'ils n'ont qu'à donner de bons conseils autant qu'il dépend d'eux, quand on leur en demande, tiennent continuellement le même langage.

Je n'ai fait jusqu'ici que tracer le

O

caractere de la plûpart des personnes antagonistes de la Médecine, des Médecins & des remedes ; & je laisse à penser, d'après cet exposé, si leur décision n'est pas suspecte. S'il y en a d'autres, je crois qu'on peut les rapporter à ces classes, surtout pour la validité, ou plutôt, pour la frivolité des raisons. Mais cela ne suffit pas, j'ai encore à repondre directement à leurs objections.

Comme on ne doit ni se payer de mots ni en payer les autres, il faut savoir ce qu'on entend par ces termes, *les remedes usent le corps*. Pour les entendre il faut savoir comment est-ce, en général, que le corps s'use. La machine humaine, ainsi que tous les corps organisés, & toutes les machines artificielles, dont le mouvement est sans interruption, s'usent continuellement, parce que c'est ce mouvement continuel, cette action non interrompue, qui en usent les ressorts. Et comme la vie consiste dans ce mouvement continuel, vivre c'est mourir insensiblement, ou avancer sans cesse vers sa destruction entiere. Cette altération, ce détriment de la machine est en raison du mouvement ou de l'action des ressorts, & des parties élémentaires dont elle est composée. Ce mouvement & cette action sont indépendans du mouvement local de la machine entiere ou de ses parties, puisqu'ils

s'exécutent sans interruption, & sans le concours de ce dernier, dont il souffre seulement des variations selon qu'il s'exécute plus ou moins, ou point du tout. C'est par ce mouvement non interrompu que se fait la circulation des liqueurs, dans laquelle consiste la vie. Cependant la circulation n'est proportionnée à ce mouvement des solides qu'autant que leur cavité est suffisamment libre. Mais dès que celle-ci s'embarraffe, le mouvement, & les efforts des organes augmentent, tandis que la circulation se ralentit dans ces mêmes organes, à proportion des obstacles qu'elle y rencontre. Cette action, dans des organes sensibles, (a) est augmentée à raison de l'irritation, ou du poids qu'ils ont à mouvoir, soit que ces deux puissances soient séparées, soit qu'elles agissent ensemble, comme il arrive le plus souvent. Ainsi tout ce qui sera capable d'exciter la sensibilité, ce que j'appelle irritation, & d'augmenter la résistance de la part des fluides, augmentera l'action des solides, & accélérera leur destruction. Pour ne pas multiplier les classes, & pour les sim-

(a) J'entends par sensibilité ce que d'autres appellent irritabilité, & je me sers indifféremment de l'un & l'autre terme.

plier autant qu'il est possible, je mets dans celle des causes irritantes, les mouvemens & les exercices des parties soumises à la volonté; parce que je vois d'ailleurs que leur résultat est à peu-près le même: une légère irritation est semblable, par son effet, à un léger exercice, & la plus forte, capable, par exemple de causer des mouvemens convulsifs, est assez semblable, par ses phénomènes actuels, & les suites qu'elle a, à un exercice violent. L'irritation & la volonté mouvante ne font que mettre en jeu, plus ou moins, le fluide nerveux.

La résistance des fluides agit comme cause irritante, c'est-à-dire, que les fluides ne sauroient faire résistance sans dilater les vaisseaux, & tendre les fibres, ce qui sert d'aiguillon pour en augmenter le mouvement & l'action. Mais quoiqu'elle agisse, dans ce sens, comme cause irritante, nous ne la considérons pourtant pas ici sous ce dernier rapport, pour ne pas la confondre avec l'irritation par elle même, qui est indépendante de la résistance.

Il y a une résistance naturelle des fluides quiveille continuellement l'action des solides pour vaincre cette résistance. Ce qui fait l'action, & la réaction des fluides & des solides, les

uns sur les autres, ou le mouvement alternatif de contraction & de dilatation de tout le système vasculaire. (a)

La résistance naturelle des fluides n'excite pas toujours dans les solides un aiguillon suffisant pour que ceux-ci puissent la vaincre avec toute la facilité requise. Par-là, quelque naturelle qu'on la suppose, elle augmente, & devient bientôt trop grande, si un aiguillon étranger ne vient reveiller l'action des solides, & augmenter leurs forces pour la vaincre facilement. Cet aiguillon est l'exercice du corps. Lorsqu'il manque, la résistance ne laisse pas d'être surmontée, tout au moins, en partie, mais ce n'est pas sans des efforts redoublés & violens de la part des solides. De façon que, tandis que tout le corps semble être dans l'inaction & fort tranquille, les organes sont dans un état de souffrance, surtout les plus petits vaisseaux, comme étant les plus foibles, les plus délicats, & le siege principal de la résistance. Aussi voyons nous que dans ceux qui font trop peu d'exercice, quand même il n'y auroit que cette raison, je veux dire

(a) Ce n'est pas de mon sujet de chercher le principe de cette alternative d'action & de réaction, théorie absolument spéculative, & qui ne fait rien à la pratique dont nous traitons; il lui suffit de connaître les faits.

qu'ils vivoient d'ailleurs sobrement pour ne pas augmenter le volume des fluides, les fonctions languissent avec anxiété, un mal-être général, ou particulier, suivant les parties qui sont le plus affectées. Il se fait dans ces petits vaisseaux ainsi fatigués, & faisant des efforts continuels, un détriment des molécules insensibles qui les composent, plus grand, peut-être, que par un exercice des plus forts, qui en ranimant leurs forces, & en dissipant plus promptement l'obstacle qui les fatigue, abrégeroit leurs travaux. D'un autre côté, un exercice trop fort ou trop assidu, ne donne pas le tems, il est vrai, au ralentissement de la circulation des humeurs, & ne leur permet pas d'acquérir le moindre degré de résistance au-delà de la naturelle. Au contraire il accélère trop le mouvement des solides & des fluides. Les uns & les autres souffrent un détriment très-considérable. Mais on peut assurer, sans crainte de se tromper, que cet état violent ne se trouve que dans des travaux qu'on fait forcément, que ceux qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre, ne font jamais trop d'exercice, rarement assez, & que ceux même qui, travaillant pour vivre, se donnent à eux-mêmes leurs ouvrages, rarement le poussent-ils trop loin.

Il faudroit donc, pour que la circu-

lation se fit avec le plus de liberté & le moins péniblement qu'il est possible, & que le corps se portât bien, qu'il y eût toujours une raison réciproque & alternative entre la résistance & la force qui doit la vaincre. Je veux dire que la résistance ne fut jamais au-dessus de la force, & que la force ne fût jamais plus grande que pour vaincre la résistance. Ou bien, que la résistance n'eût que le degré nécessaire pour exciter dans les solides un effort qui ne fût que suffisant pour la vaincre, laquelle, l'effort cessant pour l'avoir surmontée, se retrouvât au même degré pour exciter de nouveau un effort semblable. Mais si au contraire, la résistance est telle que, quelque grand effort qu'elle excite, il ne soit pas suffisant pour la vaincre entièrement, les efforts continuent d'être violens tant que la résistance leur est supérieure, à moins qu'elle ne soit si forte qu'elle fasse perdre leur ressort aux fibres & aux vaisseaux. Mais il n'est pas question ici de ce cas. Si d'un autre côté la force est plus grande qu'il ne faut pour vaincre, & cesser de vaincre alternativement la résistance; (ce qui ne peut provenir que d'un aiguillon autre que cette résistance,) le mouvement des solides & des fluides devient alors excessif. De l'un & l'autre excès il naît un mouve-

ment beaucoup plus destructif que de la proportion que je viens de dire. Mais comme cette force, n'ayant d'autre aiguillon que celui qui provient de la résistance, n'est pas assez animée pour la vaincre parfaitement, & que la circulation languiroit avec souffrance des plus petits ressorts, & au préjudice de la machine, il faut joindre à cet aiguillon celui de l'exercice, mais seulement au point que la force des solides ne devienne que suffisante pour vaincre continuellement la résistance, sans aller au-delà, par les raisons que nous venons de donner. (a) C'est dans ce point que se trouvent la plûpart des payfans & des gens de travail, qui jouissent d'une meilleure fanté que le reste des hommes;

(a) Cette opinion est celle d'Hippocrate qui entend par alimens les fluides qui en proviennent, & sur lesquels agissent les solides aidés de l'exercice du corps. *Est autem ... & affectus corporum cognitio, utrum cibi labores, an labores cibos superent, an moderatè inter se habeant. Quodcumque enim superetur, ex eo morbi contingunt, ex mutuâ verò inter se æquabilitate, sanitas adest.* On peut rendre ainsi sa pensée; pour connoître comment les corps sont indisposés, il faut savoir si l'exercice du corps est trop foible pour vaincre la résistance des fluides, ou s'il est plus fort qu'il ne faut pour la surmonter, ou s'il y a entre eux une égale proportion. Car de quel côté que se trouve la supériorité, il en résulte des maladies, & la santé n'existe que par leur parfait & mutuel accord. *De vict. rat.*

à quoi il faudroit ajouter encore d'autres raisons, dont ce n'est pas le lieu de parler.

Voilà l'idée juste qu'on doit se faire de la maniere dont la machine humaine s'use, & parvient par degrés à sa destruction entiere. Cette altération est proportionnée aux mouvemens, aux efforts, & aux travaux de ses ressorts. Ces mouvemens, ces efforts, & le déchet qui s'ensuit, lorsqu'ils ne sont pas l'effet de trop d'exercice, ou d'une simple acrimonie, qui est extrêmement rare, comme nous l'avons déjà fait voir, n'excèdent l'état naturel, que lorsque quelque obstacle s'oppose à la liberté de la circulation. Cet obstacle ne vient que du défaut de proportion entre la déperdition ou l'emploi des liqueurs, & la quantité de ces mêmes liqueurs qui se trouve dans les vaisseaux. D'où il résulte qu'il pourroit venir d'inanition aussi bien que de plénitude : des vaisseaux affaiblés, en atonie, font languir la circulation. Mais c'est encore extrêmement rare. Il suit ultérieurement que les travaux forcés des ressorts, qui causent leur déchet, sont excités, le plus ordinairement, par la trop grande plénitude des vaisseaux capillaires, laquelle fait obstacle à la libre circulation des liqueurs.

Tout ce qui est capable d'enlever cet obstacle, doit empêcher cet excès d'altération. L'exercice ou le travail du corps peut souvent le faire; mais s'il n'a pas lieu, soit parce qu'on ne veut ou qu'on ne peut pas le mettre en pratique, soit parce qu'il seroit insuffisant pour l'enlever, il faut recourir à d'autres moyens, & les seuls qui puissent y suppléer, ce sont les remedes évacuans. Cette opinion, outre que les faits la rendent incontestable, n'est pas nouvelle, elle est aussi ancienne que la Médecine, puisque c'est encore celle d'Hippocrate. (a)

Ainsi ces remedes bien administrés, bien loin d'user, de détruire, d'épuiser la machine, la conservent, & l'empêchent de se détruire aussi-tôt qu'elle auroit fait, toutes les fois que ses travaux sont portés au-delà de son état naturel, c'est-à-dire, toutes les fois qu'elle est malade. Ils ne font d'autre impression sur les organes que celle qui est suffisante pour attirer un influx de fluide nerveux qui les met en action, comme seroit un exercice, & cette action, semblable en cela à un exercice, pour l'ordinaire est beaucoup moins forte.

(a) Confert etiam ut vomitionibus utantur, quò corpus repurgetur, si quid negligentius labores effecerint. *De viâ. rat.*

Que si, pour n'avoir pas assez bien fait ce que j'ai dit, & ce qui en résulte, on insistoit encore à dire que les remèdes les mieux administrés ne pouvant faire leur effet qu'en augmentant le mouvement, il faut qu'ils augmentent l'altération; on pourroit retorquer l'argument contre l'exercice que personne ne disconvient être très salutaire; mais la réponse directe est facile à quiconque est tant soit peu capable de raisonner sur les proportions. Cela seroit vrai, si cette augmentation de mouvement produite par les remèdes n'étoit pas suivie d'une diminution de celui qui existoit déjà, & de celui qui auroit continué d'être excité, ou que cette diminution ne fût qu'égalé à l'augmentation, & qu'elle laissât le mouvement & les travaux dans le même état où ils étoient. Il y auroit alors cette augmentation de plus. Mais l'augmentation de mouvement, quoiqu'elle paroisse sensiblement dans les organes ministres, ou instrumens principaux de la circulation, tels que sont le cœur & les artères, est très-légère dans les vaisseaux capillaires, & les organes élémentaires, & quelque petite qu'elle soit, elle suffit pour les dégorgier en partie, & leur donner le jeu nécessaire pour achever de se dégorgier eux-mêmes. De façon que le mouvement,

ou l'action, dont il est ici question principalement, celui des plus petits vaisseaux & de leurs fibres, qui gorgés, tendus, tirailés, faisoient des efforts violens, & souffroient tout le déchet, est diminué à proportion du dégagement qui s'y fait, & bientôt suivi d'un calme dans le mouvement sensible, la circulation étant devenue plus libre. Donc une petite augmentation de mouvement, dans les vaisseaux capillaires, y produit un grand dégagement, & il est suivi d'une grande diminution du mouvement & des efforts qu'ils faisoient. De façon que la somme du mouvement qui existoit, de celui qui est ajouté, & de celui qui reste après l'effet de l'ajouté, relativement à sa force & à sa durée, est beaucoup moindre que celle du seul mouvement auquel on n'auroit rien ajouté. Parce que, ou il resteroit aussi fort, ou il augmenteroit, & dureroit plus long-tems. La raison de tout cela est que la portion enlevée de l'obstacle qui occasionne les efforts, non-seulement ne produit plus rien de positif, mais son défaut même donnant plus de facilité à un nouveau dégagement, diminue de plus en plus les travaux des organes.

Ce raisonnement est confirmé par l'observation: on ne peut pas supposer un plus grand engorgement des vais-

seaux capillaires avec augmentation de leur mouvement, que leur engorgement inflammatoire; de façon que leur tension étant poussée à l'extrême, ils sont sur le point de rompre, pour peu qu'ils augmentent leur mouvement en augmentant leurs efforts. Cela nous engage, il est vrai, à employer, avant tout, les saignées, une diete liquide, délayante, antiphlogistique, pour désemplir les vaisseaux, les relâcher, diminuer l'inflammation, ou empêcher qu'elle n'augmente, & pour faciliter l'effet des remedes. Mais, malgré cela, ils sont toujours dans un état violent tant qu'il y a inflammation; & lorsque la cause est telle que nous jugeons qu'elle demande d'être évacuée par des remedes, si l'augmentation qu'ils excitent dans le mouvement des vaisseaux enflammés étoit un peu considérable, l'inflammation augmenteroit pendant qu'ils agissent. Mais nous voyons souvent qu'elle n'augmente pas pendant cette action, & quelquefois qu'elle diminue. Il faut donc que l'augmentation du mouvement causée par les remedes soit bien peu considérable, surtout ayant fait les préparations nécessaires, tandis qu'elle est suivie d'une diminution, quelquefois petite, il est vrai, mais quelquefois très-grande, suivant la quantité de

la matiere qui reste. Mais quand même l'inflammation augmenteroit jusqu'à un certain point pendant l'action du remede, pourvu que cette augmentation fût suivie d'une diminution au-dessous du degré qui existoit avant l'augmentation, il y auroit toujours à gagner. Si un corps étranger, une épine, par exemple enfoncée dans la chair, y cause une douleur & une inflammation; quelque facile qu'en soit l'extraction, elle augmente la douleur pendant le peu de tems qu'on la pratique; cette augmentation de douleur est-elle une raison de laisser le corps étranger, quoique son extraction soit suivie de l'entiere cessation de la douleur?

Que dire de plus à ceux qui soutiendroient encore qu'il suffit que l'augmentation de mouvement augmente l'altération, pour ne devoir pas la procurer? Peut être seroit-ce perdre son tems que de vouloir les persuader par d'autres raisons, puisqu'ils ne se rendent pas à celles qu'on a données. J'ajoute cependant que, si le mouvement est libre & naturel, il faut le laisser tel qu'il est; la mèche brule, elle s'usera assez d'elle même, il n'en faut pas accélérer la consommation. Mais il ne s'agit pas de cet état. Tout Médecin qui est destiné autant à la maintenir

dans son état de destruction nécessaire
 & la plus naturelle, qu'à la délivrer de
 celui qui l'use d'avantage, se gardera
 bien, dans le premier, de rien faire qui
 puisse l'exposer au dernier. Il s'agit de
 cet état où elle s'use trop, & où l'on
 peut, par un soufle opposé, qui l'usera
 comme un, la soustraire à celui qui
 l'use comme dix, comme vingt, peut-
 être, comme cent. De cet état, en un
 mot, où les organes souffrent par un
 obstacle qui s'oppose à la libre circu-
 lation du sang, soit que le mouvement
 en soit sensiblement augmenté, comme
 dans le cas de fièvre, soit que la machine
 paroisse en langueur, n'y ayant alors
 que les vaisseaux capillaires, où se
 trouve l'obstacle, qui travaillent le plus,
 & qui font les plus grands efforts pour
 le détruire. Ce qui ne peut se faire sans
 que leur mouvement de contraction n'en
 soit plus fort, & plus pénible. Je dis
 qu'il faut alors augmenter leurs efforts,
 & par conséquent leur mouvement,
 pour qu'ils soient en état de vaincre
 l'obstacle, & qu'ils cessent d'être tour-
 mentés. Quand l'obstacle est bien léger,
 il peut se diminuer sans augmenter, ce
 semble, les efforts & le mouvement: la
 diete, la saignée peuvent le faire, quoi-
 qu'on puisse assurer que, dès qu'il com-
 mence de diminuer, & que les vaisseaux

ont plus de jeu , leur mouvement en est augmenté , & ils redoublent d'efforts pour achever de l'emporter , ce qui est suivi d'un calme. Mais il ne s'agit pas encore de cet état. D'ailleurs la diete feule n'a guère lieu que quand il s'agit de donner le tems à l'estomac de se défaire d'un levain qui le fatigue , & qui n'est pas assez considérable pour exiger des remedes ; de même que la saignée n'est praticable que lorsqu'il y a pléthore générale , ou du moins lorsque les forces la permettent pour diminuer l'embaras des plus petits vaisseaux , quoique le reste du genre vasculaire ne soit pas trop plein. Mais si l'obstacle est plus fort , il ne peut être attaqué , entamé que par de nouveaux efforts. Cela peut cependant s'opérer encore quelquefois sans remedes : un exercice plus ou moins grand peut en venir à bout. Les solides & les fluides sont affectés par l'exercice de la même manière que par l'action immédiate d'un remede évacuant. Je suis persuadé même qu'elle est moins forte à effet égal ; que fait un exercice ? Par le moyen du fluide nerveux il met en action les solides sur les fluides ; ceux-ci sont agités , atténués , poussés avec force contre l'obstacle qui est forcé de céder ; leur volume étant augmenté par l'effet

vescence, une partie est forcée de se donner jour par quelque couloir, c'est ordinairement par les pores de la peau, & tout se remet dans le train ordinaire de la circulation. Un purgatif n'agit pas autrement, & ce qu'il y a dans le sang de superflu est expulsé par le couloir des intestins, parce que c'est sur cet organe qu'il a commencé d'agir; quelquefois même il pousse par d'autres voyes. C'est ainsi qu'il supplée au défaut d'exercice ou à son insuffisance, & c'est pour cela qu'on conseille aux personnes sédentaires de se purger de tems en tems, & qu'il faut y recourir lorsque, malgré le travail, on se trouve incommodé. Il donne, pour ainsi dire, de l'exercice à tous les vaisseaux, à tous les organes; il atténue le sang, & la lymphe épaissis; il les exprime des plus petits conduits, & facilite par-là les sécrétions & les excréctions; & ce qu'il a au-dessus de l'exercice, c'est que non-seulement il les dépouille des matieres éhérogenes, mais encore il enleve la source qui les fournissoit. Ce que ne fait pas l'exercice qui ne peut suffire que pour prévenir la formation des mauvais levains, & les embarras qu'ils produiroient, mais qui d'ailleurs, lorsqu'ils infectent le sang, ne l'en dépouille qu'en partie, & ce qu'il enleve est bientôt

remplacé par la même quantité fournie par les premières voyes, d'autant plus facilement qu'elle y est comme attirée par le vuide qui s'y est fait.

L'exercice est très-nécessaire pour entretenir la vigueur des organes, & empêcher la formation des causes de maladies. Ceux qui n'en font point sont souvent malades, presque toujours languissans, ou dans le mal aise. Mais quand il y a une cause humorale bien décidée, supposé que l'exercice pût l'emporter, il faudroit pour cela des mouvemens extrêmement violens imprimés aux solides & aux fluides, & une très-grande déperdition du fluide nerveux. Un purgatif agit plus tranquillement, & détruit encore mieux la cause. Quand même, pendant son action, on auroit le cœur malade, affadi, ce qui produit quelque mal aise, quelque inquiétude, & qui vient de la présence du remede dans l'estomac, cela ne suppose aucune espece, ni aucun degré de mouvement destructif; la vue de quelque chose de sale, de dégoutant fait souvent le même effet; quand on s'appercevroit de quelque augmentation de mouvement dans la circulation, elle est bien éloignée du mouvement turbulent & forcé, qui accompagneroit un exercice tel qu'il le faudroit en pareil

cas. Le remede agit si doucement que souvent il endort. Ses suites sont souvent un bien être, quelquefois sans aucune sorte de lassitude, quelquefois avec une lassitude tranquille qui vous fait goûter avec plaisir la douceur du repos, & du sommeil. Mais celle qui vient d'un exercice fort, est une lassitude infiniment plus grande, inquiete, qui continue d'être fatigante, & empêche de dormir. Ce qui suppose que les organes ont beaucoup souffert, que le sang conserve une agitation acrimonieuse, & que ce qui reste de fluide nerveux, après une grande perte qui s'en est faite, est extrêmement agité.

A n'envisager la maniere d'agir des purgatifs que sous ce point de vue, le seul, selon moi, sous lequel on doit la considérer pour se rassurer sur leur effet, toujours dans la supposition qu'ils sont donnés à propos, on conviendrait, peut-être, qu'on a tort de les craindre. Mais d'autres préjugés empêchent de s'y tenir. Celui qui a quelque apparence de vrai, est que les évacuations affoiblissent; qu'elles enlèvent aussi bien ce qu'il y a de bon que ce qu'il y a de mauvais; qu'elles laissent un vuide difficile à réparer. Je commence toujours par dire que, si aucune cause humorale ne donne des marques de son existence,

soit dans les premières voies, soit dans celles de la circulation, il faut bien se garder de procurer ce vuide, non pas tant parce qu'il seroit difficile à réparer, mais parce que, n'y ayant que du bon, ce seroit toujours faire tort que de l'enlever, à moins qu'il ne fût possible de le remplacer par du meilleur; parce que ce seroit fatiguer les ressorts que de leur imprimer un degré de mouvement de plus, quelque léger qu'il fût, sans espérance d'un meilleur état que celui où ils sont par la supposition; & que l'effervescence où le sang entreroit, en altéreroit la qualité, sans espérance également de le mettre dans un meilleur état que celui où il est supposé être. Mais dès qu'on est assuré, par des signes non équivoques, de l'existence d'une telle cause, qui demande d'être détruite, je dis qu'on ne doit pas craindre un affoiblissement momentané, qui est suivi d'un rétablissement des forces au-dessus de celles que l'on avoit, & que pour éviter cet affoiblissement passager, on tomberoit dans un autre d'autant plus grand que ce qui le produit, séjourneroit plus long-tems, & augmenteroit toujours de plus en plus. *Le bon sort avec le mauvais*: ce n'est pas une expression exacte, parce qu'il n'y a point de triage à faire. Dès que le sang est

supposé vicié par la présence de quelque mauvais suc, il l'est dans sa totalité, il n'y a pas une partie meilleure que l'autre; mais il l'est seulement plus ou moins suivant la quantité & la qualité de ce mauvais suc, comme quelques gouttes d'une mauvaise liqueur corrompent du bon vin dans sa totalité à proportion directe de cette liqueur & inverse de celle du vin. Un purgatif agit, ou pour mieux dire, fait agir les solides sur toute la masse, la rend plus fluide, débouche les conduits. Et comme par cette action les humeurs occupent plus de place, à cause de leur raréfaction, & que les vaisseaux continuent d'agir sur elles avec plus de force, parce qu'ils sont plus dégagés, & excités à cela par l'action du remède, il faut qu'une partie en soit exprimée par les couloirs qui se trouvent plus disposés, plus ouverts, qui sont ceux des intestins, parce que le remède a agi sur eux plus immédiatement, qu'il a commencé de les déboucher, en les obligeant, par des contractions réitérées de se dégorger des mauvais sucs qu'ils contenoient. De façon que, non-seulement ils se trouvent prêts à donner passage à ce qui se présente, mais encore ils ne fournissent plus au sang le mauvais levain dont ils étoient les dépositaires. Ce qui reste dans la voie

de la circulation est encore presque aussi vicié, que ce qui est sorti. Je dis presque, parce que l'action immédiate du remede lui a fait d'abord subir quelque changement; mais ce qui sort du corps l'est beaucoup plus, parce qu'il est composé, non-seulement de ce qui est sorti du sang, mais encore de ce qui est exprimé, & entraîné des glandes, du tissu, & de la cavité du canal intestinal, source de la corruption qui infectoit le sang. De façon que celui-ci non-seulement ne continue plus de recevoir ce qui l'infectoit, mais encore la circulation, & les sécrétions devenues plus libres, il change de plus en plus de qualité, étant travaillé par des organes qui ont repris leur état naturel. Il s'est fait un vuide qui cause un affoiblissement passager, quelquefois si léger & si court qu'on ne s'en apperçoit pas, & qui est bientôt réparé par un chyle bien travaillé, bien conditionné, qui ne s'associant plus avec des levains corrompus, passe dans le sang pour y remplacer ce qu'il a perdu de mauvais, & changer en bon ce qui lui en reste encore. Ces remedes n'appauvrissent les fluides que de mauvaises denrées, en les mettant à même de s'enrichir de bonnes.

Le préjugé le plus fort & celui qui donne le plus d'éloignement pour ces

fortes de remedes, est qu'ils alterent même l'organisation de l'estomac & des intestins, qu'ils les raclent, en détruisant le velouté, les affoiblissent, leur laissent des impressions douloureuses, ou un état d'inertie, & les rendent incapables de faire leurs fonctions. Et l'on voit qu'il est fondé sur des comparaisons absurdes pour des Physiciens qui connoissent la nature de ces organes, & la maniere d'agir sur eux des remedes, mais plausibles pour ceux qui s'en font de fausses idées, & sur quelques faits particuliers, qui, bien loin d'être contraires à mes principes, ne servent qu'à les confirmer. On dit, par exemple, que, comme en écurant les vases, on les polit, on les affoiblit, on les use, on en fait de même sur ces organes lorsqu'on les nettoie, & cela, quelque légèrement qu'on puisse le faire. On pourroit répondre simplement que la crasse, la rouille rongeroient & useroient encore plus la vaisselle, si on les y laissoit; mais ce seroit admettre une comparaison qui ne peut pas se faire, & ce seroit supposer que l'organisation souffre quelque déchet de la part des remedes. Pour qu'une comparaison soit juste, il faut qu'il y ait quelque analogie entre les choses comparées. Mais quel rapport, quelle ressemblance y a-t-il

entre des corps durs, non organisés, insensibles, & des corps flexibles, sensibles, & organisés? Et encore entre la maniere d'agir de la force écurante, & la maniere d'agir d'un remede? Ne semble-t-il pas qu'un remede est un torchon dont on frotte les intestins? La comparaison la plus juste & la seule qu'on puisse faire pour apprécier la maniere d'agir des remedes, c'est celle de l'action & de l'effet de différens corps sur le corps humain, avec l'action & l'effet de ces remedes, parce qu'on compare des choses semblables quant à leur maniere d'agir & de souffrir, & qui ne different que du plus au moins. C'est par de telles comparaisons que j'espere de démontrer évidemment, que les remedes, dans leur action ni dans leur effet n'ont rien d'approchant de l'action de frotter, d'écurer, ni de l'effet qui s'ensuit. J'avertis auparavant, & je demande qu'on ne perde jamais de vue que je bannis entièrement de l'usage interne de la Médecine, tout remede qui pourroit avoir quelque qualité corrosive & caustique, capable de se faire appercevoir par l'application extérieure, ou moyenne. Tous ceux qui n'ont pas cette qualité à l'égard de l'extérieur & des cavités moyennes, (on va voir ce que j'entends par ce terme) ne sauroient

fauroient l'avoir à l'égard des parties internes, & il faudroit qu'ils l'eussent pour produire l'effet que le préjugé, que je combats, veut leur attribuer. Pour prouver cette proposition, je comparerai donc, comme je l'ai promis, des organes absolument semblables relativement à l'action des remedes, le palais, la langue, tout le dedans de la bouche, & la membrane pituitaire, avec l'intérieur de l'estomac, & des intestins; & s'il y avoit, à cet égard, quelque différence entre ces organes, elle seroit plutôt favorable que contraire à mon opinion, parce qu'elle ne consisteroit que dans une plus grande sensibilité qu'on seroit obligé d'admettre dans les premiers que dans les derniers. Je dis donc que les remedes, même les plus forts, n'endommagent pas plus la membrane interne, & le tissu de l'estomac, & des intestins, qu'ils causeroient des dommages dans le tissu du dedans de la bouche & du nez, s'ils y étoient appliqués.

Commençons par examiner quel pourroit-être l'effet du tabac, qu'on fait être un émétique très violent, sur les membranes de l'estomac, par son action sur celles du nez & de la bouche, & par l'effet qu'il produit étant appliqué sur ces parties. C'est une comparaison qui ne cloche en aucun point. Le tabac,

P

ainsi que les autres sternutatoires, en agissant sur la membrane pituitaire, détermine dans les muscles de la poitrine un courant de fluide nerveux qui, les faisant contracter avec violence, après une grande inspiration, produit une expiration forte & subite pour emporter ce qui fatigue cette membrane, avec une abondance de serosité, qui s'en est exprimée. Mais ce mouvement violent est-il l'effet de quelque déchirure, de quelque rongement arrivé à la membrane pituitaire, sur laquelle il a agi immédiatement? On ne voit pas même que sa contexture change par l'usage journalier & extrêmement fréquent que bien des gens en font. Tout le changement qu'il y arrive, c'est de devenir moins sensible à son action seulement, (*ab assuetis non fit passio*) car elle conserve pour l'ordinaire sa même sensibilité pour tout le reste; encore la reprend-elle souvent à l'égard d'un tabac différent de celui qu'on avoit accoutumé de prendre. D'ailleurs on ne voit pas qu'il lui en arrive aucun. Les effets pernicieux du trop grand usage du tabac, qui sont des effets secondaires, se rapportent ailleurs qu'à la membrane sur laquelle il agit immédiatement: il affoiblit le cerveau & les nerfs 1°. Parce qu'en ébranlant conti-

nuellement ceux de la membrane pituitaire, cet ébranlement se communique à tout le système, & dissipe beaucoup de son fluide. Toutes les fibres du corps se ressentent de cet ébranlement, & se dessèchent 2°. Parceque ses parties subtiles pénètrent dans le corps, & s'infinuent partout. Rien ne le prouve plus sensiblement que le vomissement excité par l'application extérieure du tabac. (a) Cependant la membrane sur laquelle il est appliqué immédiatement n'en souffre aucun déchet. Elle lui sert seulement de moyen pour porter ailleurs ses effets. La mastication journalière du tabac se borne à faire contracter les conduits salivaires, à en faire exprimer l'humeur visqueuse qui les gorge, en un mot, à faire saliver; mais on ne voit pas que la langue & le palais en soient altérés. Cependant, à le prendre intérieurement, c'est un vomitif plus puissant qu'aucun de ceux dont nous nous servons. Mais après l'observation que nous venons de faire de son application habituelle sur la membrane pituitaire, & celle de la langue & du palais, seroit-on fondé à dire que son action immédiate sur les membranes de l'estomac y produit quelque altération, quelque

(a) V. Journ. de Méd. T. VII. p. 67.

abrafion ? (a) Il agit fur lui par le même mécanifme que fur l'organe du nez : fon action fur l'eftomac détermine vers les mufcles de la poitrine & du bas ventre un courant de fluide nerveux qui, les faifant contracter avec violence, les oblige à preffer l'eftomac au point de lui faire vuider ce qu'il contient, en même tems que fes tuniques, fe contractant auffi avec force, expriment des conduits qui les compofent, les fucs visqueux dont ils étoient gorgés. Voilà à quoi fe borne l'action des émétiques ordinaires.

Leur effet le plus frappant & celui qui effraye le plus ceux qui ne jugent que fur les apparences, c'eft-à-dire, prefque tout le monde, ce font les efforts qu'on fait en vomiffant, efforts qui varient par degrés depuis les plus légers, jufqu'aux plus grands, fuivant l'efpece & la dofe des remedes, & fuivant la difpofition du fujet, ou naturelle, ou dépendante de la qualité & de la quantité de l'humeur qui embarraffe l'eftomac. Cependant ces efforts, ou ce travail ne doivent être confidérés que comme un exercice plus ou moins forts qu'on feroit éprouver de toute autre

(a) Je dis *fon action immédiate*. Nous en allons voir la raifon.

façon à ces mêmes muscles, ou à ceux de tout le corps, puisqu'ils ne font que l'effet immédiat de l'impulsion du fluide nerveux. Laquelle, quelque forte qu'elle soit, est souvent produite par une très petite cause, je veux dire, par une cause dont l'action immédiate sur la partie est très légère. Sans compter la volonté qui, sans application d'aucun corps sur une partie, produit, par le moyen de ce fluide, des efforts & des travaux violens des muscles; des miasmes, dont la force toujours proportionnée, comme celle de tous les corps, à leur masse & à leur vitesse, doit n'ébranler que légèrement les houpes nerveuses auxquelles ils s'appliquent, parce que ces houpes nerveuses sont très-sensibles, ces miasmes déterminent un courant de fluide nerveux qui produit un très-grand effet. C'est ainsi qu'il y a des odeurs qui font éternuer certaines personnes, quoiqu'elles soient douces & agréables pour les autres. Ainsi, comme il suffit d'un petit chatouillement sur la membrane pituitaire pour produire l'éternument qui est un mouvement violent des muscles du thorax, & qui quelquefois secoue violemment toute la machine, il suffit de même d'une petite action sur l'estomac, incapable de l'endommager, pour produire le vomissement. Si ceux

sur qui le tabac produit l'éternument, le réitéroient plusieurs fois de suite pendant une heure, ils s'en trouveroient extrêmement fatigués, & sûrement plus que celui qui, dans le même tems, auroit fait autant d'efforts pour vomir. D'une & d'autre part le mouvement violent, le travail énorme que souffrent les muscles, ne sont donc que l'effet de l'influx du fluide nerveux; & cet influx est occasionné par une cause trop légère pour produire aucune altération des parties sur lesquelles elle agit immédiatement. Dans un état où le cours du fluide nerveux est intercepté, & où l'on n'a pas à craindre des secousses violentes des muscles, qu'on donne les plus forts émétiques, les plus forts sternutatoires, pourvu qu'ils ne soient pas corrosifs, l'estomac, ni la membrane pituitaire n'en seront pas plus endommagés que si l'on n'avoit donné qu'un verre d'eau, ou chatouillé le nez avec une plume. Ce n'est pas l'action immédiate de ces remèdes qui endommage ces parties lorsqu'il arrive quelques accidens. D'ailleurs, ils arrivent quelquefois dans des parties sur lesquelles les remèdes n'ont point agi. Mais ils sont l'effet du mouvement violent des muscles, & du trouble de la circulation, lorsqu'à l'occasion d'un remède, le fluide nerveux se porte à

ces muscles avec trop d'impétuosité. Ainsi l'on a vu des éternumens, & des travaux violens faire cracher le sang, sans qu'aucun remède eût été appliqué à la substance du poumon; ainsi l'on a vu des vomissemens de sang dans l'effet des émétiques, qu'on ne pouvoit pas soupçonner avoir aucune qualité rongeante, pour les avoir donné plus forts ou à la même personne, ou à d'autres, sans aucun effet semblable. Ce n'est donc pas parce qu'ils déchirent le tissu de l'estomac, mais parce que la violence avec laquelle les muscles le compriment, & l'impétuosité avec laquelle le sang en effervescence y est porté, dans le tems même de la compression, y font rompre quelques vaisseaux. Ces effets accidentels sont faciles à prévenir par un Médecin prudent & éclairé. Que si malgré cela il lui en arrive, comme il est possible, on doit les regarder comme ceux qui arriveroient, sans la faute de personne, & sans aucune corrosion, à l'occasion d'un verre d'eau, dont quelques gouttes, ayant passé dans la glote, exciteroient une toux affreuse & convulsive, avec les suites fâcheuses qu'elle peut avoir. Il remédieroit aux premiers, peut-être, encore plus facilement qu'aux autres.

Passons à d'autres comparaisons :

qu'on mette sur la langue, qu'on garde dans la bouche, sans en avaler même l'extrait que la salive en peut faire, les espèces d'émétiques, & les drogues purgatives dont nous nous servons; qu'on le réitère tant qu'on voudra; les plus forts exciteront la salivation, avec quelque sensation plus ou moins désagréable, mais qui ne sera pas absolument insupportable, si ce n'est par l'amertume. D'ailleurs elle ne fera ni assez douloureuse, ni assez âcre, pour supposer aucune altération, destruction, abrasion, ou déchirement des fibres de la langue & du palais. Le poivre, la moutarde, & autres semblables, dont bien des gens font un grand usage, affectent ces organes avec autant ou plus de force, ils n'y portent aucune destruction, encore moins dans le tissu de l'estomac, sur lequel leur impression se fait moins sentir que sur le palais. Que si leur trop grand usage porte quelque dommage dans la machine, ce n'est pas en cela qu'il consiste. Il y en a qui mâchent tous les jours de la rhubarbe sans s'appercevoir de la moindre altération sur la langue & le palais. On peut mâcher, sans aucune sensation désagréable, de la casse, de la manne, des ramarins &c. Cependant ce sont des purgatifs. Peut-on dire qu'ils ayent pour

les intestins quelque qualité destructive qu'ils n'ont pas pour le palais? Tous les purgatifs n'agissent pas autrement sur les intestins, que la plupart sur les organes de la bouche; le résultat en est le même: ils font saliver, si ce terme est permis, les intestins. Et comme ce canal est d'une étendue immense relativement à celle de la bouche, on ne sera pas étonné que la somme de toutes les quantités d'étendue, égales chacune à celle de la bouche, donne une aussi grande quantité de suc exprimé des glandes intestinales. C'est la purgation. Du reste, pourquoi feroient-ils sur l'estomac & les intestins des ravages qu'ils ne font pas sur les parties que nous comparons avec eux? Sont ils plus sensibles, & leurs fibres heurtent-elles contre les molécules de ces remèdes avec plus de force?

Il se présente ici une explication à donner: bien des gens se font de fausses idées de la manière d'agir des remèdes en s'imaginant que ce sont eux qui agissent sur les parties, tandis que ce sont celles-ci qui agissent sur eux. Cela est d'ailleurs fort égal pour le résultat dont il s'agit: si les fibres en devoient être endommagées, elles le feroient également, dans l'opinion vulgaire passivement, & dans le vrai activement. Mais

cette explication devient nécessaire pour la comparaison que je fais. (a) Les molécules des remèdes n'ont pour agir que leurs surfaces, leurs configurations, leur pesanteur; aucune force ne les pousse contre les fibres, & sans aucune force on ne conçoit pas qu'un corps puisse agir sur un autre. Ces molécules se trouvent seulement appliquées sur les fibres comme par hasard,

(a) Bien des gens qui font la Médecine sans aucune connoissance de physique, par conséquent du mécanisme par lequel se font les opérations dans la machine, tombent souvent dans de très-grandes erreurs par cette fautive idée. La principale est de croire que les remèdes ont des forces essentiellement inhérentes, & absolues; d'où il suivroit qu'ils doivent produire dans chacun & toujours le même effet. Ce qui est démontré faux par l'expérience. Au lieu que, si l'on ne perdoit point de vue qu'ils n'ont d'autres forces que celles qu'ils empruntent de la force motrice de nos vaisseaux, & que leur effet doit toujours répondre à cette force, & à la manière dont ils la reçoivent suivant leur masse, & leur figure, on n'emploiroit jamais aucun remède que conséquemment à la connoissance que l'on auroit de l'état du corps, état qui varie en une infinité de façons, suivant le tempérament, l'âge, les différentes maladies, les différens tems, degrés, & circonstances de la même maladie &c.

Quòd non modò vulgus, sed & ipsi Medici, què doctis accenseri volunt, noxiam hanc foveant opinionem, quasi ipsis medicamentis formaliter inhaerent noxiè, vel salutare effectus, qui ipsorum usum sequuntur. At verò hæc assertio non solùm erronea, sed etiam pernicioza est, ac tum in physicis, tum Medicis rebus ingentem sterilitatem affert. Hoffm. de medicam. virib.

& en passant, sans aucune autre force impulsive que celle des intestins ; s'y arrêtent plus ou moins, retenues par quelque viscosité, ou quelque ride. Les vaisseaux superficiels, qui sont continuellement dans un mouvement de contraction & de dilatation, poussent & font heurter contre ces petits corps les fibres & les houpes nerveuses. Ainsi ce sont ces dernières qui ont la force active ; la sensibilité est réveillée, leur mouvement augmenté. & tout le reste s'ensuit.

Je demande à présent : les fibres de l'estomac, & des intestins, ont-elles plus de force active, ont-elles plus de sensibilité, plus de tension, sont-elles plus serrées que celles de la langue & de la bouche, pour s'endommager d'avantage en heurtant avec plus de force contre ces molécules ? L'inspection seule fait voir le contraire : elles sont plus lâches, plus souples, toujours enduites d'une viscosité qui les garantit des trop vives impressions, & diminue leur sensibilité respectivement à celles de la langue & du palais qui sont exposées à toutes les impressions, plus serrées & plus tendues. La nature a eu ses desseins en douant ces parties d'une plus grande sensibilité, pour que l'homme rebutât

ce qui, l'affectant trop vivement, pourroit lui être nuisible. Ce qui lui seroit impossible, si l'estomac avoit plus de sensibilité, & qu'il fût plus susceptible d'être endommagé que le palais. L'expérience d'ailleurs démontre cette sensibilité plus grande que celle de l'estomac : combien de choses qui affectent beaucoup le palais, & qui ne font aucune sensation sur l'estomac ? Par conséquent quel dommage pourroient causer à celui-ci des médicamens qui affectent l'autre avec bien moins de force qu'une infinité de choses dont on fait usage journallement, & qui n'en causent aucun à l'estomac ?

Ainsi, si quelque remede, ou l'usage des remedes, ont des suites fâcheuses, elles viennent d'ailleurs, & ne ressemblent en rien à l'effet d'une cause qui racle, ratisse, ou frotte. Effet qui seroit inévitable, si les remedes avoient par eux-mêmes une force active semblable à celle qui fait impression sur les corps insensibles, la volonté ne pouvant tout au plus qu'en diminuer l'intensité; au lieu que les mauvais effets, des remedes sont toujours de nature à pouvoir être évités entierement, parce que ne dépendant que du degré de sensibilité, on peut si bien lui proportionner les re-

medes qu'il n'en résulte aucun mal. (a).

Un effet des émétiques qui effraye encore beaucoup, ce sont les foibleffes, quelquefois très légères, quelquefois approchantes de la syncope, qui dévancent, pour l'ordinaire, chaque vomissement. Les syncopes qui seroient l'effet de la causticité d'un remede, qui par là, se trouveroit dans la classe des poisons, seroient très dangereuses. Mais ce seroit sortir de ma thèse, que de les supposer. On se souvient que je n'admets aucun remede qui montre la moindre causticité sur la langue & le palais, parties encore plus susceptibles d'irritation que l'estomac. Je n'admets pas même ceux qui, sans aucun indice d'une telle causticité, ne laissent pas de faire, comme le tabac, des effets violens. Les foibleffes auxquelles donnent lieu les remedes dont on doit se servir, ne sont rien: un levain dans l'estomac, des alimens indigestes, ou répugnans, les graiffes, les huiles, l'eau chaude, la vue de quelque chose de dégoûtant les produisent. Elles ne signifient autre chose qu'une diminution ou ralentissement

(a) Purgantia non sunt verè deleteria, & perniciofa medicamenta. Galen. in 6. epidem.

Galien cependant parle de remedes infiniment plus violens que les nôtres.

dans le cours du fluide nerveux vers le cœur. Lenteur qui vient de ce que, dans ce moment, la nature rassemble ses forces, qui consistent dans ce fluide, pour les envoyer plus abondamment dans les muscles qui doivent servir à procurer le vomissement. Si le vomissement produit par les agens ci-dessus étoit capable d'enlever entièrement les mauvais suc dont l'estomac est chargé, nous n'aurions pas besoin d'autres remèdes; mais il n'enlève que le plus abondant, & laisse toujours un levain qui, venant bientôt à augmenter, rend inutile le vomissement procuré de cette façon. Nous avons donc besoin de remèdes un peu plus énergiques, pour que les parois de l'estomac, se contractant avec plus de force, expriment de leur tissu les mauvais suc dont il est imbibé, en même tems que les forces comprimantes l'obligent à se vider plus parfaitement. Mais dans le fonds, le mécanisme avec lequel tout ce'a s'opère, est le même dans l'un & l'autre cas; & les foiblesses qui accompagnent le vomissement produit par les remèdes, ne reconnoissent pas une cause plus forte, & plus pernicieuse, puisque souvent dans le vomissement spontané elles sont bien plus grandes.

Il seroit difficile de rapporter toutes

les objections qu'on fait tous les jours contre les remedes. En voici une qu'on me donnoit comme victorieuse contre les émétiques, comptant bien que je ferois embarrassé d'y répondre d'une maniere convainquante. On disoit,, qu'il ,, falloit que ces remedes fussent bien ,, contraires à la nature, puisque l'évacuation qu'ils procurent est le renversement de son cours, & du mouvement naturel de l'estomac, au lieu que les autres remedes procurent des évacuations qui, du moins, sont conformes au cours de la nature., Comme c'étoit un homme d'esprit je me trouvai, à mon aise pour raisonner avec lui sans m'écarter du langage de la Médecine, & je ne désespérai pas de lui faire voir le captieux de son assertion. Je commençai par lui demander de convenir de certains principes, afin de s'entendre & de ne pas disputer sur des mots : les choses ont différens rapports, & pour raisonner juste, il ne faut tirer les conséquences que suivant les mêmes rapports suivant lesquels on a posé les principes. En général il n'y a rien de contrenaturel ou de contraire à la nature, parce que tout s'opère suivant ses loix, même dans les maladies, Mais, pour distinguer les phénomènes de la santé, de ceux de la maladie, on dit en

Médecine que ces derniers sont contre-nature, c'est-à-dire, contre la nature saine, pour faire entendre qu'ils s'opèrent d'une manière opposée au cours que la nature suit dans l'état de santé. C'est dans ce dernier sens que vous voulez dire que le vomissement est contre nature, c'est-à-dire, contre l'ordre de la nature en santé; & cela est très vrai, parce qu'en santé l'estomac ne doit pas se vider par cette voie. Le mot de nature a donc ici deux rapports, l'un avec l'état de santé, l'autre avec l'état de maladie. Ainsi après vous avoir accordé que le vomissement est contre nature relativement à l'état de santé, vous ne pouvez tirer la conséquence qu'il est contre nature relativement à l'état de maladie. Il est au contraire très-naturel, parce qu'il est conforme à cet état, & si naturel que dans cet état la nature le procure souvent toute seule, & quand elle y travaille sans en pouvoir venir à bout, il est encore plus naturel de le lui faciliter; si naturel que les chiens qui n'agissent, ainsi que les autres animaux, qu'à l'invitation de la nature, se le procurent très souvent. Ainsi c'est bien le renversement du mouvement naturel que l'estomac doit avoir en santé, mais c'est le mouvement naturel de ce viscere lorsqu'il est malade.

Etat qu'on doit toujours supposer lorsqu'il s'agit de vomitif & de vomissement.

Allons plus loin, & parlons toujours avec précision autant qu'il est possible. Le terme contre nature ou contre la santé, a encore en particulier deux relations, savoir avec la cause & avec l'effet. Sous la première, le vomissement est toujours contre la santé, parce qu'il dépend d'une cause réellement contraire à la santé; sous la seconde il est souvent favorable à la santé, parce que toute action qui occupe la nature malade, tend à un effet salutaire, quoiqu'elle n'y parvienne pas toujours. Si le vomissement étoit contraire à la santé aux deux égards, c'est-à-dire, que, outre la cause qui le produit, & qui est toujours contrenaturelle, cette cause fût-elle en particulier, que par le vomissement il n'en pût arriver aucun effet salutaire, il faudroit l'arrêter, bien loin de le favoriser. Tel est celui qui dépend d'une cause corrosive. Parce que, quoique la nature tende à s'en délivrer par le vomissement, avant qu'elle en fût venu à bout, l'estomac seroit rongé, puisqu'alors c'est l'érosion qui le produit. Il faut changer la nature de cette cause, lui ôter sa qualité corrosive, c'est la détruire & arrêter son effet nuisible. L'humeur qui s'engendre dans l'estomac,

acquiert quelquefois une qualité semblable, elle demande le même procédé. On appelle ces vomissemens, *symptomatiques*, ainsi que tous les phénomènes des maladies, contraires à la santé à ces deux égards. On peut placer dans cette classe, c'est-à-dire, parmi les vomissemens dont aucun bon effet ne peut s'en suivre, les vomissemens sympathiques, c'est-à-dire, ceux qui dépendent d'une partie malade, autre que l'estomac. Mais toutes les fois que le vomissement ou présent, ou imminent dépend d'une cause dans l'estomac, qui peut être expulsée, il est salutaire quant à son effet, & d'autant plus salutaire que la nature tend à l'employer sans remèdes, comme la voie la plus courte, la plus aisée & la plus sûre pour se délivrer d'une cause nuisible, préférablement à celle des intestins, qui est beaucoup plus longue, & qui ne pourroit lui servir que pour s'en délivrer en partie, l'autre partie ayant le tems, pendant ce long trajet, de passer dans le sang par les veines lactées. Donc toutes les fois que le vomissement produit, tenté, ou médité par la seule nature dépend d'une telle cause, étant salutaire, il est très-salutaire aussi de le faciliter par le vomissement artificiel. Il est également & encore plus salutaire de le devancer,

parce que si l'on abandonnoit à la seule nature l'évacuation, ou la dissipation des humeurs dépravées, elles auroient souvent le tems de s'accumuler au point, qu'elle seroit impuissante pour cette opération, & qu'elle succomberoit. Au reste on a des signes qui montrent que la nature souffrante médite l'expulsion salutaire plus ou moins prochaine d'une cause contrenaturelle, & nuisible qui la rend malade ou qui la menace de maladie. *Est autem & præcognitio antequàm ægrotent.* Hipp

Pour donner aux objections que nous venons de détruire, une force qu'elles n'ont pas par elles mêmes, on ajoute : Hippocrate donnoit très peu de remèdes, & laissoit beaucoup agir la nature ; aujourd'hui il y a d'habiles Médecins qui guérissent sans remèdes, ou presque sans remèdes, qui défendent d'en prendre, & qui proscrivent surtout l'usage des émériques.

Nous avons déjà vû les raisons qu'avoit Hippocrate de donner peu de remèdes, & après ce que nous en avons dit bien loin de trouver étrange qu'il fût aussi réservé, sur leur usage, nous sommes plutôt surpris qu'il ne le fût pas encore plus. Quand on dit qu'il faut, comme lui, laisser agir la nature, on suppose fausement, & l'on donne à

entendre que les autres l'empêchent d'agir. Il y a deux façons opposées de ne pas laisser agir la nature : ou en lui facilitant son opération, ou en l'empêchant de la faire. Les remèdes que donne un Médecin qui connoit la nature, ne font pas un ouvrage différent de celui qu'elle veut faire, ou ne la forcent pas d'en faire un opposé à ses vues, mais ils la mettent à même de le faire plus aisément, & avec moins de risque. Si Hippocrate avoit pu la favoriser ainsi, il l'auroit fait. Mais dans cette impossibilité, il se contentoit de ne pas la troubler, puisqu'il n'avoit que des remèdes propres à cela. Il ne manquoit ni de lumières ni de bonne volonté pour voir & désirer les avantages d'une autre méthode (a). Mais obligé le plus souvent d'observer la nature toute seule, parce qu'il n'observoit pas des effets bien salutaires de ses remèdes, ce grand observateur, au lieu de cela, auroit observé plus souvent les effets des remèdes, s'il en avoit eu, comme nous, de meilleurs à attendre parce que, comme c'est toujours la nature qui opère, c'est toujours elle qu'on observe dans leurs effets. Ce n'est même que cette manière d'observer la nature qui a

(a) V. La note. *Primis quidè̄m quatuor.....* p. 287.

fait faire des progrès à la Médecine, & qui lui en fera faire de plus en plus; car observer les phénomènes de la nature dans les maladies, dans un état de travail pénible, & de souffrance, sans lui donner aucun secours, ou ne la point observer, c'est fort égal pour l'avancement de la Médecine, & l'avantage des hommes.

Hippocrate donnoit peu de remèdes; nous faisons bien plus, nous n'en donnons point du tout de ceux qu'il prescrivoit, nous les avons tous bannis pour être trop violens & pernicieux. Mais heureusement nous pouvons leur en substituer d'infiniment plus doux, qui donnés dix fois dans une maladie occasionnent moins de mouvement & de trouble dans la machine, que les siens donnés une seule fois. Faute de connoître les moyens de procurer des vomissemens suffisans d'une manière douce & sans danger, il étoit réduit aux deux extrémités, ou à ne procurer que des vomissemens imparfaits, & comme par indigestion, & avec cela très fatigans (a);

(a) Post balneum calidum præbibant vini meræ heminam, mox cibos cujusvis generis assumant, neque inter cibos, aut post eos bibant, sed se continent quanto tempore quis quatuor stadia percurrat. Deinde triplex illis vinum in potum permiscebis, alterum, dulce, & æcidum, primum quidem meracius

ou à en procurer de plus violens encore par des remedes caustiques toujours dangereux (a). Cependant c'étoit les remedes les plus familiers (b) & nous sommes bien plus réservés sur l'usage des autres, quoiqu'infiniment plus doux.

Telles étoient les raisons qui engageoient Hippocrate à ne pas prodiguer

fenfim & ex magno intervallo, deindè verò dilutius, celerius & affatim. De salub. vict. rat.

Vomitionibus autem post cibos cujusvis generis humidiores ter in mense, utantur, sicciore verò bis..... a bubulâ & porcina carne, aut à quibus vis aliis, qui supra modum repletus vomat. Quin etiam ex caseoform, & dulcium & pinguium minimè consuetorum repletionem vomere confert, post ebrietatem quoque *de vict. rat.*.... primùm cum vomitum inducere volet cumque jam oppletus fuerit vini aquâ tepidâ temperati magno epoto poculo vomat. . *de intern. affect.*

(a) Tels sont ceux que nous avons déjà rapportés, l'hellebore blanc, le turbit bâtard, l'élaterium, & l'on ne fait trop quelle plante, qu'il appelle sesamoïde, qui est si acre que les hellebores, tout acres qu'ils sont, il les croit assez-doux pour la corriger. *Sesamoides sursum purgat.... admiscetur etiam veratris & itaminus suffocat. de rat. vict. in morb. ac.*

(b) Ce sont ceux qu'on y rencontre le plus fréquemment : vomitions quoque primùm quidem duobus interpositis diebus, deindè longiore interjecto tempore, faciendæ, quò & corpus ad puram carnem redducas, & victus rationem hoc tempore (le printems) mollem instituas. *de vict. rat.*... in hæmorrhoidibus ... vomat autem septimo quoque die. *de rat. vict. in morb. ac.*

At verò qui singulis mensibus bis vomere consuevit, hunc præstat duobus ex ordine diebus vomitum eiere, quàm decimo quinto die. *de salub. vict. rat.*

les remedes. Malgré cela, il voyoit la nécessité qu'il y avoit d'en donner, & il en donnoit. Les Medecins d'aujourd'hui n'ayant pas de semblables raisons, quelles peuvent être celles de ceux qui semblent vouloir les bannir entierement de la Médecine, & que vous supposez habiles? Avant d'aller plus loin, il faut observer qu'il y a des Médecins qui ne sont réputés habiles que par quelques cures isolées, & procurées par des moyens singuliers, qui suffisent pour leur donner de la célébrité, & qu'il y en a d'autres qui sont habiles par des cures nombreuses, procurées par des moyens ordinaires qui ne font presque pas de sensation dans le public, quoique leur application bien entendue suppose beaucoup plus de génie & de savoir. Si ces Médecins, dont vous parlez, faisoient des cures nombreuses sans remedes, ils seroient effectivement si habiles, qu'il y auroit en eux quelque chose qui tiendroit du prodige. Que si, sans avoir rien de surnaturel, ils sont aussi habiles que vous les supposez, que sont donc les praticiens, tant anciens que modernes, & existans, fameux par leurs heureux & nombreux succès? Les ont ils eû autrement que par l'administration fréquente, mais très-prudente, de remedes, surtout de ceux dont il est

ici principalement question, & comment cela a-t-il pû se faire? quelques uns d'eux cependant semblent les condamner dans quelques endroits de leurs écrits, mais si l'on y fait bien attention, tout se réduit chez eux, à cet égard, à faire voir la nécessité qu'il y a d'être extrêmement circonspect sur leur usage, & la condamnation qu'ils semblent faire des remèdes ne tombe que sur leur mauvaise administration, autrement ils seroient en contradiction avec eux-mêmes. Tout les autres sont du même avis, & ce discours fait pour prouver l'utilité, & la nécessité des remèdes, est rempli des mêmes conseils. (a) Quel est donc le

(a) Hoffmann fait une dissertation sur les effets pernicieux & meurtriers des remèdes forts, de ceux donnés par les charlatans, & si l'on en détachoit certains passages tout entiers, & assez longs, il seroit facile à quelqu'un de les faire servir à prouver que Hoffmann condamne entièrement l'usage de tout remède. Cependant écoutons ce qu'il enseigne ailleurs: *nulla in universo corpore pars...* V. Suprà p. 192. ex quo porrò intelligitur quàm prudenter ii Medici agant, qui in omni morborum curatione, ante omnia, ad statum primarum viarum mentem advertunt, & prospiciunt, ut per congrua evacuantia, emetica, laxantia, clysteres, & id genus alia, morborum fomites ibi contenti, sive pessimorum humorum conferta suburra expurgetur, de caus. morbif. sede.

Dans le paragraphe suivant, il n'y a presque point de maladies qu'il n'attribue à la même cause. Mais ces humeurs de tant d'especes différentes, pour produire tant de diverses maladies, agissent sur les

buc

but de ces Médecins habiles? Il n'y en a qu'un qui pût les sauver de quelque soupçon injurieux, encore ne seroit-il fondé que sur une fausse supposition: ce seroit celui de guérir les hommes de la trop grande envie de prendre des remedes. Mais ce seroit combattre des géans imaginaires dont on auroit bonne composition. Qui sont ceux qui ont cette trop grande envie? Une partie d'un très petit nombre de gens, ou réellement malades, ou malades imaginaires. Je dis une partie, car tous ceux de ces deux especes se plaignent bien sans cesse, mais il s'en faut bien que tous soient empressés de prendre des remedes. Tout le reste des hommes en ont de l'aversion. Et comme il est infiniment plus facile d'augmenter un penchant que de le diminuer, le très petit nombre qu'on voudroit corriger, ne le fera pas, & le très grand empirera. On manquera le petit bien qu'on veut faire, & l'on fera un grand mal. Aussi est-ce de ces conseils adressés à tous les hommes que naissent la plûpart des objections qu'on fait contre les remedes. On est bien aise d'avoir un prétexte pour les éluder, sans avouer la foiblesse de la répugnance qui parties nervoso-membraneuses, & plus ou moins suivant leur degré de sensibilité. Il faut donc aussi y avoir égard dans l'administration des remedes qui attaquent directement ces causes.

Q

en est la véritable cause. Il en est de même des conseils particuliers : un homme est attaqué d'une apoplexie de sang, le Médecin qui se trouve sur les lieux veut le faire saigner ; mais son esculape lui avoit défendu la saignée, les assistans s'y opposent ; on envoie chercher celui-ci, il lui faut vingt-quatre heures pour arriver ; il le fait saigner, mais il n'est plus tems. Tour-nons donc tous nos efforts uniquement du côté de l'administration qui fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal suivant qu'elle est éclairée & prudente, ou aveugle & inconsidérée. Mais il est trop clair qu'ils ont un autre but que celui que vous venez de leur supposer. Il pourroit bien se faire que leur intérêt particulier fût leur unique mobile, sans se soucier du mal qu'il en peut résulter pour les hommes, puisque vous les supposez habiles, & qu'un tel Médecin ne peut s'empêcher de reconnoître la nécessité des remedes pour guérir le plus grand nombre de maladies, & qu'enfin l'habileté ne consiste qu'à favoir les employer à propos. (a) Tout homme

(a) Tous les remedes sont bons, tous les remedes sont mauvais ; c'est la main qui les donne, qui leur communique leur bonne ou leur mauvaise qualité.

a natureilement pour but son avantage, mais il ne doit y tendre que par des moyens honnêtes, c'est-à-dire, toujours utiles aux hommes; c'est pour lui un second avantage qui doit le flatter & le satisfaire plus que le premier, & sans lequel l'autre est compté pour rien.

Mais ils croyent, peut-être, que, malgré le peu de penchant naturel pour les remedes, les hommes ne laissent pas de se tuer à force d'en prendre, dans la vue de se conserver ou de se guérir, & que c'est leur rendre un grand service que de les en empêcher. C'est fort bien: & pour les empêcher de se tuer à force de remedes, on leur défend d'en prendre aucun. Voila une étrange façon de les empêcher de se tuer. C'est-à-dire que, pour les empêcher de se tuer d'une façon, dont il ne leur prendra jamais envie, on veut les tuer d'une autre, pour laquelle ils ont toujours témoigné beaucoup d'empressement. Il est vrai que vous esperez qu'ils vous sauront gré, & qu'ils vous tiendront compte de les tuer d'une maniere plus agréable, quoique plus sure, puisque vous leur épargnez le désagrément des remedes.

Se tuer à force de remedes, ou même pour rabattre de la force de l'expression, se tuer simplement par des remedes, tombe sur leur usage trop grand, ou

mal entendu , ou sans nécessité. C'est donc un cas particulier, & vous en tirez une conséquence générale. Cela vous conduit nécessairement à soutenir que tout remede, toute administration de remedes, est nuisible au corps & à la santé, lors même qu'ils semblent procurer du soulagement, ou la guérison, ce dont on ne sauroit être assuré. Commençons par examiner si ce doute est fondé. Je vois un remede suivi de l'effet que j'en attendois, & que j'avois dessein de produire, suivi immédiatement de la diminution sensible du mal, de la cessation entiere d'un de ses symptomes. Il n'y a que des aveugles & des sourds volontaires qui puissent dire que tout cela seroit arrivé à point nommé, à la même heure, & même à ma volonté, quand même il n'y auroit point eu de remede donné. Mais ce n'est pas à eux que je parle. On ne peut dire cela qu'à l'égard des choses qui n'ont naturellement aucune relation ensemble, vous trouvez guéri de la colique en voyant voler un corbeau. Elle vous auroit quitté également, & à la même heure, quand vous ne l'aurez pas vu, parce que ni lui ni son vol, n'ont aucune action, ni aucune influence sur votre corps. Mais un remede agit sur lui, & si vous niez le bon effet que je vois le

suivre, je suis encore plus en droit de nier le mauvais dont je le vois quelquefois suivi, & je serois d'autant mieux fondé, que je pourrois l'attribuer à la violence du mal qui auroit pu également empirer sans remedes, comme je le vois tous les jours. Et quand, de meilleure foi, je l'attribue au remede, c'est que j'ai des raisons fondées sur l'observation, de croire qu'il ne convenoit pas. Voilà donc le bon effet d'un remede constaté. Cela me suffit pour détruire votre prétention qui les exclut tous. Il n'a produit ce bon effet que par ce qu'il a été administré à propos. Pourquoi donc si un est administré à propos, plusieurs ne pourront ils pas l'être? Vous allcz dire, peut-être, que c'est le hazard qui l'a fait trouver propre à produire ce bon effet. Mais, outre que cela prouveroit toujours qu'un remede, au lieu de faire du mal, comme il le devoit, puisque, selon vous, ils en font tous, feroit du bien & sauveroit la vie quelquefois, quoique par hazard; outre que ce hazard ne peut être conçu autrement que comme le concours de certaines circonstances favorables, qu'un Médecin peut saisir à force d'expériences, de raisonnement, & de savoir, & les mettre à profit plus ou moins souvent, suivant ses lumieres & sa sagacité, ce qui dé-

truiroit votre assertion ; outre tout cela , si vous entendez un hazard tout à fait indépendant des connoissances humaines , comment en ferez vous dépendre les succès constans , & multipliés de certains praticiens , vis-à-vis des malheureux succès également multipliés de certains autres ? Ce hazard est-ce une intelligence maitresse des hommes & qui prenne à tâche de favoriser constamment les uns , & de contrarier les autres avec la même constance ? Donc si le bon effet d'un remède dépend une fois seulement de sa bonne administration , comme on n'en peut douter , laquelle suppose nécessairement des connoissances humaines pour la faire , elle peut également avoir lieu deux , trois fois , mille fois par la même raison . Et cela non-seulement est possible , mais encore réel & effectif , comme il est prouvé par la similitude des faits .

Malgré cela , j'avoue sans peine en gémissant que cette bonne administration est bien plus rare que la mauvaise , relativement aux divers sujets à qui les malades sont livrés . Cela prouve qu'il y en a beaucoup qui sont incapables de remplir un emploi aussi difficile , cela n'est pas de la question . Les plus capables mêmes se trompent quelquefois . Mais pourquoi exigeroit-on d'un Mé-

decin, ce qu'on ne fauroit exiger d'aucun homme de tout autre état? Et-il une divinité pour être infallible? Mais une science doit avoir des règles sûres. Mais ne se trompe-t-on pas souvent à l'égard même des sciences démonstratives dans l'application que l'on fait de ces règles sûres? Tout cela nous écarte encore de la question.

Il s'agit de savoir si les remèdes bien administrés, en faisant du bien d'un côté, ne font pas du mal de l'autre. Le fait est que souvent après une maladie bien traitée avec des remèdes & le reste de la bonne conduite, le sujet se porte beaucoup mieux qu'avant même de tomber malade. Où est le mal qui balance le bien? A l'égard des raisons physiques, je crois les avoir suffisamment établies, & je ne crois pas qu'on en puisse donner d'aussi bonnes pour les détruire, toutes les fois qu'on verra une prompte guérison suivre de près l'administration des remèdes, la seule preuve qu'elle a été bien faite.

J'ajoute cependant un raisonnement que je regarde comme une démonstration: tout action d'un corps sur un autre, qui y est suivie de son effet, y produit nécessairement un changement. Cet état nouveau arrivé dans le corps humain par l'action d'un autre corps,

ne peut être que, ou favorable ou nuisible à son meilleur état, l'en approcher, ou l'en éloigner. Je vois l'action d'un remede suivie immédiatement d'un meilleur état du corps sur lequel il a agi. Je le vois, le malade le sent encore mieux. Donc, dans ce cas il est démontré même physiquement que le remede a mis le malade dans un meilleur état qu'il n'étoit, & même qu'il ne seroit, s'il ne l'avoit pas pris. Quelle est celle de ces propositions qu'on peut nier? Ne procèdent elles pas nécessairement l'une de l'autre? Ce meilleur état n'est-il pas l'effet de cette action? Il faut donc nier cette action. Mais on ne le peut par ma premiere proposition; & si elle étoit suivie d'un plus mauvais état, vous feriez servir le même raisonnement pour le lui attribuer. Ce meilleur état seroit-il arrivé dans ce même tems sans cette action? S'il avoit dû arriver sans cette action, elle auroit été de trop, & par conséquent nuisible. C'est contradictoire. Serait-il arrivé plus tard? Pendant cet intervalle la nature auroit supporté des travaux proportionnés à leur force & à leur durée, qui l'auroient affoiblie, altérée dans cette même proportion. Dira-t-on que l'action du remede l'a autant altérée qu'auroit fait le mal dans l'espace de trois ou quatre

jours, au bout desquels on peut supposer que le corps se seroit trouvé, par les seules forces de la nature, au même degré de bien? Il faut donc supposer que dans l'espace de quatre, six, ou même dix heures que peut durer l'action d'un remede, que je suppose d'ailleurs convenir le mieux, la somme des travaux a été égale à celle de trois jours. Il faut donc que ces travaux aient augmenté en force à proportion de ce qu'ils ont diminué de durée, ou qu'ils aient reçu en énergie ce qu'ils ont perdu de durée. De façon que dans six heures ils aient soixante & douze degrés de violence, c'est-à-dire à chaque heure, à chaque instant, ils aient onze degrés & demi de violence pour un qu'ils auroient seulement sans le remede. Mais on ne peut mesurer les forces que par leurs effets; s'apperçoit-on, le malade s'apperçoit il qu'il est tourmenté ou que la nature souffre, pendant l'effet d'un remede, onze fois autant que l'instant avant de le prendre? à peine souvent s'apperçoit-il d'être un peu plus fatigué, si ce n'est par quelque anxiété qui ne dure guère que le tems qui précède l'évacuation, & qui souvent aussi, dès qu'elle commence, disparoit & fait place à un bien-être qu'il ne sentoit pas auparavant.

Le seul retranchement qui reste est celui-ci : on peut guérir sans remèdes, & l'on évite au moins le désagrément de les prendre, & la fatigue de les rendre. Cette proposition renferme deux assertions, l'une vraie l'autre fautive. Celle-ci passe à la faveur de l'autre. L'on évite le désagrément des remèdes, cela est vrai ; mais cela vaut-il le bien dont on se prive ? Cependant ce petit avantage d'éviter ce désagrément donne assez de crédit à la prétendue possibilité de guérison sans remèdes, pour la faire passer pour réelle. On a souvent tant d'aversion pour les remèdes qu'un malade seroit porté à croire plus facilement un rustre qui l'assureroit de le guérir sans remèdes, qu'un ange qui l'assureroit que cela ne se peut pas. Mais qu'en arrive-t-il ? Il est très-rare que ces belles promesses s'effectuent ; ou il en faut venir à la fin & souvent trop tard aux remèdes qu'on a méprisé, ou le malade languit long-tems, soit dans sa même situation, soit dans une autre, la maladie ayant changé de face par des métastases, des dépôts, ou des obstructions. Ce sont des cas qu'on voit arriver tous les jours pour n'avoir pas fait des remèdes à tems, soit par conseil, soit de son chef. Je fais qu'il y a quelques maladies, ou plutôt quelques

circonstances de maladies, où ces sortes de remedes ne sont pas nécessaires, ou même point convenables. Mais ce sont, à la règle générale, des exceptions qui la confirment.

Mais tout au moins, direz vous, il en faut peu. Si vous entendez par-là qu'il n'en faut pas trop, nous sommes très-d'accord. Mais souvent, pour éviter un écueil, on tombe dans un autre non moins dangereux; pour en faire peu on en fait trop peu. C'est la longueur de la maladie qui décide du nombre. Les autres circonstances, comme celles des changemens qui y arrivent, des symptomes, des tempéramens, de l'âge, du sexe, des forces, ne décident que de la dose, & du choix de l'espece, & plus la maladie paroît mauvaise, & ses progrès rapides, plus l'on doit se presser pour ne pas lui donner le tems de devenir insurmontable. Mais bien des Médecins, pour ménager, non le malade, mais son goût, ménagent si bien la maladie, qu'ils la laissent trainer en longueur, toujours au détriment du sujet à qui la moindre chose qui puisse en arriver, c'est d'être long-tems languissant par les reliquats d'une maladie qui n'a pas été parfaitement détruite. Cependant ils n'ont pas toujours tort; vous dites que votre Médecin ne veut

pas vous faire prendre beaucoup de remèdes, ni tel ou tel remède, qu'un autre trouve convenable dans pareille circonstance. Prenez garde, d'où vient qu'il n'est pas aussi réservé pour d'autres malades? C'est qu'il connoît votre goût & votre caractère; il vous a pénétré à travers votre docilité apparente, & il veut vous épargner, & s'épargner à lui-même jusqu'au désagrément de vous révolter contre la seule proposition qu'il vous en feroit; &, persuadé qu'il ne pourroit pas vaincre votre répugnance, & qu'un autre, peut être, encore plus indulgent, lui accorderoit encore plus, il se détermine à tirer de vous le moins mauvais parti possible. J'en connois cependant qui ne pouvant pas, par l'opposition que vous y mettez, vous faire tout le bien que la nature du mal peut permettre, aimeroient mieux, sacrifiant leur intérêt personnel, qu'un autre eût pour vous des indulgences nuisibles, que d'avoir à se les reprocher. On pourroit, peut-être, aussi leur reprocher trop de délicatesse; il suffit d'empêcher un plus grand mal, & de faire tout le bien qu'on peut, quand on ne peut pas tout celui qui seroit d'ailleurs possible. Tout le mal qu'il y a quelquefois, c'est qu'accoutumé de voir des personnes qui exigent ces sortes de

ménagemens contraires à leur guérison, un Médecin, trompé par les apparences, suppose souvent ce même défaut dans bien d'autres qui ne l'ont pas, & il les traite en conséquence. De façon que ceux-ci lui supposent à leur tour un dessein qu'il n'a pas. Une dame qui ne cherchoit pas à être mignardée autant que bien d'autres, demandoit à son Médecin, pourquoi il ne traitoit pas ses femmes comme elle, & pourquoi elles étoient bien plutôt guéries. Je ne fai ce qu'il lui répondit, mais pour se tirer d'affaire, il n'avoit rien de mieux à dire, si non qu'il croyoit qu'elle trouveroit mauvais d'être traitée comme ses femmes de chambre.

Il faut qu'il y ait des Médecins de toute espece conformes aux différens caractères. Ceux qui ne sont pas du goût des uns, plaisent aux autres. Il y en a qui veulent être traités sans façon, pourvû qu'on les guérisse promptement; peu importe aux autres qu'on les traîne en longueur, qu'on ne les guérisse même point, pourvû qu'on les caresse, & qu'on les amuse. La Médecine se fait aujourd'hui d'une maniere si gratieuse, qu'un de mes amis, qui venoit de l'éprouver dans un pays où domine cette émulation de douceur, me disoit que *cela est si joli, si joli, qu'il voudroit*

être plus riche , pour avoir le plaisir d'être malade plus souvent. Je croyois qu'il alloit ajouter , qu'il auroit plus de plaisir de mourir par un semblable traitement que de guérir par un autre. Cela me fait ressouvenir de ce que M. F. qui n'étoit pas un Médecin des plus galants , disoit à une dame de distinction qui s'en plaignoit : ici les Médecins n'entretiennent pas leurs malades de jolies choses ; mais ils les guérissent.

J'ai pourtant une observation à faire à ceux qui cherchent des Médecins trop indulgens. Ils supposent qu'un Médecin est le maître de leur éviter tel ou tel remede , & au lieu de lui dire , traitez moi comme la nature de mon mal le demande , ils lui disent , traitez moi comme je le souhaite ; cependant je vous appelle pour me guérir. Il faut donc ou qu'ils prennent le Médecin pour un magicien , ou que , ne l'appellant que pour la forme , ils se croient meilleurs Médecins que lui. Dans ce dernier cas il falloit l'avoir averti , & ne pas lui dire que vous l'appelliez pour vous guérir lui-même ; dans le premier il falloit qu'on lui eût appris une autre science que celle de la nature. Vous croyez que , comme tout ce qui vous environne , vous obéit , & vous flatte , les Médecins doivent le faire aussi , puis-

que vous les payez également. Mais vous ne pensez pas qu'ils sont les ministres de la nature, qui est une maîtresse encore plus puissante & plus impérieuse que vous, & que ses ministres ne peuvent servir & contenter en même tems deux maîtres aussi opposés. Si au contraire ils étoient les maîtres de la nature, comme vous le supposez, quel intérêt pourroient ils avoir à ne pas vous traiter de votre goût? Il faut que l'amour de la flatterie, & des complaisances soit bien fort pour aveugler les hommes à ce point sur leurs véritables intérêts. Car s'il leur permettoit de raisonner, ils diroient, cet homme qui n'a pas pour nous autant de complaisance que nous voudrions, & que d'autres en ont, qu'espère-t-il d'y gagner? Il faut, à n'en pouvoir douter, qu'il y a à parier cent contre un qu'il ne s'attirera pas par-là notre confiance, ni cette espece de bienveillance qu'on accorde préféablement aux complaisans, & qu'il perdra tout ce qu'il en pourroit attendre. Il faut donc que l'amour de la vérité l'emporte sur son intérêt personnel, & qu'il n'ait d'autre vue, en ne voulant pas s'en écarter, que celle de suivre son devoir qui est de nous procurer la santé. Ce dont on devoit tout au moins douter dans celui qui péné-

trant dans notre intérieur par nos yeux, notre maintien, nos discours &c; s'accorde trop bien avec notre inclination. Médecins, opposez le charme des caresses, de la flatterie, de la douce persuasion à l'appas qui attire un homme dans le précipice, c'est là votre devoir, mais ne l'employez jamais pour y accélérer sa chute (a).

Qu'on fasse tous les raisonnemens que les préjugés, la mignardise, ou la délicatesse pourront suggérer contre les remèdes, ils n'empêcheront pas qu'on n'observe toujours, si l'on veut s'en donner la peine & en convenir, qu'il n'y a presque point de maladies qui puissent se guérir sans leur secours, & où ils ne soient indispensables: dans le plus grand nombre, comme les feuls, & absolument curatifs, telles que sont toutes les fièvres humorales, & l'état qui en menace par des signes évidens de corruption dans les premières voies, & bien d'autres maladies qui en dépendent; & comme auxiliaires dans les autres qui ont quelque autre cause pro-

(a) Quæ omnia placidè & succintè faciendâ, ita ut plerumque in ipsâ administratione ægrum celet, hilari & sereno vultu esse jubeat, eumque à suis cupiditatibus deterreat, simulque eum commonefaciendâ, & blandè excipiendâ consoletur. Hippocr. de dec. hab.

chaîne particuliere. Dans les unes & les autres il faut d'autres remedes qui sont dans les premieres auxiliaires, & curatifs dans les dernieres, comme les remedes évacuans sont auxiliaires dans celles-ci, & curatifs dans les autres. La guérison de toutes les maladies dépend si bien de la combinaison bien entendue & bien placée de tous ces remedes, qu'ils ne fauroient réussir les uns sans les autres. bien plus on observe dans la pratique bien des maladies, où l'on ne donnoit d'abord des remedes évacuans qu'en qualité de préparans, & pour faciliter le bon effet des remedes propres & curatifs, ou spécifiques, dont on croioit avoir besoin, & qui étoient ensuite de reste, les premiers ayant fait l'office des uns & des autres.

Mais ils produisent quelquefois de mauvais effets. Cela n'est que trop vrai. Concluez-vous de-là qu'il n'en faut point faire? Vous auriez raison, s'il étoit possible de se guérir sans leur secours, mais ne l'étant pas, le seul parti qui reste, est de prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'ils ne fassent aucun mal, ce qui est très-possible. On se trouve mal des remedes pour l'ordinaire, ou pour ne pas suivre exactement la conduite que vous prescrit un bon Médecin, ou pour suivre les con-

seils des mauvais. J'entends par ces derniers, outre ceux qui n'en ont que le nom, tous les autres donneurs d'avis, donneurs de remedes, les soi-disant-guérisseurs. Je fais que les émétiques & les purgatifs ont souvent des suites fâcheuses; on voit des évacuations jusqu'au sang, des vomissemens violens, ou prolongés au-delà du terme convenable, qui épuisent de fatigue, des superpurgations, des coliques, des pesanteurs, ou des foiblesses, d'estomac qui rendent les digestions difficiles & fatigantes, &c. Mais je soutiens que cela n'arrive presque jamais à des malades dociles & raisonnables, & en même tems conduits par un Médecin prudent & éclairé. Un tel Médecin fait qu'il y a des tempéramens doués d'une si grande sensibilité qu'il ne faut y toucher que légèrement, & avec toute la circonspection possible; qu'un remede qui se feroit à peine sentir à d'autres, est quelquefois capable de les émouvoir violemment. Il évite les remedes corrosifs (si l'on peut les appeller remedes) toujours capables de causer du désordre dans quelque tempérament que ce soit. Qu'il soit fort ou foible, leur nature est telle qu'il faut nécessairement qu'ils exercent leur action corrosive sur toute partie animée, il n'y aura jamais que la dif-

férence du plus au moins. Dans le choix qu'il fait des autres, il a toujours égard aux indications qui se tirent des symptomes de la maladie, de l'âge, du tempérament &c. Il en a pour le moins autant aux contre-indications, pour éviter de faire du mal d'un côté, en voulant faire du bien de l'autre. L'inattention à cet égard est, peut-être, la source la plus féconde des mauvaises suites des remedes. J'en ai vu des exemples sans nombre. Si un tel Médecin trouve des malades assez dociles pour se conduire parfaitement suivant ses vues, ils sont très-rarement exposés à ces inconveniens. On attribue souvent aux remedes des effets qui ne le sont que de la mauvaise conduite: il y en a qui, prenant des remedes même les plus convenables, se conduisent si mal qu'il n'est pas possible qu'ils s'en trouvent bien. A ne considérer, comme on le doit, ce qui se passe dans le corps à l'occasion d'un remede, que comme un travail, ou un exercice, cela seul demande des attentions. N'est-il pas vrai qu'un homme qui a bien travaillé, par exemple à fendre du bois pendant quelques heures, ou qui a fait une course de toutes ses forces, ne peut plus continuer jusqu'à ce qu'il se soit reposé, & qu'il ait repris de nouvelles forces? Il n'est

de même de celui qui a pris un remede, surtout un émétique. La difference qu'il y a, c'est que dans le premier ce sont les muscles qui ont le plus supporté la peine, dans l'autre, outre les muscles, ce sont principalement les organes destinés à la digestion, ils sont fatigués, ils ont besoin de repos. L'ouvrage de l'estomac est de digérer, comme celui des jambes de vous porter. Si vous ne pouvez obliger, pour un tems, celles-ci à vous servir lorsqu'elles sont bien lassées, pourquoi voulez-vous forcer l'autre à travailler tandis qu'il a besoin de repos ? Il ne le peut pas, & l'ouvrage que vous lui donnez, reste à faire. Donnez-lui le tems de se reposer, de prendre de nouvelles forces, il vous servira alors mieux qu'auparavant, parce qu'il n'y aura plus d'obstacles qui s'opposent à ses fonctions ; sans quoi les aliments, s'ils ne sont de la classe de ceux qui sont tout digérés, continueront de l'exercer & de le fatiguer, sans qu'il puisse venir à bout de les digérer. Voilà autant ou plus de corruption qu'il y en avoit avant de prendre le remede : corruption qui fait plus de ravage que la premiere, parce qu'il est moins en état de supporter la peine qu'elle lui donne. De-là la continuité de vomissement, ou d'envies de vomir,

les superpurgations, les dégoûts, les pesanteurs douloureuses de l'estomac. Effet qu'on ne manque pas d'attribuer au remède, quoiqu'il en eût produit un tout contraire, si l'on ne l'avoit pas empêché. Ce qui arrive encore de bien d'autres manières qu'il seroit trop long de rapporter. On comprend bien que je ne veux parler ici que de ces indispositions qui, sans être trop graves, ne laissent pas de demander des remèdes; car dans les maladies sérieuses, on n'en est pas quitte à si bon marché pour les fautes qu'on commet, très-souvent il en coûte la vie.

C'est ainsi que les remèdes les mieux ordonnés, & les plus convenables ont souvent des suites fâcheuses. Mais combien de remèdes qui, n'ayant pas ces deux conditions, ne peuvent manquer de faire de mauvais effets? Combien de gens qui exercent la Médecine sans la savoir, qui, ne pouvant jamais avoir pour guide ni la nature, ni les indications qu'elle présente, ni la balance qu'on doit tenir entre les indications, & les contre-indications, ne peuvent que donner des remèdes peu convenables, & à qui on ne laisse pas de se livrer, ou forcé par les circonstances, ou volontairement, & par préférence, engagé à cela, non par les merveilles qu'ils

font, mais par celles qu'ils savent vous raconter. On peut rapporter à cette classe les remedes conseillés par des gens de quelque état que ce soit, qui n'a aucun rapport à la Médecine, & ceux qu'on fait de sa tête par une fausse & trop générale application de cette maxime, qu'on doit être Médecin de soi-même. J'ai connu un homme d'esprit & surtout de beaucoup de bon sens qui m'a assuré qu'il avoit toujours évité, & qu'il éviteroit toujours de lire des livres de Médecine, ou qui parlent de remedes, dans la crainte, disoit-il, que, sur la moindre chose qu'il sentiroit, il ne s'imaginât, mal-à-propos, avoir quelqu'une des maladies dont il auroit pris de fausses idées dans les livres, & dans la crainte que, voulant se guérir d'une maladie qu'il n'auroit pas, ou même de celle qu'il pourroit avoir, il ne prît des remedes dont il ne connoitroit pas assez la nature, ni l'application qu'il en faut faire. Ajoutant que, sans avoir pour lui ce ménagement attentif que produit la crainte continuelle d'être malade & qui rend malade, évitant d'un autre côté les excès de tout genre, il eseroit par là d'être rarement malade; & que s'il avoit le malheur de le devenir, étant d'ailleurs à portée des secours, il s'adresseroit à celui des Mé-

decins présens qu'il croiroit le plus capable, & s'en rapporteroit entièrement à lui, persuadé que, quand même ce Médecin pourroit se tromper, parce que tout homme est faillible, une chose dont il étoit bien assuré, c'est qu'il seroit bien moins sujet à se tromper que lui-même, ou tout autre personne qui ne feroit pas son unique occupation de la Médecine.

Ce qui me fait rapporter ce discours des plus sensés, c'est que je vois tous les jours des gens qui voulant faire les Médecins s'exposent à se tuer ou à se faire tuer. Ils se font saigner & donner des remedes de leur choix suivant qu'ils s'imaginent en avoir besoin. Que si, dans des maladies un peu sérieuses, pour se mettre à couvert de blâme, ils appellent quelqu'un en qualité de Médecin, ils avouent bien, quelquefois, qu'il y en a de plus habiles, mais leur raison est que celui-là a leur confiance. Singulière confiance que celle qu'on donne à un homme qu'on ne croit pas aussi capable qu'un autre! La véritable raison est que celui-ci n'est positivement que l'exécuteur de leurs ordonnances & de leurs fantaisies. Au lieu qu'un autre qui en counoîtroit mieux les conséquences, & qui jaloux de sa réputation, craindroit de la compromettre, ne leur

permettroit pas des remedes , & autres choses qu'il jugeroit être contraires à leurs maladies , & avoir de mauvaises suites. Cela les generoit , & c'est ce qu'ils ne veulent pas. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent entre les mains d'un homme qui fait bien son metier , ne connoissant guere que le nom des remedes , & leurs effets les plus frappans , sans aucune des raisons qui les exigent , ils sont dans des inquietudes continuelles pour les entendre seulement nommer. Un grain de Kermes , par-exemple , va les faire vomir , dix grains de rhubarbe dans une prise d'opiat stomachique vont les purger , tandis que le Médecin se propose , & en attend un tout autre effet , & ainsi des autres. Cela leur ôte cette tranquillité & cette confiance si nécessaires à la guérison. D'un autre côté , les questions & les objections continuelles que leur savoir prétendu les met dans le cas de faire au Médecin touchant le traitement , le mettent entre deux écueils qu'il voudroit éviter : il s'agit d'une part de leur accorder quelque chose pour ne pas les allarmer , & de l'autre de ne pas tout leur accorder parce qu'ils s'en trouveroient mal. Cela dérange ses premieres & meilleures idées , il veut prendre un peu sur l'un , un peu sur l'autre ,

l'autre, le résultat n'en est pas aussi heureux. Voilà à quoi sont exposés ceux qui veulent s'initier dans la Médecine sans en avoir que des connoissances superficielles. Il est permis aux malades de faire au Médecin des observations & des représentations, cela est même souvent nécessaire pour le mettre mieux au fait de leur état. Mais il faudroit que ce ne fût pas l'effet de cette inquiétude qui accompagne le défaut de confiance, & qu'après qu'il leur auroit répondu d'une manière satisfaisante, ils fussent tranquilles sur ses procédés.

Il y a une autre espece de gens qui se trouvent mal des remèdes pour ne donner que dans le merveilleux. Si quelqu'un leur explique très intelligiblement quelque phénomène de maladie, & la manière dont opèrent les moyens qu'il faut employer pour la guérir, ils ne le croient pas uniquement parce qu'il est trop clair. Il faut à ces gens-là un langage qui ne leur présente que des choses incompréhensibles, & contraires à la nature & à la raison humaine, pour qu'ils les croient. Ce sont ceux-là qui reçoivent avec avidité, & enchantement, tout ce qui vient de ces hommes vils à secrets, peste la plus destructive du genre humain, que les loix ont eu soin de proscrire, mais non pas le pou-

R

voir de détruire. Un peu de bon sens seroit plus que suffisant pour faire voir l'impossibilité de leurs promesses; mais l'empressement naturel de guérir, la répugnance pour les remedes ordinaires, & la facilité de prendre les leurs, qu'ils ont toujours soin de dépouiller de toute sorte de désagrément, comme le seul mérite qu'ils fassent bien qui puisse leur donner du crédit; à quoi se joint quelquefois la vanité de ne vouloir point se rétracter après avoir commencé de s'en servir; tout cela forme une passion ou un préjugé qui aveugle ceux même qui, à tous autres égards, ont le plus d'esprit, de savoir, de raison, & de prudence, & qui par là ne contribuent pas peu à entraîner, en faveur de ces remedes, le suffrage de ceux qui, leur étant inférieurs, croient qu'on peut en sûreté les prendre pour modèle. Que les auteurs de ces secrets doivent bien rire intérieurement de cette crédulité du public qui recompense si bien leur ignorance! Mais, s'ils n'étouffoient pas le sentiment que tout homme doit avoir, que de remords n'auroient ils pas en même tems d'être la cause de tant de morts! Comment est-ce qu'on ne voit pas que ces remedes universels sont les enfans de l'ignorance, de la paresse, &

de l'avidité ? Quand une fois on a fait cet effort, très facile cependant au plus ignorant, de déguiser une ou plusieurs drogues les plus connues, mais qui ne conviennent que dans des cas particuliers, ou même jamais, tout est fait. On peut se reposer à son aise; il ne s'agit plus que de savoir les présenter au public sous un aspect favorable & imposant. Il ne faut pas s'étonner si ces remèdes trouvent plus de panégyristes que d'antagonistes, quoique leurs mauvais effets soient infiniment plus nombreux que leurs bons. La raison en est toute simple : ceux qui s'en trouvent bien ou qui le croient, se croient en même tems obligés par reconnoissance de le publier; ils ne s'en tiennent pas là, ils les conseillent à tous leurs amis, l'enthousiasme empêche les uns & les autres de faire attention qu'ils n'ont ni le même tempérament, ni la même maladie, (d'ailleurs ce sont des remèdes universels.) Si les derniers s'en trouvent mal ils gardent le silence, parce qu'en le disant, ils croiroient fâcher ceux qui les leur ont conseillés de bonne amitié, & plus encore parce qu'on se fait une espece de honte d'avouer qu'on a été trop crédule, on n'ose pas même souvent se l'avouer à soi-même; ceux qui en meurent, ne

peuvent plus parler, & ceux qui en ont été témoins, ont des raisons pour garder le silence; la faute n'étant plus réparable, ce seroit se faire tort que d'avouer qu'on en a été l'instrument pour avoir conseillé ces remedes, ou n'avoir pas empêché de les prendre. Il n'y a que quelques Médecins qui se trouvant à portée d'avoir connoissance de ces mauvais effets, s'élevent contre par amour pour l'humanité, mais leurs cris ne font pas beaucoup de sensation. Le préjugé & l'obstination leur donnent pour mobile honteux la jalousie de métier, comme s'il pouvoit y en avoir entre des gens dont les métiers sont si opposés.



 SUPPLÉMENT

*Concernant l'Inoculation & la nature
de la Variole.*

A LA fin de l'impression de cet ouvrage, il y avoit plus de dix huit mois que le M. S. n'étoit plus entre mes mains, par des raisons qu'il est inutile de rapporter. Tout ce qui y est dit concernant l'Inoculation, ne peut donc être relatif qu'à la maniere dont elle se pratiquoit avant ce tems. Il s'est établi depuis différentes méthodes d'insérer le levain variolique, d'y préparer les sujets, & de les conduire après l'insertion. Tout cela ne sauroit rien diminuer de la solidité de mes raisons, ou du fondement de mes doutes. Il y en a qui prétendent qu'on peut y soumettre les enfans dès l'âge le plus tendre, mais le plus grand nombre pense toujours qu'il est beaucoup plus prudent d'attendre au moins à l'âge de deux ans, comme je le suppose en parlant de l'Inoculation. Il y en a qui veulent que les préparations ne soient nécessaires que pour ceux qui ne se portent pas bien, & qu'alors ces préparations ne consistent

R 3

qu'à les guérir de la maladie présente. Cela est conforme à l'idée qu'on doit se faire de la Variole, qui n'est point dangereuse lorsque le sujet se porte assez bien pour qu'il n'y ait aucune complication. Cependant on ne peut pas être bien assuré de l'absence de toute cause étrangère de maladies, puisqu'on voit souvent des gens tomber dangereusement malades, qui la veille n'auroient pas été soupçonnés renfermer une cause morbifique qui sûrement n'a pas été créée sur le champ. C'est ce qui fait que je souhaiterois qu'il fût possible de prévoir le jour que la Variole naturelle doit se déclarer, pour y préparer les sujets, quelque sains qu'ils parussent, & je suis persuadé que je rendrois toujours par-là la Variole sans danger. Mais je n'exigerois pas de ces préparations longues & austères qui épuisent, & mettent le malade hors d'état de résister au mal, ou la nature de parvenir à la parfaite dépuration du sang qu'elle se propose. Par-là je mettrois de pair la Variole naturelle avec la Variole inoculée, puisque le bon succès de cette dernière ne peut jamais venir que de ce qu'elle trouve le corps tout-à-fait exempt de toute autre cause morbifique que le levain varioleux. Mais ces préparations ne pouvant pas, pour l'ordi-

naire, avoir lieu pour la Variole naturelle, rien ne peut y suppléer, & remplir la même vue de rendre la maladie sans danger que la méthode que je propose, pour l'avoir constamment éprouvé.

Parmi ces différentes méthodes d'inoculer, M. Gatti croit qu'il n'y en a qu'une qui soit sans danger pour le tems de la maladie, & sans suite après la maladie. Il y en a, dit-il, qui mettent l'inoculé dans un danger véritable ou qui le rendent grièvement malade, qui laissent après elles des incommodités, quelquefois durables, & fâcheuses.... Il y en a d'après lesquelles le rapport du nombre de ceux qui périssent avec ceux à qui l'inoculation est salutaire, est assez grand pour effrayer la tendresse d'un père pour ses enfants, & l'homme courageux pour lui-même.

Je crois, avec M. G. qu'il y a une bonne méthode, telle qu'il l'annonce. Mais cette diversité de méthodes, dont une seule est la bonne, doit toujours faire craindre que celle qu'on va employer, ne soit pas celle-là, ou qu'on ne la faisisse pas assez bien. Qui est-ce même qui assurera qu'un inoculateur, quelque heureux qu'il ait été pendant un tems pour avoir suivi la bonne méthode, ne s'en écartera pas à la fin, soit en y ajoutant quelque chose de parti-

culier pour se faire distinguer de ceux qui suivront la même méthode, soit induit en erreur par certaines circonstances qui lui paroîtront l'exiger?

J'ai été si bien persuadé que la Variole attaque tous les hommes, & que l'ayant eue une fois, on ne pouvoit plus la reprendre, que j'ai posé cette opinion, avouée de tout le monde, comme un principe sur lequel tout mon ouvrage est fondé. J'ai cru qu'elle avoit la condition de ce qui doit servir de principe, c'est-à-dire, l'évidence, & que ce seroit lui ôter cette évidence, que de vouloir en prouver la vérité. Cependant il s'en faut bien que ce soit une chose aussi certaine & aussi évidente que je l'ai cru, puisqu'on entreprend d'en faire voir la fausseté.

Il a paru depuis peu un ouvrage sur la nature & la cure de la Variole, entièrement opposé à celui-ci, quoiqu'il ait le même but, savoir la meilleure méthode de traiter & de détourner la maladie. On s'y propose d'établir, 1°. Que nous n'avons ni semence ni venin nés avec nous, qui venant à se développer, produisent nécessairement la Variole. 2°. Que la contagion de cette maladie n'est que comme celle de la gale 3°. Qu'il est faux que la plûpart des hommes doivent avoir cette ma-

„ ladie, & que lorsqu'ils l'ont eue, ils
 „ en soient exempts pour le reste de leur
 „ vie 4°. Que le danger de la Variole
 „ vient du pus resorbé dans le sang,
 „ où il fait naître la seconde fièvre, & tou-
 „ tes les suites funestes: Qu'ainsi on évitera
 „ tous ces dangers, si l'on peut empê-
 „ cher la formation du pus, ou au
 „ moins sa resorbition 5°. Que la Variole
 „ est une maladie épidémique, occa-
 „ sionnée par les mêmes causes des
 „ autres épidémies. 6°. Qu'il n'y a point
 „ de spécifiques pour détruire ou pour
 „ prévenir cette maladie, mais qu'il y
 „ a une méthode, même très facile,
 „ pour guérir la première fièvre de la
 „ Variole; que par ce moyen on n'aura
 „ point de boutons varioleux. La mé-
 „ thode qu'on emploie pour guérir les
 „ fièvres inflammatoires, combinée
 „ avec le quinquina, remplira cette
 „ vue. „

Toutes ces assertions se trouvent assez
 réfutées dans mon traité; mais comme
 ce qui en fait la réfutation, y est épars,
 j'ai jugé à propos de le rassembler ici en
 peu de mots, & de le présenter sous un
 même coup d'œil.

Si l'on a prouvé une fois que la Va-
 rirole n'est pas une maladie inévitable,
 qu'elle n'attaque pas tous les hommes
 ou presque tous, & qu'on peut l'avoir

plusieurs fois, en un mot qu'elle n'a rien que de commun, à tous ces égards, avec toute autre maladie, cela seul suffira pour démontrer qu'il n'y a ni semence, ni venin particulier innés avec nous, & que c'est une maladie occasionnée par les mêmes causes des autres maladies.

On a cru qu'en confondant la Variole véritable avec la Variole volante ou lymphatique, avec je ne sai quelle Variole sans fièvre, avec les autres maladies exanthémateuses, comme la Rougeole, la fièvre miliaire, pourprée, pétéchiiale, la gale, &c. on viendroit à bout de persuader que, comme on peut être exempt de ces maladies, & qu'on peut les avoir plusieurs fois, on peut aussi être exempt de la Variole, ou l'avoir plusieurs fois. Mais peut-on se laisser prendre à ce raisonnement sous prétexte que ces maladies ont quelque analogie entre elles & avec la Variole? On pourroit donc confondre tous les êtres, puisqu'ils se tiennent tous par quelque analogie, soit plus prochaine, ou plus éloignée. Mais l'analogie ne fait pas une identité. Il est vrai que la Variole est une maladie exanthémateuse, mais toute maladie exanthémateuse n'est pas Variole. Il est vrai que les pustules varioliques sont phlegmo-

neuses, mais tout phlegmon n'est pas la Variole. Elle ne pourroit être confondue tout au plus qu'avec la Variole volante, ou lymphatique, encore ce ne seroit que par des yeux peu clair voyans, ou peu attentifs, n'y ayant pas plus de rapport entre l'une & l'autre, qu'entre elles, & la gale ou le pourpre. Les pustules sont tout - à - fait différentes, ainsi que tous les symptomes qui accompagnent l'une & l'autre. Il n'y a que la Variole volante qui soit pour l'ordinaire sans fièvre. La véritable en a toujours, à moins qu'on ne veuille ne reconnoître pour fièvre que celle qui est des plus fortes, ou qui est accompagnée de symptomes les plus fâcheux. Mais on voit tous les jours des gens qui ont réellement la fièvre, qui se manifeste à eux par quelque mal-être, quelque dérangement dans l'état parfait des fonctions, en un mot, par quelques symptomes, & aux connoisseurs par l'état du pouls. Mais tout cela est si léger & le tempérament si bon, que, ne se croyant pas malades, les sujets se conduisent tout comme s'ils se portoit bien. Cela se voit non seulement dans ces fièvres légères, éphémères, ou de rhume, qui disparaissent dans vingt-quatre heures, sans qu'on s'en soit presque apperçu, mais encore dans le commencement de

certaines fievres qui deviennent ensuite fort serieuses , dans lequel commencement bien des malades vaquent à leurs affaires comme s'ils ne l'étoient pas. Il en est de même de certaines Varioles si bénignes qu'elles paroissent sans fievre aux yeux du vulgaire , mais où un Médecin expérimenté en trouvera toujours , surtout pendant l'ébullition , & jusqu'à la fin de l'éruption , où souvent elle semble s'éteindre.

Toute Variole vraie est caractérisée , outre l'espece de pustules réellement phlegmoneuses , par quatre périodes , l'ébullition , l'éruption , la suppuration & l'exsiccation , avec de la fievre , quelque légère qu'elle soit. C'est ce caractere qui la distingue de toute autre maladie exanthemateuse ; & toute maladie qui n'a pas ce caractere n'est point Variole ; & c'est celle qui l'a , qu'on entend , quand on dit qu'elle attaque tous les hommes , & que , l'ayant eue une fois , on ne peut plus la reprendre. Et ce privilege particulier d'attaquer tous les hommes une seule fois dans la vie , qu'on a constamment observé depuis qu'elle a pris naissance , devient à son tour un de ses principaux caracteres.

Elle attaque tous les hommes : le petit nombre qui en est exempt ne peut détruire son universalité , puisque , quand même cette universalité seroit démon-

trée, *à priori*, c'est-à-dire que l'existence d'un levain universel propre à la produire, seroit évidente par elle-même, qu'il se montreroit à découvert, & qu'il vous diroit, je suis ici, n'en doutez point, il ne pourroit pas se faire que quelques-uns ne fussent exempts de la maladie: 1°. Parce que quelques-uns mourroient, même dans un âge assez avancé, avant qu'il fût développé, puisque nous voyons qu'il y en a qui ne prennent la Variole que dans un âge avancé. 2°. Parce qu'il peut se faire que quelques-uns l'ont eue sans le savoir, par-exemple au berceau, soit que personne n'y ait fait attention, soit que quelqu'un, comme la nourrice, s'en étant aperçu, le sujet n'ait pas été ensuite à même d'en être instruit. Je sai bien que je n'ai appris que de ma mere que j'avois eu la Variole, pour lui en avoir oui dire des circonstances frappantes, & que, si je n'avois pas été à même de l'apprendre d'elle quand j'ai été dans l'âge de pouvoir m'en ressouvenir, je serois dans le cas de croire que je ne l'ai pas eue 3°. Parce que la cause qui devoit la produire a pu se dissiper par d'autres voies que celle de la suppuration, puisqu'on a vu plusieurs fois, sans en pouvoir douter, qu'effectivement elle s'est dis-

sipée par d'autres voies. Ainsi quelques uns peuvent en être exempts, soit réellement, soit en apparence, sans que cela porte aucune atteinte à son universalité, qui d'ailleurs se trouve démontrée, avec cette petite exception, par la plus constante observation.

Quand on l'a eue une fois on ne peut plus la reprendre: s'il y a quelques exemples du contraire, ils sont si rares & si douteux, qu'on doit les compter pour rien. Dans ce cas on a toujours pris la Variole volante pour la vraie Variole, deux maladies qui ne se ressemblent en rien, sous quelques rapports qu'on les considère. On veut encore qu'il y ait une Variole sans fièvre qu'on peut avoir plus d'une fois. Mais une telle Variole n'est pas la véritable; elle ne porte pas tous les caractères de celle dont personne n'est exempt, & qu'on ne prend qu'une fois. On dit à cette occasion que la Variole inoculée ressemble tout-à-fait à la Variole volante & à celle qui est sans fièvre, que c'est même ce qui en fait le grand avantage, & que cependant on ne laisse pas de la regarder comme une véritable Variole. Comme mon ouvrage n'est destiné qu'à établir la meilleure méthode de traiter la maladie, fondée sur mes observations particu-

lières , & que je ne parle de l'Inoculation qu'autant que la nécessité m'y oblige dans un traité de la Variole , je me suis fait une loi de ne disputer aucune chose de fait qui regarde cette pratique. Je laisse donc à d'autres à discuter si la Variole inoculée est de la même espece que la Variole volante , ou la Variole sans fièvre. J'ajouterai seulement par occasion que l'Inoculation auroit encore une prérogative bien précieuse qui est , comme on l'assure , de garantir pour toujours de la Variole. Que si elle n'avoit pas cette prérogative , comme naturellement elle ne devoit pas l'avoir , si l'on pouvoit prendre plusieurs fois la Variole , elle deviendroit inutile.

Si l'on pouvoit prendre plus d'une fois la Variole , d'où vient que dans une épidémie varioleuse on ne verroit que ceux qui ne l'ont pas eue , qui la prennent ? Est-ce que l'épidémie n'agit que sur ceux-là ? Cela prouveroit toujours qu'il faut qu'il y ait en eux seuls une disposition particulière qui ne se trouve pas dans les autres , & je demande ce que c'est que cette disposition. Mais on en voit beaucoup qui prennent la maladie épidémique , sans prendre la Variole , parce qu'ils l'ont déjà eue. Pourquoi ne prendroient-ils pas aussi la Variole puisque l'épidémie agit aussi bien

sur eux que sur ceux à qui elle donna la Variole ?

On ne peut donc avoir la véritable Variole qu'une seule fois. Envain rapportera-t-on des exemples de Varioles communiquées de la façon de celle de cette dame qui allaitoit son enfant pendant qu'il avoit la Variole. Ce sont des cas extraordinaires de Varioles forcées, qui ne sauroient faire exception à une règle qui ne regarde que les Varioles ordinaires. Si cette dame n'avoit été exposée qu'à une épidémie, ou à une contagion ordinaire, sûrement elle n'auroit pas plus pris la Variole qu'une infinité d'autres qui, l'ayant déjà eue comme elle, les affrontent impunément. D'ailleurs outre cette raison, si l'on examine de près ces sortes de Varioles forcées, on verra qu'elles n'ont pas tous les caractères de la véritable Variole, mais seulement le masque, qu'il est aisé de lever.

Pour ce qui regarde la contagion, je crois qu'on ne peut pas estimer au juste le degré d'activité des miasmes varioleux qui communiquent cette maladie; parce que tel qu'on croit la prendre par contagion, si on en excepte l'insertion, peut ne la prendre que par l'épidémie; & celui qu'on croit l'avoir prise par la cause épidémique, peut l'avoir reçue

par contagion. Tout ce que l'auteur allegue, à l'occasion de la contagion, pour prouver que *le levain variolique est d'une nature extrêmement lente*, ne paroît pas concluant. Il le seroit cependant si, conformément à son opinion, la disposition du sujet n'étoit pas requise pour favoriser l'action de l'épidémie ou de la contagion, & qu'il ne portât pas en lui une cause particulière qui doit concourir avec ces causes externes pour produire la Variole, en un mot, que la Variole n'eût besoin, pour se déclarer, que d'être communiquée. Mais cette opinion ne sera sûrement crue ni adoptée de personne. Que si le pus communiqué par l'insertion ne produit son effet que fort tard, & plus ou moins tard, que le pus de la playe d'un sujet qui n'a pu prendre la Variole, la donne cependant à un autre, cela prouve seulement que, quelque actif que soit le levain communiqué, il lui faut, pour produire son effet, plus ou moins de tems suivant la disposition du sujet, & qu'il ne peut le produire, si le sujet n'y a aucune disposition. Et je demande toujours qu'on me dise ce que c'est que cette disposition. Elle paroît ne consister que dans le développement d'une cause interne & naturelle, produit uni-

quement par les forces vitales (a); puis-
 qu'il arrive quelquefois qu'un sujet,
 après avoir été exposé à une épidémie
 ou à une contagion sans avoir pris la
 maladie, la prend ensuite sans le con-
 cours apparent d'aucune cause étran-
 gere, ce qu'on observe dans la produc-
 tion de ces Varioles isolées qu'on ne
 peut soupçonner avoir été excitées ni
 par épidémie, ni par contagion, ni par
 quelque autre cause morbifique, lors
 qu'elles sont des plus bénignes, comme
 elles le sont très-souvent. Depuis le
 printems 1766 jusqu'à aujourd'hui à la
 fin de Juin 1768 que j'écris ceci, il n'y
 a point eu dans cette ville d'épidémie
 variolique, & il y a eu une Variole que
 j'ai vue au mois de Décembre 1767, &
 une autre dont j'avois seulement entendu
 parler un an, à peu-près, auparavant,
 toutes deux de l'espece la plus bénigne,
 quoique les pustules fussent très-nom-
 breuses, surtout dans celle que je vis.
 Ces Varioles isolées sans épidémie ni
 contagion, s'observent très-souvent.

Nous allons dire quelque chose con-
 cernant les autres assertions: *le danger*
de la Variole vient du pus resorbé, à
 quoi il faut ajouter, & de sa rétention
dans le sang; parce qu'on a vu plusieurs

(a) V. ch. VI. p. 30.

fois le pus resorbé sans qu'il ait causé la mort, lorsqu'il a pu se donner passage par quelque couloir. Mais tout le danger de la Variole ne vient pas précisément du pus resorbé, ni de sa rétention dans le sang; il faut remonter à la source de cette resorption: c'est la mauvaise qualité de la Variole, qui lui vient de quelque complication. Lorsqu'un malade meurt, la suppuration étant établie, ou parfaite, peu de tems avant la mort on voit les pustules s'affaïsser, & le pus rentrer, mais ce n'est pas parce qu'il rentre que le malade meurt, il rentre plutôt parce que le malade meurt, ou qu'il commence de mourir, & que la nature n'a plus la force de soutenir la suppuration.

On évitera le danger si l'on peut empêcher la formation du pus, & l'on peut détourner la Variole en guérissant la première fièvre variolique. Je n'ai pas éprouvé le quinquina pour cet effet, mais j'ai éprouvé constamment que les évacuans donnés à propos, & pendant tout le cours de la maladie, s'ils n'empêchent pas la formation du pus, la diminuent beaucoup, & rendent la maladie sans danger, parce qu'ils guérissent non seulement la fièvre variolique, mais encore la fièvre humorale qui s'y joint,

& qui seule fait le danger, sans négliger néanmoins les autres secours que demandent les différentes indications.

FIN.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un manuscrit qui a pour titre, *du Traitement & de l'extinction de la Variole & de la Rougeole, &c;* je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris ce vingt Septembre 1767.

LEBEGUE DE PRESLE.

T A B L E

DES CHAPITRES.

- CHAPITRE I. *Préliminaire*, page. 1
- CHAP. II. *Définition de la Variole, & considérations générales sur sa nature*, 7
- CHAP. III. *La cause matérielle de la Variole a toujours existé, & n'a pas toujours produit la Variole*, 13
- CHAP. IV. *La cause matérielle de la Variole est un levain inné avec nous, indépendant des causes externes*, 21
- CHAP. V. *Ce levain n'a pas demeuré assoupi jusqu'à la naissance de la Variole. Quelles sont les causes de son développement tant avant que depuis cette maladie*, 25
- CHAP. VI. *Ces causes naturelles, toujours suffisantes, sont souvent augmentées par des causes externes*, 30
- CHAP. VII. *Le levain développé s'évacuoit autrefois par des voies différentes de celles d'aujourd'hui*, 32

S

- CHAP. VIII. *Examen des voies dont la nature se sert aujourd'hui, outre la suppuration, pour expulser le levain,* 33
- CHAP. IX. *La voie des intestins est la plus naturelle de celles qui accompagnent ordinairement la Variole,* 37
- CHAP. X. *Le levain variolique s'évacuoit par les selles avant la naissance de la Variole,* 52
- CHAP. XI. *D'où provient ce levain, & quel en est le foyer,* 56
- CHAP. XII. *La marche & la route du levain avant la naissance de la Variole,* 63
- CHAP. XIII. *Ce qui a fait changer de route au levain, & donné naissance à la Variole,* 66
- CHAP. XIV. *Propagation de la Variole,* 74
- CHAP. XV. *La route que prenoit autrefois le levain, est encore aujourd'hui la plus favorable pour la guérison de la Variole, & il est possible de la rétablir entièrement pour l'extinction générale de la maladie,* 89

DES CHAPITRES. iij

CHAP. XVI. *Cure par les purgatifs*, 94

CHAP. XVII. *Observations*, 110

CHAP. XVIII. *Réponse à quelques objections* 125

CHAP. XIX. *De l'inoculation*, 136

CHAP. XX. *De la Rougeole*, 159

Sij

T A B L E

DU DISCOURS AUX HOMMES
sur leur santé.

Où l'on fait voir quelle est la véritable
idée qu'on doit se faire des émétiques
& des purgatifs, page 173.

P R E M I E R E P A R T I E.

*Les remedes qui vuident les premieres
voies sont indispensables dans presque
toutes les maladies, & quelles sont les
regles qu'on doit suivre pour les bien
administrer,* 178

I°. *Presque toutes les maladies ont une
cause humorale. C'est elle qui produit
ordinairement l'irritation; & doit
être évacuée, après en avoir émoussé
l'acrimonie, autant que le cas le de-
mande & peut le permettre.* 178

*Quelle est la source principale de la cause
des maladies.* 189

Comment en général elle les produit, 192

II°. *Quelles sont les conditions qu'exige
l'évacuation de l'humeur morbifique,
& comment il faut entendre les pré-
ceptes d'Hippocrate à ce sujet,* 202

III°. *Quelle est la marche de la nature dans la guérison des maladies,* 225

En imitant la nature on lui facilite & l'on abrège son opération, 236

IV. *Des crises en particulier. Pourquoi l'on n'observe pas des crises aussi fréquemment qu'autrefois. Sentiment de Baglivi, la maniere de traiter les maladies en est la cause la plus ordinaire, la mauvaise en les empêchant, la bonne en y suppléant,* 247

Réflexions sur les excretions, pour faire voir quelle est celle qui est le plus communément la plus salutaire, 261

Ce qui conduit à la maniere générale de traiter les maladies sujettes aux crises, 271

Attention qu'on doit faire aux crises, 273

Réflexions sur les rafraîchissans nuisibles dans les maladies, surtout dans celles qui se terminent par crise, 276

Pourquoi notre maniere de traiter les maladies doit-êtré différente de celle des anciens, & meilleurs que la leur, sans que, pour cela, elle s'écarte de leurs principes, 279

Exemple & preuve de cela tirés des aphorismes, & des épidémiques d'Hippocrate, 281

S E C O N D E P A R T I E .

Les remedes évacuans bien administrés
ne peuvent rien avoir de pernicieux.

*Caractere de ceux qui disent que ces re-
medes sont inutiles , ou pernicieux ,*

301

*Comment est-ce en général que la machine
humaine s'use ,*

314

*La circulation trop gênée la fait plus
user que dans son état naturel ,*

321

*L'exercice peut souvent rendre la liberté
à la circulation , & les remedes éva-
cuans n'opèrent pas par un mécanisme
différent de celui de l'exercice. ibid.
Ils excitent dans les organes un mou-
vement moindre que celui qui résulte
de l'embaras de la circulation ,*

322

*Il y a moins d'action , moins de mouve-
ment dans les organes à l'occasion
d'un remede , que par un exercice , à
effet égal ,*

326

*Ils dépouillent le sang de ses impuretés
sans affoiblir la machine ,*

329

*Ils ne sauroient endommager le tissu des
organes sur lesquels ils agissent immé-
diatement ,*

334

DES CHAPITRES. vij

<i>Les efforts qu'excitent les vomitifs, n'étant que l'effet de l'influx du fluide nerveux, ne diffèrent point d'un exercice,</i>	340
<i>Des foibleſſes ou défaillances qui accompagnent le vomiffement,</i>	349
<i>Si le vomiffement eſt contraire à la nature,</i>	350
<i>Si l'on peut ſe prévaloir de l'autorité d'Hippocrate pour donner peu, ou point de remedes,</i>	355
<i>S'il eſt permis de douter du bon effet qu'on attribue aux remedes,</i>	367
<i>Si l'on peut guérir ſans remedes & ſe diſpenſer d'en prendre,</i>	371
<i>Il y a des Médecins qui donnent peu de remedes, pourquoi?</i>	ibid.
<i>Avis à ceux qui cherchent des Médecins complaiſans,</i>	374
<i>Les remedes produiſent ſouvent de mauvais effets, pourquoi?</i>	377
<i>Supplément, concernant l'Inoculation & la nature de la Variole.</i>	389

Fin de la Table.

E R R A T A.

- Page 58. ligne 6. de la note, *tabulis*, lisez *tubulis*;
ligne 7. *oculi*, lisez *occuli*.
- Pag. 72. l. 13. après le mot *dont* ajoutez il
- Pag. 93. l. 26. après le mot *d'évacuer* mettez un
point
- Pag. 105. l. 28. *autaat*, lisez *autant*. Pag. 30.
cxoses, lisez *choses*.
- Pag. 106. l. 15. de la note, *fluidi*, lisez *fluvii*
- Pag. 108. l. 2. *s'affairent*, lisez *s'affaïssèrent*.
- Pag. 113. l. 29. *au lieu de* pag. 29. lisez pag. 49.
- Pag. 116. l. 8. *sa*, lisez *la*.
- Pag. 117. l. 8. & 9. après le mot *vomir* mettez un
point. lig. 13. *pastules*, lisez *pustules*. lig. 30.
purtales, lisez *pustules*.
- Pag. 119. l. 22. *travailler*, lisez *traiter*.
- Pag. 155. l. pénultième, *cesse*, lisez *cessa*.
- Pag. 266. à la note, *au lieu de* 105. lisez 192.
- Pag. 287. l. 14. de la note, *alterius*, lisez *ulterius*;
- Pag. 311. à la note, après ces mots, *V. ci-après*,
ajoutez, p. 367.
- Pag. 370. l. 70. *métustases*, lisez *métastases*.
- Pag. 379. l. dern. *il n'est*, lisez *il en est*.
- Pag. 400. l. première, *donna*, lisez *donne*.



PRIVILEGE GÉNÉRAL.

N^o. 1495.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le sieur GONTARD, Médecin à Villefranche, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage intitulé, *Du Traitement & de l'extinction de la Variole & de la Rougeole, avec un Discours aux Hommes sur leur santé*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit



Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre dit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le ving-troisième jour du mois de Juin, l'an de Grace mil sept cent soixante-huit; & de notre Règne le cinquante-troisième.

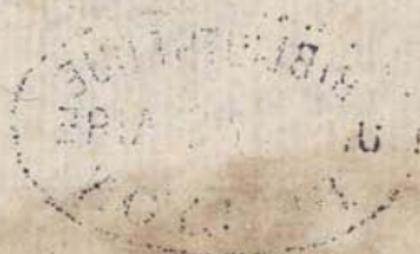
Par LE ROI, en son Conseil.

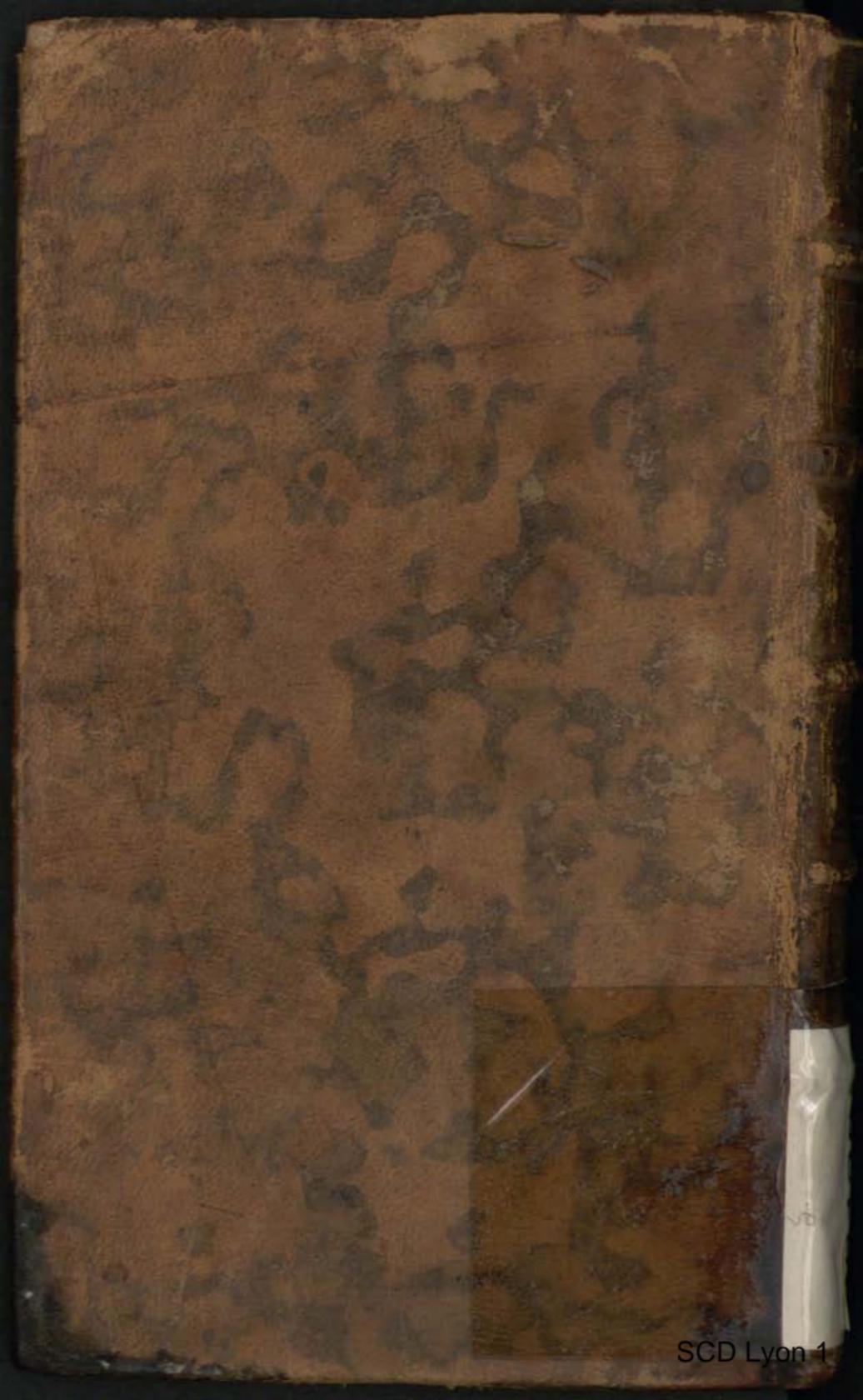
LE BEGUE.



Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris ,
N^o. 2495. fol. 467. conformément au Règlement de
1723, qui fait défenses, Art. 41. à toutes personnes de
quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que
les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire
afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms,
soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, & à la
charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires
prescrits par l'Article 108 du même Règlement. A
Paris, ce 2 Juillet 1768.

BRIASSON, Syndic.





36138

SCD Lyon 1